De la terreur au consulat; récits romanesques et tragiques en marge des temps révolutionnaires

Ernest Daudet

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AVANT-PROPOS

Les récits que contient ce volume ont été écrits à une date déjà ancienne. Publiés d'ici et de là, au fur et à mesure que l'auteur les composait, il lui a paru bon de les réunir sous un titre général précisant et caractérisant l'époque dont, dans leur ensemble, ils forment un tableau ressemblant.

Quoique d'allure romanesque, ils ont, à défaut d'autre mérite, celui de reposer sur un fonds de vérité. Ils constituent de ce chef des ce En marge » où sur un épisode d'ordre secondaire, réellement vécu et encore qu'il ne nous ait été transmis qu'incomplet et confus, peut-être même à cause de cela, l'imagi-

nation du narrateur, surexcitée par des recherches tantôt vaines, tantôt fructueuses, a pu se donner librement carrière sans manquer à la vraisemblance.

Les écrivains familiarisés avec les dossiers d'Archives, avec ceux surtout des temps révolutionnaires, saventcombien ces dossiers abondent en documents relatifs à des individus plus encore qu'à des faits, intéressants néanmoins comme tout ce qui contribue à nous faire pénétrer plus profondément dans lame humaine, mais particulièrement irritants par leur laconisme et surtout par les obscurités dont restent enveloppées, sans que les recherches

les plus minutieuses les puissent éclairer, les aventures qu'ils nous révèlent. Empêché de les utiliser sous la forme historique, l'auteur qui les a découverts n'a que la ressource de les utiliser sous la forme romanesque, ce qui d'ailleurs peut lui procurer, au lendemain de travaux plus graves et plus fatigants, un passe-temps

reposant et procurer à son lecteur une distraction agréable.

Il a paru nécessaire de placer cette courte explication en tête de ce volume afin de convaincre le lecteur que si l'historien s'y double d'un romancier, c'est sans dommage pour la vérité historique.

LE CLOITRE

Il n'est pas de touriste ayant voyagé en Alsace qui n'ait admiré à Golmar le cloître des Unter- Knden. Au milieu des anciens bâtiments du couvent, occupés aujourd'hui par le musée et la bibliothèque de la ville, ce pur joyau, legs précieux du Moyen âge, offre encore à l'admiration des visiteurs ses belles proportions architecturales, les fines dentelures de ses arcades trifoliées, couronnées de roses, et la légèreté hardie de ses colonnettes. Dans ces murs évocateurs de nobles souvenirs, sa monumentale parure témoigne du goût des saintes femmes qui, au xme siècle, les élevèrent à la gloire de Dieu.

De telles initiatives n'étaient pas rares alors. Ce n'en est pas moins un admirable spectacle que celui de ces grandes chré-

tiennes d'Alsace, loîtrant dans un monastère construit à leurs frais, pour se vouer au service de leur divin Maître, et adoptant à cet effet la règle de Tordre de Saint-Dominique, qui déjà poussait de par le monde des fleurs vivaces et y répandait leur parfum. Nulle part, à un plus haut degré que dans ce couvent des Unterlinden, dont l'histoire se lie étroitement à celle de l'Alsace, la vie religieuse et mystique de ces âges de foi n'a suscité de pieux héroïsmes et d'ardents sacrifices.

Là, des âmes qui s'étaient données au Christ se sont abîmées en un complet renoncement aux joies du monde. Dans la contemplation de « l'amant crucifié », elles ont goûté les ravissantes extases qui de la terre portent au ciel. Par la prière, par la mortification, par le travail, par l'aumône, par l'assistance prodiguée à ceux qui souffrent, elles se sont élevées au-dessus de l'humanité.

Ce qui se passait alors à Colmar et sur divers points de l'Alsace, se passait à la même heure d'un bout à l'autre de l'Occident. De toutes parts se fondaient des ordres religieux : en France,

en Italie, en Espagne, dans la Germanie. Ils fertilisaient les solitudes, prêchaient aux peuples les vérités civilisatrices et hâtaient la mise en pratique des doctrines de l'Evangile, destinées à remplacer les asservissantes lois du paganisme.

Si leurs bienfaits, à plusieurs reprises, ont été payés d'ingratitude et ont semblé méconnus ; s'ils le sont également de nos jours, ils n'en restent pas moins immortels. Il existe encore de nombreux monuments qui nous les rappellent. Mais, ces monuments dussent-ils périr, le souvenir des choses mémorables qui

se sont accomplies à leur ombre, leur survivrait. Il est impérissable.

On lui a dû déjà de voir d'éclatantes revanches succéder à la persécution. Ces revanches ne seront pas les dernières. La persécution aura beau multiplier ses coups, elle ne détruira pas ce qu'elle veut détruire. Dans l'avenir comme dans le passé, elle aura toujours des lendemains réparateurs et vengeurs.

Ils ne croyaient pas à ce retour de justice, à ce triomphe de la liberté religieuse, les hommes néfastes qui, dès l'aube de la Révolution, préludaient à ses crimes, en déclarant la guerre à

l'Eglise, en proclamant la constitution civile du clergé et en dispersant les ordres monastiques. Que n'avaient-ils pas fait pour rendre leur œuvre définitive ? Devant quelles exécutions arbitraires et iniques avaient-ils reculé ?

Dès 1791, un décret de l'Assemblée nationale enjoignait aux religieux de tous les ordres d'évacuer leurs cloîtres. Au mois de janvier de l'année suivante, commençait la fermeture des couvents par la violence. On en enlevait les cloches, les vases sacrés, les reliquaires, les chandeliers d'or et d'argent, tout ce qui pouvait être monnayé ; on confisquait les biens conventuels, les richesses des bibliothèques et des chartriers ; on détruisait aux façades de ces maisons de prière les emblèmes rédempteurs qui en indiquaient la destination. On vendait jusqu'aux pierres tombales ! Le clergé constitutionnel s'emparait à son tour, pour son usage, des autels, des confessionnaux, des ornements sacerdotaux, des prie-Dieu, des tapis, des tentures, de tout ce que les agents du trésor public négligeaient de saisir dans les monastères mis au pillage. Enfin, au commencement d'août 1792, une dernière som-

mation faite aux religieux qui ne s'étaient pas encore soumis leur accordait un délai de trois semaines pour se

disperser, et menaçait d'arrestation ceux qui ne s'empresseraient pas d'obéir.

A Colmar, où existaient plusieurs couvents, ces ordres avaient été signifiés comme partout ailleurs. Mais l'esprit relativement modéré qui régnait encore dans la municipalité paraissait devoir en tempérer la rigueur dans l'application aux couvents de femmes. Les dominicaines d'Unterlinden, notamment, et pour le cas où elles désireraient continuer la vie religieuse, avaient été invitées à se rendre au couvent de Schœnensteinbach, où résidaient des religieuses de leur ordre. Mais elles avaient unanimement déclaré qu'elles préféraient rentrer dans leurs familles. Aux derniers jours d'août, elles se préparaient à partir « avec douleur et le deuil dans Târne)>, nous disent les récits du temps.

Ces détails suffisent à expliquer le trouble et l'agitation auxquels elles étaient en proie durant la soirée du 28. Le délai qui leur avait été accordé expirait le lendemain. Depuis Je matin elles procédaient aux préparatifs de leur départ. Us n'avaient exigé ni beaucoup de temps ni beaucoup d'activité, ce qu'elles devaient emporter se réduisant à de pauvres hardes, à leur livre d'heures et à leur chapelet. La nuit venue, elles

ient réunies dans le cloître afin de se donner la joie de passer encore quelques instants entble avant de se dire adieu.

Elles se trouvaient toutes là, la mère prieure, la mère sous-prieure, la procureuse, l'économe et, à côté de ces dignitaires, les

vingt-sept religieuses de chœur et les sept converses. Toutes étaient encore vêtues de la robe en laine blanche qu'elles allaient quitter pour rentrer dans le monde auquel elles avaient à jamais renoncé en prononçant leurs vœux, et où les rejetait, au mépris de leur volonté, une loi sacrilège. Toutes portaient pour la dernière fois la coiffe et le voile sous lequel elles avaient enseveli les attraits de leur jeunesse. En aucun moment de leur existence monastique, cettç livrée de sainte servitude ne leur parut ni plus belle, ni plus légère, comme si nulle autre parure n'eût pu lui être comparée.

Parmi elles, il y en avait d'octogénaires, telle la mère Rose Richard, doyenne de la communauté, qui venait d'entrer dans sa quatre-vingttroisième année, et comptait un demi-siècle de profession. Il y en avait d'autres dont les vingt ans s'épanouissaient, telle la mère Aloyse Heymann, la plus jeune du couvent. Jeunes et

vieilles, toutes avaient des larmes dans les yeux.

Aux amers regrets qui déchiraient leur cœur, à 3a veille de quitter cette maison bien-aimée, se mêlait pour la plupart d'entre elles l'angoisse .qu'éveille l'incertitude du lendemain dans les âmes non accoutumées aux difficultés de la vie. Qu'allaient-elles devenir, une fois hors de leur cloître ? Celles même qui étaient assurées de trouver un refuge au foyer familial se demandaient comment, après l'avoir abandonné, elles y seraient accueillies. Celles qui appartenaient à des familles pauvres redoutaient d'y apporter, par leur présence, une lourde charge, et de n'y pouvoir vivre que tolérées, au prix d'humiliations incessantes. Il en était enfin qui, sorties de leur couvent, seraient littéralement à la rue, sans feu ni lieu, et obligées, pour échapper à la misère, ou de se

mettre en condition, ou d'accepter l'hospitalité que leur offraient, dans un élan de pitié pour elles et d'indignation contre les persécuteurs, des personnes pieuses et charitables.

Sans doute, la loi spoliatrice qui les expulsait en dépouillant les couvents accordait aux religieuses une maigre pension ; mais quand com-

mencerait-on à la leur servir, et pendant combien de temps serait-elle maintenue ? Que ne pouvait-on craindre des hommes pervers et haineux qui tenaient la France dans leurs serres ? Us l'avaient appauvrie déjà ; les ressources du trésor public s'épuisaient. Quand elles seraient taries, considéreraient-ils comme sacrés et définitifs les engagements qu'ils avaient pris en s'emparant des biens des communautés ? Ainsi, les saintes créatures contre lesquelles s'exerçaient leurs rigueurs se voyaient exposées à être dans l'avenir, plus encore qu'à cette heure lamentable, victimes du bon plaisir, du caprice, de l'arbitraire et, pour tout dire, de la haîne déchaînée.

Les inquiétudes que leur suggéraient tant de douloureuses perspectives se lisaient 'sur les visages à cette fin de journée qui réunissait les sœurs dans le cloître, en une dernière manifestation de confiance et de pitié réciproques. La vision même de ce cloître, où si longtemps elles avaient joui de la paix du Ciel et où, demain, elles ne seraient plus, ajoutait à leur douleur.

La beauté de son architecture resplendissait toute blanche dans la pureté de la nuit. La lune perçait de flèches d'argent le feuillage parfumé

des tilleuls séculaires dont le couvent des Unterlinden tirait son nom, et que les destructeurs n'avaient pas encore abattus.

Elle couvrait le sol de taches claires et de trèfles blancs les murs des galeries circulaires. Aux places que l'ombre des arbres n'atteignait pas, s'allongeait celle des colonnettes qui soutenaient les arceaux, dont on pouvait, dans ces reflets fidèles, admirer en tous leurs détails, les délicates ciselures.

Le décor, par cette tiède nuit d'été, apparaissait féerique, pareil au décor d'un rêve céleste. Les religieuses qu'y rassemblait leur infortune semblaient avides d'en imprimer l'image dans leurs yeux et dans leur mémoire, comme si elles eussent eu à cœur de ne pas l'oublier lorsqu'elles n'y seraient plus.

Dans la splendeur de ce décor, leur imagination, exaltée par la tristesse du prochain départ, évoquait l'image des religieuses vénérées qui, durant cinq siècles, y avaient vécu, et dont on leur avait appris l'histoire : Agnès de Mittelnheim et Agnès de Herkenheim, les fondatrices, qui reçurent l'habit du Frère Walther, prieur des dominicains de Strasbourg, en 1232 ; Benedicta d'Egentheim, qui, dans ses extases, voyait Jésus, lui parlait et entendait sa voix; Adélaïde

d'Epfig et Gertrude de Reinfeld, savantes autant que sainfcea, « qui écrivaient les chartes du monastère et enluminaient d'or, de minium et d'ara- I • -ques d'azur, les livres de chœur, » et Tuda, et Mecthilde, et Hedwige, et Anna, et tant d'autres pures fleurs greffées sur l'arbre glorieux des dominicaines, et « qui répandaient de leur vivant un parfum de suavité ».

Elles revivaient aux yeux de celles qui leur avaient succédé. De leur sépulture, ménagée sous le cloître et que désignaient des pierres tombales chargées de dessins et d'inscriptions, elles surgissaient, ces nobles héroïnes des temps miraculeux, comme

pour rendre courage à leurs descendantes, les assister dans l'épreuve et promettre à leur ordre, dans un avenir marqué par Dieu, la revanche de la justice et du droit contre l'iniquité triomphante. Mais hélas ! le souvenir de leurs vertus, s'il pouvait être en ces jours de calamités un réconfort pour les affligés, était impuissant à détourner de leur tête le malheur qui les frappait, et il s'ajoutait, pour le rendre plus poignant, aux autres motifs de leur désespoir.

Dans leur filiation ininterrompue, les sœurs d'Unteriinden formaient une famille. Naguère

encore, pour rester dignes de leurs illustras aïeules, les dernières venues n'avaient qu'à suivre leur exemple, là où les aînées avaient vécu, où tout parlait d'elles, où étaient pieusement conservés le grabat sur lequel elles dormirent et rendirent l'âme, le livre dans lequel elles lisaient matines, vêpres et complies, le rosaire qu'elles avaient égrené, la stalle du chœur où elles s'étaient assises, l'autel devant lequel elles s'étaient agenouillées.

Mais ces exemples, les lois nouvelles défendaient d'y demeurer fidèles. Non seulement ils avaient cessé d'être une protection, mais quiconque persistait à vouloir les imiter devenait suspect ; les expulsées n'y pouvaient plus puiser une consolation efficace et salutaire.

La torturante détresse que, pour la plupart, elles éprouvaient en leur dernière réunion n'échappait pas à leur prieure, mère Marie-Alberte. La vieillesse ne l'avait atteinte ni dans son âme ni dans son corps. Elle conservait son énergie et son activité. Depuis deux ans, elle le prouvait en tenant tête aux persécuteurs et en repoussant leurs exigences. Lorsque, en 1790, les religieuses

avaient été menacées une première fois d'être chassées, sa résistance les avait sauvées. Lorsque, l'année suivante, la municipalité avait

voulu loger dans le couvent la garnison do Colmar, mère Marie-Alberte avait, par ses protestations, conjuré le péril. Plus tard, impuissante à empêcher la démolition du clocher et des toitures du cloître, l'enlèvement des vases sacrés et des ornements sacerdotaux, et pour tout dire le dépouillement légal du couvent, elle y était restée avec ses religieuses sous la protection des habitants de Colmar, admirateurs de ses vertus.

Grâce à elle, la vie commune s'était continuée dans la maison dévastée. Elle n'avait cédé, après deux ans de lutte, que devant des menaces de violences dont il n'était pas en son pouvoir de prévenir les effets. Mais, même en cédant, elle avait imposé le respect et préservé les sœurs de traitements que sur d'autres points du territoire on n'épargnait pas aux membres des communautés.

Maintenant la noble femme ne pouvait plus rien. Sa tâche était achevée ; elle allait partir, elle aussi, partir avec son troupeau, et, la porte franchie, le voir se disperser. Il ne lui restait qu'un devoir à remplir : il fallait qu'elle fit trêve à son propre désespoir pour apaiser celui de ses filles spirituelles, pour leur rendre, par ses exhortations et ses conseils, la séparation moins amère.

L'heure était propice pour cet effort, alors qu'elles se trouvaient toutes rassemblées autour d'elle, sous les tilleuls du cloître, dans le silence et dans la paix de cette nuit clémente. Avec douceur et fermeté, comme si c'eût été dans la salle capitulaire et

qu'elles eussent eu encore l'obligation d'obéir en sa personne à la règle, elle leur versa le baume réconfortant de ses encouragements.

« Les temps présents sont gros de dangers, leur disait-elle, et les temps à venir s'annoncent plus menaçants encore. La persécution commencée contre l'Eglise redoublera de violence et de cruauté. On peut craindre les pires excès. Il n'y a pas lieu cependant de perdre courage, mes chères filles. Les desseins de Dieu sont impénétrables ; nous en ignorons le but ; mais, dans la foi dont sa miséricorde maintint en nous la lumière, nous puisons la certitude qu'ils doivent concourir au triomphe final de sa justice. Humilions-nous sous les épreuves dont il nous accable ; implorons-le afin qu'il en abrège la durée, afin qu'il nous donne la force de les supporter sans défaillance, et, quoi qu'il arrive, ne cessons pas de bénir son nom. »

L'éloquente prieure ranimait ainsi l'énergie et la confiance de ces pauvres éplorées. Puis elle

leur traçait la conduite qu'elles devraient tenir uns fois rentrées dans le monde. Elle les adjurait de se souvenir toujours de leurs vœux et, sous les' habits laïques qu'elles allaient revêtir, de ne jamais oublier qu'elles n'avaient pas cessé d'être des religieuses ; elle leur recommandait de ne pas renoncer à leurs pratiques de dévotion ni à aucune de leurs habitudes privées.

« Soyez modestes, fuyez les plaisirs, priez et recueillez-vous le plus souvent que vous pourrez ; soyez un exemple pour ceux parmi qui vous, vivrez, et tenez- vous toujours prêtes à revenir; ici, le jour où il serait en mon pouvoir de vous y rappeler. Et mainte-

nant, acheva la vénérable femme, prions ensemble une dernière fois. Sœur! Marie-Dominique, récitez les litanies de la sainte Vierge. »

Une religieuse sortit du groupe formé par ses compagnes et s'avança dans l'étroit espace resté vide entre elles et la prieure. Le voile tendu sur son front ne permettait pas de préciser son âge ; mais, il ne dissimulait ni sa jeunesse, ni ses attraits, ni le caractère candide et virginal de sa physionomie, où les yeux répandaient la flamme d'une belle intelligence, et où brillait la sérénité d'une conscience pure.

Entrée au couvent après la mort de ses parents, alors qu'elle était encore adolescente, Marie- Dominique Heller, fille d'un magistrat de Strasbourg, portait depuis dix ans l'habit religieux. Musicienne, douée d'une voix pure et souple, c'est elle qui, à l'église, dirigeait les chœurs, chantait les soli et tenait les orgues. Aux jours de fête, elle contribuait ainsi à la splendeur des offices, et, dans des temps plus heureux, elle attirait au couvent une foule toujours heureuse de l'entendre. Mais, depuis deux ans, les dominicaines d'Unterlinden, privées de leur église affectée par la municipalité à d'autres usages et dépouillée peu à peu, s'étaient vues réduites à transformer en chapelle une salle exiguë, qui pouvait à peine les contenir. Elles avaient dû renoncer à leurs pompeuses cérémonies. Sœur Marie-Dominique ne chantait plus ; sa voix ne s'élevait encore que pour les invocations des litanies ou les récitatifs des psaumes, qu'elle disait seule et auxquels ses compagnes répondaient.

Ce soir-là, désignée par la mère prieure, elle s'agenouilla. Toutes les religieuses l'imitèrent. Dans le silence du soir, sous les tilleuls baignés d'une lumière toute blanche, la pieuse récitation

commença, les appellations se succédant, psalmodiées par une seule voix, et VOra pro nabis prononcé par toutes les autres lui faisant écho.

En songeant qu'elle priait en ces lieux pour la dernière fois, sœur Marie-Dominique s'exaltait. Dans ses accents tantôt affaiblis et tantôt plus vibrants, passaient tour à tour l'attendrissement, la résignation, la révolte, peut-être même la colère et tous les sentiments que déchaînait dans son âme l'infortune imméritée dont elle était la victime.

Quelle que fût sa ferveur et quelque application qu'elle mît à ne pas se laisser distraire, elle était en proie à trop de craintes pour que son recueillement n'en fût pas troublé.

« Encore ce soir je suis sœur Dominique, se disait-elle ; demain je ne serai plus que la citoyenne Heller, une pauvre fille sans ressources, sans profession, une épave... Je devrai gagner mon pain. Comment le gagnerai-je ? »

Elle était sans famille. Elle ne se connaissait d'autre parent qu'un cousin de son père, M. Niselbach, ancien magistrat lui aussi. Eloigné de ses fonctions par son âge, il vivait seul à Orbey, un gros bourg des environs de Colmar. Mais, depuis

longtemps, elle n'en avait pas de nouvelles. Peut-être était-il mort.

Elle pensait à lui cependant, en cette heure de détresse où le fantôme de la misère se dressait. A lui seul elle pouvait demander aide et protection. Mais était-il encore de ce monde ? S'il vivait, comment l'accueillerait-il ? S'il n'existait plus ou s'il la repoussait, à quelle porte irait-elle ! frapper ? Tels les soucis qui obsé-

daient son esprit au moment où les litanies s'achevaient et où la prieure, ayant récité le Salve Regina, les religieuses se relevèrent en se signant.

Maintenant, pressées autour de la mère Marie- Alberte, elles se livraient à de derniers entretiens, échangeaient de suprêmes adieux, craignant de ne pouvoir le faire le lendemain. Elles étaient averties qu'à l'aube les gardes nationaux se présenteraient pour veiller à l'évacuation du couvent. Plusieurs d'entre elles ne voulaient pas les attendre et se promettaient d'être parties quand ils arriveraient ; d'autres se proposaient de simuler une résistance désespérée, de ne sortir que par la force. Mais, pour la plupart, elles ne savaient que décider et subordonnaient leur conduite aux événements. L'attitude de presque toutes se ressentait du trouble et du désarroi

que l'imminence du malheur commun répandait dans la maison.

Seule, la mère prieure semblait avoir conservé^ son sang-froid, et ce ne fut pas trop de sa parole respectée pour ramener un peu de calme dans les esprits.

« Je suis encore votre supérieure, dit-elle avec fermeté, et vous devez m'obéir. Nous sortirons l toutes ensemble sous les yeux de ceux qui nous chassent, et dans nos habits religieux. Nous ne nous disperserons qu'une fois dehors, et nous nous rendrons, chacune de son côté, là où nous sommes attendues. Comme la presque totalité d'entre vous, mes sœurs, moi je rentre dans ma famille qui réside à Colmar. J'y recevrai provisoirement, et jusqu'au moment où elles pourront partir, celles dont les parents

n'habitent pas ici. Je crois que c'est votre cas, sœur Marie-Dominique ?

— Oui, manière, répondit la jeune religieuse. Mais ce n'est qu'à Orbey que je saurai si un asile m'est assuré ; alors seulement je pourrai décider de ma conduite future, et, comme j'ai hâte d'être fixée, je me mettrai en route sans retard. Je ne m'arrêterai dans quelque auberge que le temps de changer de costume.

— Que Dieu vous garde et vous protège, ma pauvre enfant ! soupira la prieure d'un ton de compassion. Les dangers que vous allez courir sont bien grands, et j'en tremble pour vous. N'oubliez pas, du moins, que tant que je serai de ce monde, vous trouverez toujours du pain là où je me retire.

— Merci, ma mère, répondit sœur Marie- Dominique reconnaissante.

— Il me reste une dernière communication à vous faire mes filles, reprit la mère prieure, une dernière formalité à accomplir avant de nous séparer. J'ai eu le bonheur de pouvoir dérober aux perquisitions qui ont été opérées dans le couvent une petite portion de son trésor. La somme n'est pas grosse ; mais cela vaut mieux que rien. Dignitaires, religieuses de chœur et converses, le troupeau dont j'ai eu la garde jusqu'à ce jour compte trente-sept brebis. J'ai donc divisé la somme en trente-sept parts égales, que je vais vous distribuer.

— Mais vous ne vous êtes pas comptée, ma mère, objecta une voix.

— Oh ! moi, je n'ai besoin de rien, dit la prieure. Approchez, mère économe ».

L'économe obéit. Elle avait à la main un sac

en toile, d'où elle tira successivement trentesept petits paquets. Chacun d'eux, sous son enveloppe de papier blanc, contenait trois pièces d'or. Elle les passait l'un après l'autre à la prieure. \ qui les distribua. Chaque religieuse eut le sien, et toutes se trouvèrent ainsi en état de pourvoir à leurs premiers besoins.

Ce fut le couronnement de cette émouvante et longue veillée. Dix heures sonnaient aux horloges de la ville, quand les sœurs se dirigèrent; vers leurs cellules. Ce fut dans la nuit claire uni silencieux éparpillement d'ombres blanches, qui, lentement, comme en glissant, disparaissaient! sous les galeries du cloître. En quelques minutes il eût été complètement désert, si sœur Marie- j Dominique, laissant ses compagnes s'en aller, n'y fût restée, retenue par l'attrait mystérieux qu'exerçaient sur elle, au moment où pour toujours elle allait en partir, ces lieux de bénédiction et de prière, à l'abri desquels, dix années durant, elle avait connu les enchantements de l'amour divin.

Une fois seule, elle alla s'asseoir, méditative et toute dolente, au seuil de l'une des galeries qui encadraient les massifs de tilleuls, ayant à ses pieds une pierre tombale. Cette pierre,

bien souvent elle avait tenté vainement d'en déchiffrer l'inscription. Mais les caractères s'étaient presque tous effacés au cours des siècles. Elle ne savait donc quel nom donner à la reli-

gieuse inhumée jadis en cet endroit, bien que sans la connaître, elle se fût souvent prosternée sur sa sépulture pour implorer son secours comme celui d'une sainte, convaincue qu'elle était au ciel.

Voici que maintenant, à la veille de quitter le cloître, sa curiosité se ravivait. Il lui en coûtait de partir sans l'avoir satisfaite, et son impuissance à la satisfaire se traduisait en une irritante déception.

« Qui êtes-vous, ma mère ? demandait-elle maintenant à cette morte inconnue. Comment vous nommait-on, quand vous viviez ? Bien souvent je vous ai priée ; bien souvent je me suis adressée à vous sans vous connaître, pour solliciter votre intercession auprès du Seigneur. Et je dois croire que vous m'avez entendue, puisque toujours ma prière fut exaucée, et que j'ai trouvé en ces lieux où vous reposez le bonheur et la paix. Me laisserez-vous partir sans m'avoir dit de quel nom je devrai vous appeler quand je serai loin d'ici ? »

Tandis qu'en une ardeur d'extase, sœur Marie-

■Il DE LA TERREUR VU CONSULAT

Dominique lai— ail sa pensée formuler ces sup-l plications, elle s'était courbée sur la pierre. A lai clarté de la lune étincelante dans les brumes de! la nuit, elle tentait encore de déchiffrer les ins-J criptions à peine visibles sur le granit noirci. j

Soudain, elle se rejeta en arrière, terrifiée et i vie par la vision qui lui répondait. La pierre' s'était soulevée, et, du trou béant qu'elle avait découvert, surgissait une religieuse au visage émacié, sillonné de rides, comme illuminé par' une expression de

béatitude, et Marie-Dominique { entendit une voix dont les accents, d'une douceur infinie, pénétraient son âme.

u Qui je suis, sœur Marie-Dominique ? Quejj t'importe ! disait cette voix. Sous toutes les pierres de ce cloître, et quelle qu'eût été celle que tu eusses choisie pour t'agenouiller, tu aurais trouvé une protectrice. Nous avions servi le Seigneur, nous avons été récompensées d'avoir embrassé son service ; nous jouissons auprès de lui de notre récompense, et nous le prions pour celles qui ont continué après nous la glorieuse mission des dominicaines d'Unterlinden. Tu m'as implorée ; j'ai mis ta prière aux pieds de Dieu, et je ne cesserai pas d'intercéder pour toi. Parmi les périls que tu vas courir, ma protection

'accompagnera. Qu'il te suffise de le savoir.

Ion nom ne t'apprendrait rien ; je ne suis qu'une

ifime parcelle de l'âme de ce cloître, attachée toi comme à une fille chérie et dont il n'est

lus au pouvoir de personne de te séparer. — Merci, merci, ma mère ! » murmurait sœur

Iarie-Dominique éperdue.

I Elle était tombée à genoux, mais sans courber

i tête, les yeux fixés sur l'apparition miraculeuse

ue son extase revêtait de toutes les apparences

le la vie.

i « Ta place est marquée au ciel, reprit la voix ;

lais, avant de l'occuper, tu dois la mériter, et n'est que par les épreuves qui commencent

our toi que tu t'en rendras digne. Elles seront nielles, ces épreuves ; et si, dès maintenant, je en traçais le tableau, tu serais épouvantée et i les croirais au-dessus de ton courage. Mais les ne l'amolliront pas; elles n'altéreront pas i foi en Dieu, et je peux te prédire aussi que leur rièveté égalera leur violence. Tu mourras jeune, eur Marie-Dominique. La faux du moissonneur 3 distingue pas entre l'épi vert et l'épi mûr; elle 'anche tout ce qu'elle rencontre : tes jours seront mpés dans leur fleur. Rassure-toi donc, puisque ,j delà de ta vie terrestre t'attend l'époux divin. »

Le silence succéda à ces paroles. Abîmée dar une méditation qui évoquait aux regards de so esprit des perspectives lumineuses, sœur Mari* Dominique demeurait agenouillée, troublé»

tremblante, réconfortée cependant et toul surprise d'être délivrée des alarmes qui Favaiei enfiévrée tout à l'heure.

Sous l'éblouissement de l'apparition, apr< l'avoir contemplée, elle avait fermé les yeu: Quand elle les rouvrit, elle ne vit plus rien que cloître de nouveau désert. La sainte avait dii paru. La lune, reine des nuits étoilées, baigna dans ses blancheurs la pierre tombale remise d place. Du dôme feuillu des tilleuls descenda le chant d'un rossignol. Sœur Marie-Dominiqi se releva en faisant le signe de la croix, et par I corridors emplis de calme, elle regagna sa cellul

Le lendemain, dès l'aube, prête à partir, el retrouva ses sœurs groupées autour de la prieu pour la saluer et sortir à sa suite.

Dans une se viette blanche, chacune d'elles avait mis le p< qu'elle possédait. Celle que sœur Marie-Don: nique tenait à la main ne contenait rien que s(livre d'heures, son rosaire et la pauvre toilet qu'elle s'était arrangée pour remplacer son hat religieux quand elle le quitterait ; avec les trc

ièces d'or qu'elle avait reçues de la prieure, c'était out son avoir. Mais sa pauvreté ne l'inquiétait lus ; elle n'en avait plus peur, elle la bravait. .Ile bravait de même la vie nouvelle qui s'ourait devant ses pas. Elle pouvait la braver, uisque pour s'aguerrir contre le malheur, elle était ssurée du secours de ce qu'elle emportait avec oi de l'âme du cloître.

Au seuil du couvent, des gardes nationaux t des gendarmes contenaient la foule accourue, aaîgré l'heure matinale, pour assister au départ les religieuses. Parmi ces témoins de leur expulion, presque toutes comptaient des amis ou des >arents qui allaient les emmener. Seule, peut-être, lœur Marie-Dominique n'y connaissait âme qui rive ; du moins elle le croyait, et ce fut, malgré es résolutions, la cause d'une tristesse qui se Manifestait en un serrement de cœur. Mais elle 'eut pas le temps d'en subir longuement l'effet. in voyant apparaître les religieuses, la foule vait éclaté en protestations, en murmures, en menaces même, et d'autres cris mêlés d'applaudisements lui faisaient écho.

Brusquement, sur un signe suppliant de la aère Marie-Alberte, qui imposait le silence et Je aime, le tumulte perdit de sa violence. Alors les

religieuses défilèrent. Les gardes nationaux s'étant écartés pour les laisser passer et prendre possession du couvent abandonné, elles se confondirent dans les rangs pressés de ce peuple

qui en majorité les acclamait. Tout était dit ; force restait à ce qu'on appelait la loi, elles se dispersaient. !

On les vit ^'éloigner de tous côtés, entourées les unes et les autres des gens qui étaient venus les chercher : notabilités de la ville, ouvriers, paysans, tous ceux enfin qu'indignait l'iniquité dont elles étaient les victimes et qui tenaient à honneur de ne pas les abandonner.

Sœur Marie-Dominique était restée la dernière la dernière et seule, car personne n'était vent pour elle. Arrêtée au milieu de la place évacuée elle cherchait à s'orienter, en quête d'une auberge où elle pourrait faire halte avant de se mettn en route pour Orbey.

Quoiqu'elle résidât à Colmar, la ville était pouir elle comme un dédale. Elle en ignorait les issues Depuis sa prise de voile, elle n'était guère sortie! qu'une fois par an, pour aller en pèlerinage au? Trois-Epis, sur les hauteurs voisines, où se trou vait un sanctuaire consacré à la Vierge. Elle n< savait de quel côté se diriger, et toute son atti tude trahissait son embarras.

« Où voulez-vous aller, ma mère ? » dit quelqu'un derrière elle.

Elle se retourna et vit une vieille femme dont les vêtements révélaient l'humble condition. Elle la reconnut. C'était une des pensionnées du couvent, une de celles à qui, toutes les semaines, on distribuait de la soupe, du pain, des vêtements, un peu d'argent. Sœur Marie-Dominique s'était intéressée à son sort, et, lorsqu'on lui confiait la distribution de ces aumônes, elle se plaisait à la favoriser, à lui faire la part un peu plus large qu'à de plus jeunes et qu'à de moins dignes de pitié.

« Ah ! c'est vous, Thomasine, dit-elle, heureuse et surprise de la rencontre. C'est le ciel qui vous met sur ma route. Je dois partir pour Orbey, et je cherchais une auberge où gîter en attendant mon départ.

— Une auberge ! s'écria la vieille. Pourquoi une auberge ? Venez chez nous plutôt. C'est bien pauvre, chez nous ; mais il y a un lit, un pain dans la huche, un abri enfin où vous pourrez rester tant que vous voudrez, et je serai bien heureuse de vous y recevoir.

— J'accepte votre offre, Thomasine, mais pas pour longtemps. Me voilà maintenant aussi

pauvre que vous, et il faut que je songe à tra-1 vailler, à gagner ma vie.

— Travailler ! gagner votre vie, ma mère ri Oh ! les temps maudits, qui voient sur le pavëj une sainte comme vous ! »

Une colère subite empourpra sa figure ratatinée, parcheminée, ravagée comme un vieux, mur. Mais, d'un geste et d'un pâle sourire, Marie- Dominique l'apaisa, soupirant :

« Il y en a de plus malheureux que moi. Et puis, ne devons-nous pas nous soumettre aux arrêts de la Providence ? Allons chez vous. Thomasine. Est-ce loin ?

— A l'autre bout de la ville. Mais elle n'est pas grande, la ville, et nous serons bientôt rendues. »

Elles se mirent en chemin lentement, car les jambes de la vieille étaient alourdies par l'âge, La religieuse lui avait offert son

bras, et elles allaient, saluées par des passants qui s'étonnaient de les voir ensemble, nouées l'une à l'autre ainsi que deux amies.

A l'extrémité d'une rue de faubourg, donnanl sur la campagne, dans une maisonnette dont les murailles menaçaient ruine et cù logeaient d'autres pauvres, Thomasine occupait une chambre au

rez-de-chaussée. Une paillasse sur un bois de lit à demi brisé, une huche qui semblait prête à tomber de son clou, une table boiteuse et deux chaises dépaillées en formaient tout l'ameublement. Sur une étagère étaient accumulés, dans une indescriptible confusion, un chandelier de cuivre tout bosselé, des hardes en tas, des bouteilles vides, des assiettes ébréchées, ainsi que mille objets hors d'usage, arrivés là par la charité et conservés par Thomasine malgré leur inutilité.

Quoique déshabituée du confort et faite aux privations, Marie-Dominique fut péniblement impressionnée par l'aspect de ce logis délabré, par les odeurs fades et malsaines qui s'en exhalaient, et saisie d'un impérieux besoin de s'enfuir au risque d'offenser la pauvre vieille qui lui offrait cet asile. Mais tout aussitôt elle se reprocha ce premier mouvement ; elle le jugeait contraire à ses vœux d'humilité et de pauvreté. Dans son cœur, elle demanda pardon à Dieu de la faute qu'elle commettait dès la première étape de sa vie nouvelle. Voulant la réparer, elle s'approcha de la vieille, l'étreignit, et, lui glissant dans la main une des pièces d'or qu'elle avait reçues de la Imère prieure, elle l'embrassa en disant :

« Merci pour votre charité, Thomasine, et daignez accepter une part de ce que je possède ».

AU PRESBYTÈRE D'ORBEY

Aux flancs des Vosges alsaciennes, dans l'une des vallées qui se creusent entre leurs cimes incessamment multipliées, telles les vagues de la mer, on trouve, à quelques lieues de Golmar, le bourg d'Orbey. Toutes ces vallées ont entre elles un air de famille. Que ce soit celle de Sainte* Odile, celle de Munster, celle d'Orbey ; qu'on y descende, en venant de France, par le col de la Schlutt ou par le col du Bonhomme, on y peut admirer le même décor.

Sur les sommets c'est la masse sombre des sapins qui les couronnent et qu'étoilent en été du bouquet rouge de leurs fruits les sorbiers au feuillage clair, et qu'égayé celui des chênes et des hêtres poussés parmi les sapins. Au long des pentes, l'émeraude des prairies ou la rangée symétrique des vignes s'étale entre d'étroits chemins, enchevêtrés comme ceux d'un labyrinthe, qui accèdent à des maisonnettes blanches,

si haut perchées qu'elles semblent inaccessibles. Enfin, dans les fonds, c'est toujours quelque village, avec un cadre de jardins et de terres cultivées, la toiture brune de ses maisons, le c.ocher de son église, les croix de son cimetière, et, tout autour, un ruisseau aux sinuosités étincelantes.

Telle était, il y a un siècle, telle est encore aujourd'hui la parure du bourg d'Orbey. La nature semble s'être attachée à la rendre riante et séductrice. Nulle part, dans cette Alsace où abondent les paysages féeriques, elle n'a ménagé de plus beaux points de vue ni donné aux lignes des hauteurs, des courbes plus molles et plus harmonieuses. Les yeux qui les contemplent s'y reposent, et, dans la paix auguste qui s'en dégage, l'âme croyante s'y sent rapprochée du Créateur.

Le lendemain du jour qui avait vu l'expulsion des religieuses d'Unterlinden, une jeune femme, à l'approche de la nuit, se dirigeait vers Orbey par la route qui descend des Trois-Epis. Quoique sa mise, — ■ robe et pèlerine noires, en serge, — • fut plutôt celle d'une bourgeoise que celle d'une ■ paysanne ou d'une ouvrière, elle trahissait des habitudes de simplicité et un mépris de l'élé-

gance, contractés au cours d'une existence de privations. La raideur des vêtements de la voya- j geuse attestait qu'ils étaient neufs et qu'elle les portait, ce jour-là, pour la première fois. Mais on eût deviné, rien qu'à y regarder, qu'ils étaient ceux d'une personne dont la fortune n'égalait pas l'éducation et pour qui la pauvreté avait été depuis longtemps une compagne plus fidèle que la richesse. Nul n'en eût douté en voyant la poussière révélatrice d'une longue marche, qui couvrait ses souliers, le petit paquet enveloppé d'une serviette blanche qu'elle portait et l'expression de lassitude imprimée sur son visage.

C'était Marie-Dominique Heller.

Partie de Golmar dans la journée de la veille, résolue, en vue de ménager ses ressources, à faire la route à pied, elle avait couché aux Trois-Epis, dans la maison des pèlerins. Le matin, après une longue halte au sanctuaire de la Vierge, laissé aux mains des prêtres non assermentés, malgré les lois qui les proscrivaient et n'autorisaient que les autres, elle s'était remise en chemin pour se rendre à Orbey, où elle espérait trouver un asile chez le cousin Karl Niselbach.

Lorsque des hauteurs qui s'abaissent vers le village, elle en aperçut les maisons à travers les premières ombres du soir, elle poussa un soupir de soulagement. Accablée par la chaleur qui

avait régné tout le jour, exténuée à force d'avoir marché, il lui semblait que si la route eût été plus longue, elle n'aurait pu aller jusqu'au bout. Mais, d'en voir le terme, elle se sentit réconfortée ; ses forces se ranimèrent, et elle hâta le pas afin d'arriver avant la nuit.

A la première maison elle s'arrêta. Au seuil de la porte, une femme était assise sur un banc de pierre. Elle tenait dans ses bras un petit enfant et le berçait en chantant à demi-voix pour l'endormir. Sœur Marie-Dominique s'approcha d'elle et l'interrogea :

« Pourriez-vous m'indiquer, madame, le domicile du citoyen Niselbach ?

— Le voilà, répondit la femme en désignant une maison en face de la sienne, qui se distinguait des maisons voisines par l'élégance de sa façade en pierres de taille, à encadrements en briques, et par l'étendue de son jardin, dont les futaies dépassaient sa toiture. Mais voilà plus d'un an qu'il n'habite plus ici. La maison est fermée. »

L'espérance dont Marie-Dominique se leurrait depuis deux jours s'écroula.

« Mon Dieu ! que vais-je devenir ? » gémit-elle.

Vaincue par l'émotion et la fatigue, elle tombait, défaillante, sur le banc, à côté de la paysanne.

« Mais qui êtes-vous donc ? demande celle-ci, partagée entre la défiance et la pitié.

— Hier encore, j'étais religieuse dominicaine aux Unterlinden de Colmar. On nous a chassées. Le citoyen Niselbach est mon pa-

rent, le seul qui me reste. J'espérais trouver un refuge auprès de lui.

— Il n'y faut plus compter, puisqu'il est parti, dit la femme avec douceur. C'était un bien brave homme, très humain, très charitable. Le pays a beaucoup perdu en le perdant ».

Ces paroles élogieuses rendirent un peu de courage à Marie-Dominique.

« Ne sait-on où il est ? fit-elle.

— On dit qu'il a passé en Allemagne... » Peut-être la femme allait continuer ; mais

brusquement elle se transforma. Ce que la voyageuse avait surpris de compassion dans ses yeux s'effaça et fit place à la crainte. Elle murmura :

« Voilà mon mari ».

L'homme dont elle signalait ainsi l'apparition descendait la rue et s'arrêta devant la porte. Il était coiffé du bonnet rouge, encocardé aux couleurs de la nation et vêtu d'un de ces habits qu'on avait baptisés du nom de carmagnole, dont un peu partout affectaient de se vêtir les soi-disant patriotes.

Il devait à ce costume de paraître plus dur et [plus malveillant qu'il n'était naturellement. On [eût même dit qu'il ne l'avait revêtu que pour [témoigner de la pureté de son civisme, comme on disait alors. Mais, s'en étant paré, il affectait une violence égale à la violence de tous ceux !qui déjà, d'un bout de la France à l'autre, en avaient fait, à l'instar des sans-culottes parisiens, un emblème révolutionnaire.

Rien qu'au ton dont il questionna Marie- Dominique, elle comprit qu'il était pour elle un ennemi ; et qu'elle n'avait aucune pitié à attendre de lui ni de sa femme qu'il semblait terroriser.

Laissant celle-ci répondre aux questions de son mari, Marie-Dominique restait silencieuse.

« Il faut passer ton chemin, citoyenne, lui dit-il brutalement. Il ne peut rien y avoir de

commun entre un bon sans-culotte comme mci et les séides de la superstition. »

Il appuya sur ces derniers mots, gonflant la voix, prenant une attitude hautaine et menaçante avec un geste d'orateur de club. Puis, après une pause, il ajouta :

« Une ex-religieuse, parente de l'émigré Niselbach ! C'est plus qu'il n'en faut pour qu'on te traite en suspecte et pour qu'on ait l'œil sur toi si tu restes dans le pays. Allons, file, si tu ne veux pas que je te fasse arrêter. »

Elle se levait, et, sans songer à protester contre ce langage inhumain, elle s'éloigna, remontant la rue au hasard, ne sachant où aller ni que faire, se disant seulement qu'à cette heure, et quand la nuit voilait déjà le jour, elle ne pouvait songer à s'en aller d'Orbey et qu'elle était réduite à y coucher.

A la devanture des portes, des gens qui jouissaient de la fraîcheur du soir la regardaient passer. Une étrangère, seule par les chemins, c'était suffisant pour exciter leur curiosité et provoquer leur attention. Peut-être se trouvait-il parmi eux des âmes sensibles que sa détresse aurait apitoyés et qui lui auraient offert l'hospitalité jusqu'au lendemain ; mais, après la

rebuffade qu'elle venait d'essuyer, elle n'osait plus s'adresser à personne. Elle poursuivait sa route, indécise et l'âme en peine.

Voilà que, d'une des maisons qu'elle longeait, un prêtre sortit.

« Le curé d'Orbey, » pensa-t-elle.

Attirée par sa figure vénérable et ses cheveux blancs, elle ne songea pas à se demander s'il appartenait au clergé assermenté ou au clergé réfractaire. Il lui apparaissait, en cette minute de crise douloureuse, comme un secours efficace et un protecteur naturel. Ce qui l'excitait plus encore à recourir à lui, c'est que sur son passage les fronts se découvraient et que ces saluts témoignaient de la popularité dont il jouissait parmi ses ouailles.

Elle alla donc à sa rencontre, et, l'abordant, elle demanda :

« Voudriez-vous, monsieur le curé, m'aider à trouver un asile pour la nuit ? Je ne connais personne ici et ne sais où coucher.

— Mais comment vous trouvez-vous seule à Orbey ? fit le curé d'un accent où perçait la défiance. Vous êtes bien jeune pour voyager seule.

— Je suis en âge de me conduire, objecta Marie- Dominique ; j'ai trente ans.

— On ne vous les donnerait pas, reprit le prêtre. Vous cherchez un abri, dites-vous. Avant de vous le procurer, je voudrais savoir qui vous êtes.))

Elle recommença son histoire, et le curé entendit ce qu'elle avait raconté tout à l'heure en arrivant à Orbey.

« J'ai connu Karl Niselbach, répondit-il. Pendant de longues années, il fut pour moi un ami très cher. Depuis, il a pris peur, et, conformément aux lois de la République, ses biens ont été confisqués pour être livrés aux enchères. Mais il ne sera pas dit que j'ai refusé l'hospitalité à une religieuse abandonnée qui se dit sa parente et se réclame de lui. Venez au presbytère, mon enfant ; vous y passerez la nuit, et demain nous aviserons aux moyens de vous tirer d'embarras. »

Elle le remercia et le suivit, rassurée et reconnaissante. Le presbytère, voisin de l'église, était presque mitoyen de la maison Niselbach ; Marie- Dominique n'eut donc pas à marcher longtemps pour y arriver. Mais, comme elle en approchait, elle vit venir au-devant du vieux prêtre le sansculotte qui tout à l'heure l'avait chassée et l'entendit s'écrier :

« Tu reçois donc les suspects, citoyen curé I

Sais-tu qu'il y a là de quoi te faire décréter d'arrestation ? »

Cette menace n'intimida pas le curé. Sur son visage, l'habituelle expression de bonté qui le caractérisait s'effaça sous une poussée de sang qui couvrit ses joues. Ses yeux s'éclairèrent d'une protestation qui le métamorphosait et qui, quoique maîtrisée, révéla qu'il possédait autant d'énergie que de présence d'esprit.

— Je n'ai que faire de tes observations, citoyen Bartel. J'ai prêté le serment, je suis en règle avec les lois, et, dans les limites qu'elles me tracent, je fais ce que bon me semble. Elles ne défendent pas de secourir les malheureux. Entrez, citoyenne, » poursuivit-il en s'adressant à Marie- Dominique et en lui désignant l'entrée du presbytère, sans s'occuper davantage de son fa-

rouche voisin qui s'éloignait, furieux de la réplique qu'il s'était attirée.

Mais Marie-Dominique reculait au lieu d'avancer, et. comme le prêtre l'interrogeait d'un regard surpris, elle dit :

« Je vous remercie, monsieur ; mais j'aime mieux aller à l'auberge, et si vous voulez bien m'en indiquer une...

— Vous refusez mon hospitalité ?

— Je ne puis l'accepter.

— Pourquoi ? pourquoi ? » s'écria le prêtre, sans comprendre d'abord les causes d'un refus qu'il n'avait pu prévoir.

Puis, comprenant :

« Ah ! je devine ! C'est parce que je suis assermenté ! Vous ne voulez pas passer la nuit sous le toit d'un maudit ! Est-ce bien cela ? »

Le silence de la voyageuse lui répondit affirmativement.

Alors se rapprochant d'elle et baissant la voix :

« Ne vous hâtez pas de me juger, fit-il ; ne me faites pas l'injure de me fuir sans savoir si je ne suis pas plus digne de pitié que de mépris. »

Comme elle hésitait, il devint pressant, la suppliant de ne pas s'exposer aux périls de toutes sortes qu'elle aurait à courir en cherchant un refuge. Elle était étrangère au pays où nul ne la connaissait, et par conséquent suspecte. Partout, même à l'auberge, on refuserait de la recevoir tant qu'elle n'aurait pas obtenu de la municipalité un permis de résidence. Or, à cette heure, la

mairie était fermée. Elle risquait donc de passer la nuit à la belle étoile, si elle n'acceptait pas l'hospitalité au presbytère.

Ces conseils eurent raison de la résistance de Marie-Dominique. Elle baissa la tête, et, résignée, comme à regret, elle franchit le seuil de la maison. Elle se trouva dans un long corridor, au fond duquel une porte s'ouvrait sur un jardin, une autre sur la cuisine. L'escalier était placé entre ces deux portes. A droite, en entrant, il y avait un salon de dimensions exiguës, meublé avec une simplicité monacale, dont des images de sainteté et une étagère chargée de livres décoraient les murs ; à gauche, une salle à manger où un couvert était déjà mis, couvert sans luxe et révélateur d'une existence de pauvreté.

Au bruit que firent les arrivants, la servante du curé, une femme en cheveux blancs, toute décrépite, sortit de la cuisine, et ses traits trahirent l'étonnement que lui causait la présence d'une étrangère.

« Vous mettrez un couvert pour cette dame, lui dit le prêtre. Elle soupera avec moi et couchera ici.)>

Il n'ajouta rien et précéda Marie-Dominique dans le petit salon. Il alluma deux chandelles neuves qui, sur la cheminée en bois peint, encadraient une pendule en cuivre. Marie-Dominique restait debout au milieu de la pièce.

« Voilà une chaise, mon enfant, reprit le curé ; vous devez être bien lasse après une si longue courte. Déposez votre paquet, ôtez \otre chapeau, votre pèlerine ; vous êtes ici chez vous. Nous souperons bientôt. »

Elle obéissait au fur et à mesure qu'il parlait, toujours figée dans sa défiance. Cependant, lorsqu'elle se fut assise, allégée des craintes qu'elle avait conçues lorsque tout à l'heure elle s'inquiétait d'un gîte pour la nuit, sa reconnaissance s'exprima :

« Merci, monsieur, murmura-t-elle.

— Ne me remerciez pas, répondit-il. Je suis trop heureux de vous venir en aide et trop heureux aussi que vous ayez consenti à sanctifier ma demeure par votre présence. »

Comme elle se taisait, il reprit, hésitant : « Vous me blâmez d'avoir prêté le serment constitutionnel ?

— Il ne m'appartient pas de vous blâmer, monsieur ; c'est affaire entre vous et votre conscience. Je crains seulement qu'elle ne vous reproche un jour d'avoir désobéi au Saint-Siège.

— Elle me le reproche déjà, avoua-t-il, baissant la voix. Et cependant j'ai cru agir conformément à la volonté de Dieu. J'avais d'abord

refusé de le prêter, ce serment sacrilège ; il me faisait horreur. Je m'étais promis de mourir plutôt que de m'y résoudre. Mais quand ma décision a été connue, mes paroissiens m'ont supplié de ne pas les quitter et de rester dans mon église, même au prix de ce serment. Voilà vingt ans que je suis leur pasteur ; mon zèle pour le service du Ciel a fait de la plupart d'entre eux des catholiques fervents. En quelles mains seraient-ils tombés, si j'étais parti ? Mon successeur aurait-il exercé sur eux la même influence que moi ? Aurait -il su les maintenir dans la pratique de leurs devoirs religieux ? Leur langage m'a fait craindre qu'après mon départ, ils ne désertassent l'église, et c'est pour les y retenir que je

me suis résigné à jurer, ainsi qu'ils me le demandaient. Quand je les vois réunis autour de ma chaire ou s'approcher de la table sainte comme avant la persécution, je pense que j'ai bien fait de ne songer qu'au salut des âmes et de ne pas abandonner mon troupeau. Mais lorsque je suis seul, en face de ma conscience, il me semble que j'ai eu tort, et qu'aucune considération, si respectable qu'elle soit, ne peut me justifier. Nous vivons dans des temps où, entre les voies contraires qui s'offrent à nous, il est difficile de choisir.

— En marchant dans le sillon tracé par la lumière qui nous vient de Rome, on est sûr de ne pas se tromper, déclara Marie-Dominique.

— Cette lumière a été bien vacillante depuis le commencement. Le Saint-Siège a longtemps hésité à faire connaître sa volonté suprême, et beaucoup d'ecclésiastiques, qui se sont rétractés depuis, s'étaient crus autorisés à jurer. Et puis, voyez-vous, mon enfant, on nous a trop laissés livrés à nous-mêmes, nous autres, pauvres desservants, qui vivons loin des villes. Nous étions sans nouvelles, sans direction. Dans ce diocèse, l'évêque, les vicaires généraux, ceux enfin de qui nous attendions des ordres, avaient émigré. Moi et ceux qui ont fait comme moi, nous sommes bien excusables ! »

Ces raisons touchaient Marie-Dominique et plaidaient à ses yeux en faveur du prêtre assermenté qui les énumérait avec une ardeur égale à sa bonne foi. Elle inclinait à penser qu'il avait droit à l'indulgence, puisque, même en se trompant, sa conduite s'était inspirée, non d'intérêts personnels, mais de ceux de l'Eglise. Et cependant elle ne pouvait l'approuver et ne l'approuvait pas.

« Excusables ; oui, peut-être, dans le passé, observa-t-elle ; mais dans le présent !... »

L'entretien fut interrompu. La servante appelait son maître, le souper étant servi. On passa dans la salle à manger. Le repas était frugal et ne traîna pas. Les convives, en proie à leurs réflexions, parlèrent peu ; et lorsqu'au bout de vingt minutes ils quittèrent la table, ils n'étaient pas revenus sur le sujet qui avait défrayé leur première conversation.

Ils n'y revinrent pas davantage durant les quelques instants qui s'écoulèrent avant qu'ils ne se séparassent. Un souci d'une autre sorte obsédait maintenant Marie-Dominique. Elle songeait au lendemain, à l'avenir inconnu qui s'ouvrait devant elle et que rendait plus inquiétant l'absence du cousin Niselbach. Elle n'avait même pas la ressource de se loger dans la maison du fugitif. Emigré, ses biens étaient sous séquestre, les scellés sur les portes, en attendant la vente aux enchères et au profit de la nation. En le constatant, Marie-Dominique se demandait de nouveau ce qu'elle allait devenir.

Quelques mets lui échappèrent qui trahissaient ses angoisses. Le prêtre essaya de la rassurer. Elle ne devait songer qu'à bien dormir pour ré-

parer ses forces. Il serait temps, le lendemain, de décider du parti à prendre. Rien ne pressait, puisqu'elle avait trouvé au presbytère un asile qui lui serait conservé tant qu'elle voudrait y rester.

Ces paroles réconfortantes emplissaient son cœur de gratitude envers le vénérable curé dont la protection s'était étendue sur elle. Elle ne voyait plus en lui le prêtre assermenté, le renégat,

l'excommunié, mais une victime de ces temps calamiteux, un saint homme qu'avait égaré le désir d'accomplir le bien, digne encore, malgré sa faute, de la miséricorde céleste, et à qui son repentir en assurerait bientôt les bienfaits. Aussi ne voulait-elle plus maintenant discuter avec lui. Ce n'était pas à elle de tenter de le convertir, mais à Dieu. Son devoir à elle consistait uniquement à prier pour sa conversion prochaine.

A neuf heures, voyant les yeux de Marie- Dominique se fermer, il l'engagea à aller prendre du repos. Comme elle acceptait, il la confia à la vieille servante, en lui recommandant de veiller à ce que la jeune étrangère ne manquât de rien.

Marie-Dominique suivit son guide au premier étage, où sa chambre l'attendait. Restée seule, elle s'agenouilla pour prier. Dans ses oraisons, elle

n'oublia pas la sainte du cloître ; et, en se plaçant sous sa protection, comme elle allait le faire désormais tous les soirs, elle y mit le prêtre aussi à qui, à cette première étape de son exil, elle devait une nuit paisible.

« Inspirez-lui le courage de se rétracter, chère sainte, suppliait elle, et obtenez pour lui la grâce d'avoir, au jour de sa mort, accès au paradis. »

Bientôt après, elle se couchait et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil profond et réparateur.

Vers le milieu de la nuit elle fut réveillée à l'improviste, sans se rendre compte tout d'abord de la cause de son brusque réveil. Mais presque aussitôt elle comprit qu'il était dû au bruit d'une voiture qui venait de s'arrêter devant le presbytère. A ce bruit en

succéda un autre : on frappait à coups précipités contre la porte. Effrayée elle écouta. Elle entendit une croisée grincer sur ses gonds et la voix du curé qui avait dû se lever. Les questions qu'il posait arrivaient jusqu'à elle ainsi qu'une autre voix qui, du dehors, y répondait. Elle ne perdit rien de ce court dialogue.

« Qui va là ? Que voulez-vous ?

— C'est moi, monsieur le curé, moi, Werner Dreyzehn, qui viens vous demander l'hospitalité.

— Vous, cher Werner, à pareille heure ! Comment ne m'avez-vous pas annoncé votre arrivée ? J'aurais veillé pour vous attendre.

— C'est justement là ce que je ne voulais pas. Et puis, pour vous dire le vrai, je comptais ne venir que demain. Excusez-moi de troubler votre repos.

— Je n'ai que faire de vos excuses : vous êtes toujours le bienvenu. Attendez, je descends vous ouvrir. »

Ce fut alors dans l'escalier des pas lourds qui faisaient crier les marches en bois, puis le bruit d'une porte qu'on ouvre et qu'on referme, celui de la voiture qui s'éloignait après avoir déposé le voyageur, et la conversation qui se continuait, le long des corridors, entre lui et le curé. Marie- Dominique s'était vite rassurée en constatant que ce Werner Dreyzehn était un ami de la maison : et quand elle l'eut entendu marcher dans une chambre voisine de celle qu'elle occupait, et le curé, après l'avoir installé, retourner dans la sienne, elle se rendormit.

Lorsque ses yeux se rouvrirent, il faisait grand

jour. Par les vitres ensoleillées, une chaude traînée de lumière s'allongeait jusqu'à son lit. Vite habillée et ses prières dites, elle se demanda ce qu'elle allait faire. Devait-elle rester ? Devaitelle partir ? Partir ! Où irait-elle ? Rester ! Cette perspective la tentait et l'attirait. Il lui semblait que dans cet humble presbytère, elle retrouverait la paix de son cloître à jamais regretté ; peut-être même pourrait-elle s'y rendre utile, instruire les petits enfants, prodiguer ses soins aux malades. Mais, d'autre part, il lui répugnait de vivre dans la maison d'un prêtre assermenté. Son séjour ne se pourrait justifier qu'autant qu'elle pourrait nourrir l'espérance de voir cet égaré rentrer dans le sein de l'Eglise. Elle n'avait rien décidé quand elle quitta sa chambre et descendit.

Au pied de l'escalier, la bonne du curé la salua de ces mots :

« Avez-vous bien dormi, mademoiselle ? Le bruit de cette nuit ne vous a-t-il pas réveillée ?

— Il m'a réveillée, mais pour peu d'instants, répondit-elle. Le sommeil est vite revenu, et me voilà bien reposée et bien reconnaissante aussi. Je voudrais remercier M. le curé.

— Il est allé dire sa messe, mais il sera bientôt

de retour. En l'attendant, vous allez déjeuner. J'ai là du lait chaud. »

Dans la salle à manger, sur un coin de la table, elle mettait une tasse, du pain et du miel, invi- i tant Marie-Dominique à s'asseoir. Marie-Domi- { nique ne songea pas à refuser. Elle avait faim, ! elle fit honneur au frugal repas qui lui était offert avec tant de bonne grâce. Tandis qu'elle I mangeait, la servante se tenait

près d'elle, res- j pectant son silence, mais visiblement possédée ! du désir de l'interroger, de savoir qui elle était, j d'où elle venait, comment elle s'appelait.

Marie-Dominique pressentait ces questions. Peu soucieuse d'y répondre, elle les détourna ensj demandant si le visiteur arrivé dans la nuit était encore là.

« Il y a beau temps qu'il est sorti, répondit la bonne. Il n'est ici que pour quelques heures. Il vient de temps en temps pour voir sa fiancée, (la fille de l'ancien bourgmestre d'Orbey. Ils devraient être mariés depuis l'an dernier ; mais le père de la demoiselle est mort, et le mariage a été reculé jusqu'à la fin du deuil. Maintenant il n'y a plus d'empêchement, et je pense que la date en sera fixée aujourd'hui, M. Werner est pressé d'en finir.

— A-t-il un état ? interrogea Marie-Dominique, intéressée par ces détails.

— Il est soldat, capitaine dans les hussards, en garnison à Strasbourg. Avant la Révolution, il était avocat dans cette ville ; mais, depuis, il s'est engagé, il y a deux ans à peine. Il a vite avancé, comme vous voyez, et il le méritait bien, car c'est un brave homme, M. Werner, et savant et courageux.

— Il est l'ami de votre maître ?

— Son ami et son ancien élève, expliqua la servante. M. le curé, avant d'être envoyé dans cette paroisse, avait été professeur au collège de Strasbourg. C'est là qu'il a connu M. Werner Dreyzehn, qui était encore un enfant. Depuis, il ne l'a jamais perdu de vue. Quand M. Werner vient à Orbey, c'est chez nous qu'il descend. Il est de la maison. »

Gomme elle achevait ces explications, le curé rentra. Elle disparut, le laissant seul avec Marie- Dominique.

« A\ez-vous pris quelque décision, ma chère enfant ? demanda-t-il.

— Hélas ! non, monsieur le curé. L'absence de M. Niselbach m'a déconcertée. Je ne pouvais compter que sur sa protection, et, comme elle

me manque, je ne sais ce que je ^ais devenir.

— Je voudrais pouvoir vous offrir la mienne, reprit Je curé ; mais elle vous serait plus nuisible qu'utile maintenant que je vais me rétracter.

— Vous rétracter ! Vous allez vous rétracter I s'écria joyeusement Marie- Dominique.

— Oui. mon parti est pris. Vous aurez été l'instrument de mon salut, ma chère fille ; car c'est vous qui avez déterminé ma résolution en déchirant, par votre parole, par votre exemple, le voile qui me cachait mon devoir.

— Oh ! que je suis heureuse et comme je bénis Dieu qui m'a exaucée ! J'avais tant prié pour vous, hier soir, avant de me coucher ! »

Dans l'élan de sa joie elle s'inclina, et, prenant la main du prêtre, elle l'embrassa, respectueuse, attendrie, de l'admiration dans les yeux.

Très ému, il essuya les siens où brillaient des larmes.

« Je ne peux donc rien pour vous, continuât-il. Encore, aujourd'hui, j'ai quelque crédit; mais demain je ne serai plus qu'un rebelle, un proscrit, condamné comme vous à une vie errante, à moins que l'on ne m'arrête. Mes prières, mes prières ferventes, voilà tout ce qu'il m'est permis de mettre à votre service. Je souhaite

ardemment que le Seigneur les exauce et vous fournisse des moyens d'existence.

— Oh ! si j'en trouvais, je serais sauvée, dit Marie-Dominique. Mais où en trouver, et sur tout comment attendre de les avoir trouvés ? Mes ressources sont bien modestes, elles seront vite épuisées.

— Mais les lois qui chassent les religieux leur ont attribué une pension. Vous y avez droit, mon enfant. .

— Accepter l'aumône de la main qui nous frappe ! protesta Marie-Dominique. Je ne m'y résoudrai pas. C'est par mon travail que je voudrais gagner mon pain. Je suis jeune, forte, laborieuse, et nulle tâche, pourvu qu'elle soit honnête, ne me répugnera. Et puis, j'ai de l'instruction ; j'ai appris la musique, je joue du piano, de la guitare. Si j'étais adoptée par quelque famille, et s'il y avait des enfants, je pourrais me rendre utile. Je pourrais occuper aussi un emploi de dame de compagnie chez quelqu'un de vos paroissiens...

— Mes paroissiens sont de pauvres gens, hors d'état d'utiliser votre savoir, fit le prêtre. Naguère, dans le nombre, il y en avait de riches ; ils ont suivi l'exemple de votre cousin Niselbach,

ils ont émigré. Les grandes maisons du pay: sont fermées pour la plupart, et dans celles don les propriétaires ne sont pas partis, on crain drait de se compromettre en employant un< ancienne religieuse. Ce n'est pas ici que vou trouverez ce que vous cherchez.

— Il ne me reste donc qu'à mourir de faim gémit Marie-Dominique.

— C'est se décourager trop vite, mon enfant ! Cet emploi que vous souhaitez n'existe pas dan: ce village, mais il existe peut-être ailleurs.

— Ailleurs je ne connais personne, et per sonne ne me connaît. Je vous l'ai dit, je suis saw famille, sans parents, sans relations.

— Que faire ! soupira le curé. Mais j'y songe dit-il ensuite, peut-être pourrions-nous prendn conseil de mon jeune ami le capitaine Dreyzehn puisque les circonstances l'ont conduit ici er même temps que vous. Tout à l'heure, quanc il rentrera, nous le consulterons. Il est humair et serviable.

— Mais ai-je le droit d'accepter son patro nage ? demanda Marie-Dominique. S'il a con senti à servir dans les armées, c'est qu'il a fait cause commune avec les persécuteurs de notr< sainte religion.

— Je vois que ma bavarde de bonne vous a iparlé de lui, fit Je curé en souriant.

— Elle ne m'en a dit que du bien, et peut-être il'ai-je calomnié en supposant qu'il professe les opinions du jour.

— Il hurle avec les loups ; mais lui-même n'est pas un loup. Il ne feint de pactiser avec eux que pour mieux les museler, et on peut avoir confiance en lui.

— Voudra-t-il accorder son appui à une ancienne religieuse, une expulsée, une suspecte, et ne craindra-t-il pas de devenir suspect à son tour en la protégeant ?

— C'est une question qu'il faut lui poser à lui-même, répondit le curé, et que nous allons lui poser sur-le-champ, puisque le voilà. »

A LA RECHERCHE D'UN REFUGE

Au seuil de la salle venait d'apparaître un jeune homme dont la mine avenante dissipa sur l'heure les préventions de Marie-Dominique. Elégant en sa haute taille que l'uniforme des capitaines de hussards dessinait fine et souple, tout révélait

en lui les soins apportés à son éducation et de habitudes d'existence aisée, que la vie militair* ne lui avait pas fait oublier.

Sa figure était belle et ouverte ; dans ses yeux la gravité qu'engendre la réflexion le disputait à la sérénité qui naît de la droiture du cœur j On le devinait sérieux et enjoué. Sa physionomie à l'expression tout à la fois énergique et rêveuse.; devait aux longs cheveux tressés en cadenettes j qui l'encadraient le caractère poétique dont on se plaît à parer celle des héros de romans.

A cette époque, qui fut la plus tragique de notre histoire, beaucoup d'hommes possédèrent: ce genre de beauté, comme si, des-

tinés à jouer un rôle dans des événements gigantesques, ils eussent été créés tels afin de n'en pas déparer la grandeur épique et pour que sur les sommets où ils évoluèrent au bruit de la foudre et à la lueur des éclairs, comme dans les abîmes où quelques-uns se virent précipités après les avoir creusés par leurs forfaits et leur folie, les acteurs fussent à l'unisson du décor !

« Tout est décidé ! s'écria-t-il en entrant. Nous nous sommes mis d'accord, Mlle Firbach et moi. Dans huit jours vous bénirez notre mariage, citoven curé.

— Dans huit jours ! répéta-t-il ; serai-je ncore là ? »

Seule, Marie-Dominique pouvait saisir ce que achaient ces paroles.

Elles surprirent Dreyzehn. Il interrogea : « Vous songez à quitter Orbey ?

— Oui, peut-être.

— Mais pourquoi ?

— Vous le saurez, mon ami.

— Vous ne partirez pas du moins sans m'avoir narié. Vous me devez bien cela, mon vieux naître. »

Alors, seulement, il aperçut Marie-Dominique jui se tenait à l'écart. Sollicité par le regard de ïon ancien élève, le curé lui apprit qui elle était k ce qu'elle souhaitait.

En écoutant, Werner Dreyzehn donnait des dgnes non équivoques d'attendrissement et de aspect. Marie-Dominique ne s'y méprit pas. Dans ce jeune officier, qui semblait marqué pour me

destinée retentissante, elle saluait une inteligence d'élite, une âme généreuse de qui elle 3ouvait, sans déchoir, accepter aide et secours.

Elle en fut convaincue lorsqu'elle le vit se tourner de son côté et l'entendit lui dire :

« Je suis entièrement à votre service, made-

moiselle. Nous allons examiner comment je peu? contribuer à assurer votre existence.

— Merci, monsieur, fit-elle ; je garderai h souvenir de vos bontés. »

Mais, simplement, avec douceur, il écartai ce témoignage de gratitude.

a Je n'ai rien à refuser au vieil ami qui vou: recommande à moi. C'est moins àv sa recomman dation que je cède cependant, qu'à l'intérê que vous m'inspirez. Vous êtes une victime, uïk victime innocente, et malheureusement les temp: qui commencent en feront beaucoup d'autres non moins innocentes que vous. La liberté ne s'implantera pas sur le territoire de la repu blique sans joncher le sol de blessés et de morts. :

Il s'arrêta, pensif, le regard apitoyé comme s quelque vision tragique se fût dressée devani ses yeux. Mais Marie-Dominique ne discerna pas ce qui se passait en lui. Elle remerciait Dieu qui lui suscitait ce protecteur, et, le croyant occupé d'elle, elle attendait que ses réflexion? eussent pris fin.

Comme elles se prolongeaient, le curé interpella l'officier :

«Que croyez-vous pouvoir faire pour ma protégée, cher Werner ?

— Je cherche et ne trouve pas, répondit-il ; aais je trouverai.

— C'est que le temps nous presse. Je ne resterai >lus longtemps à Orbey. J'en partirais aujourl'hui, si vous ne m'aviez exprimé le désir do ecevoir de mes mains la bénédiction nuptiale, ^ussi votre mariage ne précédera-t-il que de [uelques heures mon départ, et je voudrais qu'à e moment le sort de Mlle Heller fût fixé.

— Il le sera avant que n'expire le congé qui n'a permis de venir à Orbey pour m'y marier, iffirma le capitaine. Mais que signifie la décision jue vous m'annoncez, mon vénérable ami ? Pourquoi quittez-vous votre cure ? Pourquoi ibandonnez-vous vos paroissiens ?

— Faut-il le lui dire ? demanda le curé à Marie- Dominique.

1 — Mieux vaut ne rien lui cacher, déclarât-elle.

— Apprenez donc, Werner, que j'ai pris la résolution dç rétracter le serment constitutionnel [ue j'ai prêté dans une heure d'erreur. Ma consience me le reproche ; elle ne me laisse plus de epos, tant ses ordres sont impérieux. »

Dreyzehn était stupéfait.

« Avez-vous envisagé les conséquences de

votre détermination ? interrogea-t-il. La loi est formelle ; elle vous frappera si vous la violez. !

— J'aime mieux être frappé par elle que par celle de Dieu.

— Mais vos paroissiens, qui s'occupera d'eux j quand ils vous auront perdu ?

— Le Ciel y pourvoira. J'ai tout pesé, WernerJ tout considéré, et je n'hésite plus. Ce que je veux faire, le devoir l'ordonne, l'honneur sacerdotal le commande. Je ne recouvrerai le repos qu'après leur avoir obéi. Je me rétracterai donc; advienne ensuite que pourra. J'espère qu'il me sera possible d'émigrer et d'aller attendre hors de France la fin de la tourmente. Beaucoup de j bons prêtres m'ont déjà donné l'exemple. Laissezmoi croire qu'avant de le suivre je serai rassuré,, grâce à vous, sur le sort de Mlle Heller et que je ne la laisserai pas sans asile.

— Elle en trouvera toujours un chez Mlle Firbach devenue ma femme, s'écria vivement U capitaine Dreyzehn.

— Mais crovez-vous qu'Henriette consentira à recueillir une ancienne religieuse ?

— Elle y consentira, d'abord parce que je 1(lui demanderai et ensuite parce que, pour embellir la solitude en laquelle, une fois mariée, moi

état va m'obliger à la laisser, elle ne saurait trouver une compagne meilleure que mademoiselle. Elles s'entendront, puisque ma future est pieuse ; elles n'auront qu'à se louer de vivre ensemble et seront l'une pour l'autre une consolation. Ma proposition vous agrée-t-elle, mademoiselle ? dit Dreyzehn à Marie-Dominique en finissant.

— Elle me comble de joie, monsieur ; je ne pouvais souhaiter mieux. Mais puis-je accepter, alors que Mlle Firbach n'a pas été consultée ?

— Je la consulterai dès aujourd'hui, et j'affirme que sa réponse sera telle que nous la pouvons désirer. »

Marie-Dominique, en écoutant ces propos, s'était transformée. Délivrée de ses craintes, ses traits n'exprimaient plus que de la joie ; son cœur enveloppait dans un sentiment d'ardente reconnaissance la jeune fiancée, qu'elle ne connaissait pas encore, et ce Werner Dreyzehn, dont la généreuse assistance venait à l'improviste la secourir dans sa détresse.

Brusquement des clameurs retentirent à l'entrée du presbytère. Surpris, nos personnages se regardaient sans comprendre. La bonne, qui

3'était précipitée vers la porte, revint effarée et dit à son maître :

« C'est Bartel à la tête d'une troupe de chenapans, toute la mauvaise graine du pays. »

Le curé alla à la rencontre de ces bruyants yisiteurs. Son attitude et la présence à son côté d'un officier des armées républicaines les clouèrent, intimidés, au seuil de sa maison.

« De quel droit forcez-vous mon domicile ? » leur demanda-t-il.

Ce fut Bartel qui lui répondit, Bartel en qui Marie-Dominique restée en arrière reconnaissait le brutal et farouche personnage qui, la veille et par deux fois, l'avait déclarée suspecte en sa qualité d'ancienne religieuse, parente de l'émigré Niselbach.

« Cette femme que tu as accueillie hier, citoyen «uré, fit-il en la désignant, n'a pas de papiers, @t tout porte à croire que c'est

une aristocrate ou une espionne. Nous venons la chercher pour la conduire par-devant les officiers municipaux où elle s'expliquera. »

Bartel avait repris toute son audace et tétait avancé comme pour s'emparer de Marie-Dominique ; mais sur son chemin il rencontra Wernher Dreyzehn, qui, le regardant de haut, le saisit

par le bras et le fît pirouetter jusqu'à la porte, en disant avec un calme railleur :

« Pour entrer dans les domiciles privés et arrêter les gens qui s'y trouvent, il faut un mandat. Où est le tien ? Tu n'en as pas ? Alors hâtetoi de déguerpir, ou je t'emmène à Golmar, pieds et poings liés, sous l'accusation d'avoir exercé des droits qui n'appartiennent qu'aux agents de la force publique. »

Bartel se révoltait, protestait, essayait de se disculper :

« Je suis membre de la Société populaire d'Orbey, à qui est confiée la surveillance des suspects, balbutia-t-il.

— Et moi, je suis soldat, répliqua le capitaine, chargé de combattre les ennemis de la République, ceux du dehors et ceux du dedans, de quelque titre qu'ils se parent. Je connais la citoyenne, et je réponds d'elle.

— J'en réponds, moi aussi, intervint le curé.

— Et nul autre que moi ne la conduira à la municipalité, continua Dreyzehn. Elle ira pour se mettre en règle, mais à mon bras. »

Tout en parlant, il obligeait Bartel à reculer,

et, l'ayant mis dehors, il lui ferma la porte au nez.

« Il faut se hâter de conduire mademoiselle

à la commune, dit alors le curé, afin d'éviter qu'on ne l'incrimine pour désobéissance à la loi. Ce Bartel a de l'influence et pourrait bien nous jouer quelque méchant tour.

■ — Allons-y sur-le-champ, dit Dreyzehn à Marie- Dominique. Quand cette formalité aura été remplie, vous serez sous la protection des lois et n'aurez plus rien à redouter de ces drôles. »

Bientôt après, les gens attroupés devant le presbytère en virent sortir Marie-Dominique. Dans Orbey, personne, grâce aux commérages de Bartel, n'ignorait plus qui elle était, ni d'où elle venait. Depuis la veille, il avait ameuté contre elle les jacobins du bourg, en les invitant à redoubler de zèle pour déjouer, vociférait-il, les menées liberticides des suspects qui parcouraient le pays, et en affirmant que cette ancienne religieuse ne frayait qu'avec les mauvais citoyens. Il s'en fallait qu'il eût convaincu toute la population de la vérité de ses dires ; mais elle avait peur, et ceux même qui plaignaient cette jeune femme n'osaient faire montre de la compassion qu'elle leur inspirait. Ils trouvaient bien imprudent le citoyen curé qui l'avait reçue sous son toit, et les jacobins incriminaient la bienveillance du

vieux prêtre que son serment ne protégeait qu'à demi contre leurs soupçons.

Ces sentiments, toutefois, se modifièrent lorsqu'on eut constaté que l'ancienne religieuse se rendait à la Commune sous la protection du capitaine Dreyzehn, et lorsqu'un peu plus tard, on ap-

prit qu'elle avait obtenu une carte de civisme qui lui permettait de résider à Orbey sans être inquiétée.

En se conformant aux lois, elle condamnait ses calomniateurs au silence et rendait vaines leurs suspicions. Bartel se le tint pour dit ; mais, en refoulant sa colère, il ne renonçait pas à veiller de près aux faits et gestes de la citoyenne Heller. Il espérait la prendre en faute, se vengea sur elle et sur ses amis de l'humiliation qu'il venait de subir et qui portait atteinte à son prestige de terroriste.

En quittant la municipalité, Dreyzehn voulut conduire Marie-Dominique chez sa fiancée. Mlle Firbach n'habitait pas au centre d'Orbey. Sa maison était située dans la campagne, à quelque distance du bourg, à l'orée des bois de sapins qui, sur la route du lac Noir, dominent la vallée. Elle vivait seule avec ses serviteurs dans ce domaine où elle était née, où elle avait perdu sa

mère étant encore au berceau, et où elle avait grandi dans une atmosphère de sollicitude incessante et tendre. C'est là que le capitaine Dreyzehn était venu lui demander sa main. Liée avec lui depuis l'enfance, elle le savait digne d'elle. Elle s'était promise sans hésiter. Puis la mort de son père, survenue sur ces entrefaites, avait obligé les fiancés à reculer l'exécution de leurs projets, et c'est seulement à l'expiration de son deuil que l'orpheline venait de consentir à fixer le mariage à quelques jours de là.

En y consentant, elle ne s'inspirait pas seulement de son cœur et de l'amour qu'elle avait conçu pour Werner, mais aussi de la nécessité de se donner un protecteur en un moment où la tourmente révolutionnaire redoublait de violence. Mais elle ne se dissimulait pas que son bonheur subirait les contre-coups de ces

orages. L'homme qu'elle acceptait pour mari était soldat, et les armées de la coalition menaçant la République, il devrait bientôt aller se battre. En garnison à Strasbourg, le congé qu'il avait obtenu pour se marier toucherait promptement à son terme. A peine unis, les nouveaux époux seraient contraints de se séparer. La fiancée se savait donc condamnée, une fois mariée, à l'isolement

et aux larmes. Néanmoins elle n'avait pas voulu se refuser plus longtemps au fiancé par qui elle se savait éperdument aimée, et qui la sollicitait de ne pas ajourner encore son bonheur.

En arrivant chez Mlle Firbach, Marie- Dominique connaissait déjà cette histoire en tous ses détails. Le capitaine la lui avait racontée durant le chemin. Elle en restait tout attendrie et avant même d'en avoir vu la jeune héroïne, elle se sentait attirée vers elle et presque assurée de gagner son affection, en échange de la sienne qu'elle était prête à lui prodiguer.

Il lui suffit de la voir pour se convaincre que son espoir ne serait pas trompé. Elle était charmante, Mlle Henriette Firbach, fine et blonde, avec de grands yeux clairs qui brillaient dans l'éblouissante blancheur de son visage, et révélaient son intelligence et la droiture de son âme, — véritable fleur d'Alsace, poussée sur le tronc vigoureux d'une vieille famille bourgeoise du pays, dont elle était le dernier rejeton.

« Je vous amène une amie, chère Henriette, une compagne même, s'il vous plaît de vous l'attacher, dit Dreyzehn en nommant Mlle Helîer. Hier encore, elle appartenait à la communauté des dominicaines d'Unterlinden. Aujourd'hui,

chassée de son cloître, elle est sans asile ; cai celui que lui a offert notre cher curé ne peut être que provisoire. Mais j'ai pensé que vous ne refuseriez pas de la recevoir ici et de lui accorde] l'hospitalité. »

Henriette se courbait avec respect et répondit !

« Soyez la bienvenue, et veuillez considérei cette maison comme la vôtre, ma révérende mère.

— Il n'y a plus de révérende mère, fit triste ment la visiteuse. Je ne suis plus que la citoyenne Marie-Dominique Heller, et il ne faut pas me donner d'autre nom.

— Quel que soit celui qu'il faille vous donner vous serez toujours à mes yeux une servante du Christ, et toujours je vous vénérerai comme s: vous portiez encore sa sainte livrée. »

De telles paroles ne pouvaient qu'exciter la sympathie qu'avait éveillée dans le cœur de Marie- Dominique ce que Dreyzehn venait de lui dire d'Henriette. Une étreinte en fut le témoignage et scella leur amitié naissante aussi sûrement que si, au lieu d'être étrangères l'une à l'autre, elles se fussent toujours connues.

L'entente se fit promptement entre elles, quant aux conditions de leur existence. Henriette

)firait de traiter Marie-Dominique comme une œur, de la pourvoir des ressources qui lui faisaient défaut et de la garder près de soi toujours. En retour de ce service, Marie-Dominique)firait son dévouement. Quand Henriette serait ;éparée de son mari, elle s'attacherait à la distraire. Musicienne, elle lui apprendrait les noions d'un art qu'elle cultivait depuis son enfance; nstruite, elle l'initierait aux choses qu'elle savait. De l'association

qui se créait entre les deux jeunes femmes ne pouvait résulter pour elles que du bonheur.

La présence du curé et de Dreyzehn facilita leurs accords. Le capitaine, qui savait quels patriotiques devoirs l'attendaient au lendemain de son mariage, se réjouissait de pouvoir laisser h sa jeune femme une compagne et une amie, et le curé d'Orbey, résolu à émigrer, se félicitait d'avoir trouvé un asile pour la noble persécutée, qu'il considérait comme l'instrument de sa prochaine réconciliation avec l'Eglise.

La matinée avait été remplie par ces incidents. Quand sonna midi, un domestique annonça le dîner, auquel Dreyzehn, en sa qualité de fiancé, était toujours convié durant ses séjours à Orbey. Le curé et Marie-Dominique voulurent se retirer,

mais Mlle Firbach les retint ; elle avait fait metti leur couvert. Ainsi commençait la vie nouvel de l'ancienne religieuse, vie de repos et de trai quillité, qui lui apparaissait comme une étap où elle espérait demeurer aussi longtemps qu son couvent serait fermé.

Après le repas, Henriette voulut montrer à si compagne la chambre qu'elle lui destinait. Al moment où elles y entrèrent, le soleil, dépouill des brumes matinales, inondait, de sa lumièn les paysages d'alentour. Marie-Dominique, d(bout à la fenêtre, admira leurs lignes harmc nieuses, lespentes vertes qui descendaient vers 1 vallée, leur parure de sapins et les roches mous sues qui apparaissaient entre les feuillages soiïî bres. C'était magique. Trouver un tel refug contre la méchanceté des hommes, quel rêve Il dépassait ses espérances, et son âme reconnais santé s'élevait vers Dieu dans une invocatio: muette où passait le nom de sa bienfaitrice

« Il faut vous installer ici dès aujourd'hui, lu dit Henriette. Nous y attendrons ensemble 1 jour de mon mariage. Vous y resterez ensuit pendant que j'accompagnerai mon mari à Stras bourg. Mais mon absence ne durera pas. A l'expi ration du congé de Werner, je reviendrai et nou

ie nous quitterons plus. Séparée de celui que 'aime, je serai malheureuse et bien triste. Votre tffection me consolera, chère sœur. »

La semaine qui suivit acheva de les lier. Quand Dreyzehn venait du presbytère, où il logeait,)Our voir sa fiancée,' Marie-Dominique s'effaïait discrètement ou profitait de la présence du tapitaine pour aller visiter son vieux curé. Elle îe se défiait plus de lui ; elle le savait converti >t n'ignorait pas de quel prix il était exposé à)ayer sa conversion. Elle honorait dans sa perionne une victime plus à plaindre qu'elle-même, misqu'en se rétractant, il allait encourir la haine le toute la clique jacobine qui terrorisait la popuation d'Orbey.

Au jour fixé pour le mariage, il fut célébré ans bruit. Désireux d'en écarter les curieux et es malveillants, les fiancés en avaient caché a date et l'heure. L'officier municipal qui devait es marier s'était fait leur complice, par considéation pour le grade de Werner Dreyzehn. Leur >résence à la commune et à l'église, à sept heures lu matin, passa inaperçue. Il n'y avait avec eux [ue leurs témoins. Quand on apprit qu'ils étaient nariés, ils se dirigeaient en voiture vers Strasbourg. Ils avaient laissé Marie-Dominique dans

leur maison, à la garde de serviteurs dévoués j Elle devait y attendre le retour d'Henriette j

Dans la soirée du même jour, après souper î elle se promenait mélancoliquement dans 1 jardin, en récitant le rosaire, lorsque le cur d'Orbey se présenta pour la voir. Elle le reçu en plein air. Assis sur un banc, ils purent s'en tretenir sans crainte d'être entendus.

« J'ai profité de la nuit pour venir vous dir<| adieu, mon enfant, dit-il.

— Vous partez ! c'est donc fini ? soupirai Marie-Dominique en marquant, non de la sui prise, mais de l'émotion.

— Demain, au lever du jour, j'aurai quitti Orbey, et mes paroissiens pourront lire, affiché | à la porte de l'église, ma rétractation formelle écrite et signée de ma main. J'avais songé à 1 prononcer solennellement devant eux, du hau J de la chaire ; mais j'ai craint de compromettr | ceux qui, se trouvant 1^, auraient pu m'approuvei J'ai donc préféré recourir à un affichage don personne, si ce n'est moi, ne pourra être rend responsable. A la même heure, l'évêque consti tutionnel de Colmar recevra un double de m rétractation. D'autre part, mon pasteur légitime i émigré en Allemagne, en sera averti dès qu (

j'aurai passé la frontière. Et quand j'aurai de la sorte rempli mon devoir, à la garde de Dieu !

— Mais suis- je destinée à ne plus vous revoir, monsieur le curé ? demanda Marie-Dominique.

— C'est le secret de la Providence.

— Je voudrais au moins recevoir de vos nouvelles, pouvoir vous écrire.

— Gardez-vous-en bien, mon enfant. La loi punit de mort les communications avec les émigrés.

— Il peut cependant se présenter une occasion sûre pour vous faire parvenir mes lettres, objecta Marie-Dominique. Où vous les adresser, en ce cas ?

— Renoncez à m'écrire, supplia le vieillard; c'est si dangereux 1 Enfin, concéda-t-il, si vous vous y décidiez, adressez-vous à Pévêché de Baie. On y saura toujours où je me suis retiré. »

Marie-Dominique ne dormit pas pendant cette nuit. La perspective des périls qu'allait courir son vénérable ami l'agitait en l'emplissant de crainte. Elle le voyait surpris dans sa fuite, incarcéré. Ses appréhensions redoublèrent lorsque, par un domestique qui revenait du bourg, elle jfut mise au courant des rumeurs qui s'y étaient répandues.

La déclaration affichée à la porte de l'église

faisait scandale. Les habitants de la paroisse, même ceux qui dans le fond du cœur approuvaient le curé, feignaient de blâmer sa résolution et lui reprochaient de les avoir abandonnés. Les jacobins, qui s'étaient toujours défiés de lui, malgré son serment, triomphaient et menaçaient les paroissiens qui n'avaient cessé de le défendre et de vanter son civisme. Les membres de la Société populaire, Bartel en tête, avaient fait battre la générale et, prenant les armes, s'étaient lancés à la poursuite du fugitif, le cherchant dans les maisons où on le supposait caché ou sur les routes par lesquelles on le soupçonnait de s'être enfui. Mais ces re-

cherches restaient encore vaines. On ne croyait pas qu'elles pussent aboutir.

A la fin de la journée, on rapporta à Marie- Dominique que Bartel et ses acolytes étaient revenus à Orbey furieux et les mains vides. Le lendemain, lorsque déjà était perdu l'espoir <ki! retrouver le réfractaire, ce fut un autre événement. On vit arriver, avec une escorte de gen darmes, un vicaire général qui venait installer au nom de l'évêque jureur de Golmar, un nouveai curé en remplacement de l'ancien. Dès ce mo ment celui-ci parut oublié.

Marie-Dominique n'avait tremblé que pour le fugitif. Réfugiée dans une maison que le nom de Werner Dreyzehn semblait garder contre les entreprises des sans-culottes, évitant d'en sortir et de se montrer dans le bourg, elle ne pensait pas qu'elle fût en péril. Mais, brusquement, elle apprit qu'à la tribune de la Société populaire Bartel avait tenu contre elle des propos menaçants. Il l'accusait d'avoir connu les projets du curé, d'avoir favorisé son départ et de correspondre avec lui. Il avait demandé son arrestation immédiate. Il l'avait demandée sans l'obtenir, ses collègues redoutant d'attirer sur leur !tête les vengeances du défenseur de la patrie, qui couvrait de sa protection l'ancienne religieuse. Mais il ne se tenait pas pour battu. Il s'était bromis de reproduire prochainement sa proposiion et se vantait déjà de la faire voter.

C'est par le principal serviteur d'Henriette Dreyzehn, son homme de confiance, que ces enseignements étaient communiqués à Marie- Dominique.

« Que dois-je faire ? lui demanda-t-elle, inuiète. Que me conseillez-vous ?

— Je vous conseille, mademoiselle, de quitter)rbey et de n'y rentrer que lorsque mes maîtres

seront revenus. En leur absence, vous n'êtes pas en sûreté ici. »

C'était l'évidence même, et, bien que Marie- Dominique ne s'expliquât pas comment elle avait encouru la haine de Bartel, elle ne pouvait se dissimuler qu'elle en avait tout à craindre, Mais cette constatation n'allait pas sans ur grand déchirement de cœur. Elle s'affligeait d'être contrainte d'errer encore à la recherche d'un asile et de quitter cette demeure hospita ; lière où lui étaient assurés les bienfaits de l'a mitié. Peu de jours auparavant, en y entrant, ell se promettait d'attendre en ces lieux la fin de mauvais jours, et voilà que maintenant il f allai partir. Rien ne se pouvait de plus doulou reux.

Où irait-elle ? Elle ne savait. Tout était i mystérieux et si troublant en ces heures sombre: qu'elle ne parvenait pas à discerner ce qu' convenait de faire pour se tirer d'embarras. E quelque côté qu'on portât ses pas, on ne rencoi trait que terroristes ou terrorisés. Ceux-ci tren blaient et se cachaient ; ceux-là hurlaient menaçaient, et nul n'était certain de ne pas d venir la victime du régime d'iniquité et de vi lence dont ils étaient les représentants. Ils t

naient le haut du pavé, et malheur à qui se trouvait sur leur chemin !

Ce qui, pour Marie-Dominique, rendait ces périls plus pressants, c'est qu'elle ne connaissait personne à qui demander un refuge. Ses sœurs en religion, ses seules amies, s'étaient dispersées. Elle ignorait en quels lieux elles résidaient. Il n'en était qu'une

qu'elle pût espérer retrouver : la mère prieure, qui, lorsqu'elles avaient dû se séparer, la pressait maternellement de recourir à elle le jour où elle ne saurait que devenir. Mais son assistance ne pourrait être qu'accidentelle et provisoire. En songeant à l'invoquer, Marie- Dominique se disait qu'elle n'en jouirait pas longtemps. C'était néanmoins une halte où elle recevrait d'utiles conseils et de réconfortants encouragements, et c'est auprès de sa vénérée supérieure qu'elle se décidait à aller.

Le brave homme qui la conseillait approuva son projet et s'offrit pour la conduire à Colmar. [Il espérait qu'elle n'aurait pas à y rester longtemps, et qu'avant peu, elle pourrait revenir à Orbey sans avoir à redouter la méchanceté de iBartel. Elle partit le lendemain, au lever du jour, dans une carriole que conduisait le domestique d'Henriette. Son départ n'eut pas de témoin.

Elle eut de même la bonne fortune de ne rencontrer personne sur sa route. Pour ne pas attirer l'attention en arrivant à Colmar, elle descendit de voiture aux portes de la ville. Elle y entra parmi des maraîchers qui y apportaient leurs fruits et leurs légumes sans qu'on fit mine de vouloir l'interroger.

Elle alla tout droit à l'adresse que lui avait indiquée la mère prieure. Mais là une déconvenue douloureuse l'attendait : sa supérieure venait ; de mourir presque subitement, tuée par les émo- j tions qu'elle avait ressenties au moment où on la chassait de son cloître.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Marie- Dominique. Elle l'atteignait dans une j chère affection, et la rejetait dans ses cruelles perplexités. Elle n'avait plus d'autre asile que l'auberge.

Mais l'auberge lui répugnait, et, d'autre part, l'exiguïté de ses ressources lui faisait craindre de se retrouver à la rue lorsqu'elle les aurait épuisées. Alors elle se souvint de Thomasine, cette mendiante chez qui elle s'était arrêtée en quittant le couvent, et, certaine d'y être bien accueillie, elle alla y frapper.

« Vous voilà donc revenue, ma mère ? s'écria

Thomasine en la voyant. Je savais bien que vous reviendriez.

— Je vous reviens pour quelques jours seulement, le temps de laisser passer un grand péril dont je suis menacée, répondit Marie-Dominique. Voulez-vous me donner l'hospitalité ?

— Si mon taudis ne vous paraît pas trop misérable, restez-y, restez-y tant que vous voudrez. »

Les jours qui suivirent furent pour Marie- Dominique des jours d'angoisse. Elle n'osait sortir de peur de se faire remarquer. Le soir seulement, elle se hasardait à faire quelques pas sur la route. Elle passait le reste du temps enfermée, priant, et, pour se donner une occupation, ravaudant les pauvres hardes de Thomasine, mettant un peu d'ordre dans ce logis misérable. Thomasine partait le matin, pour | aller récolter les aumônes qui l'attendaient à des jours déterminés dans divers quartiers de la ville. Elle revenait à midi, apprêtait tant bien que mal un maigre repas, qu'elle partageait avec Marie-Dominique. Celle ci vivait dans cette pauvreté, insensible aux privations, payant chaque semaine une petite somme à la vieille mendiante, pour la défrayer de son entretien.

Dès son arrivée, elle avait écrit à Henriette Dreyzehn, à Orbey, afin de lui faire connaître le lieu de sa retraite. Elle espérait qu'en

apprenant où elle était, Henriette se hâterait de la rappeler. Mais, au bout d'une dizaine de jours, elle était encore sans réponse, soit que sa lettre se fût égarée en chemin, ce qui arrivait souvent à cette époque, soit que son amie ne fût pas rentrée à Orbey. Ce silence la désespérait, la livrait à toutes les incertitudes du lendemain. Elle se crut oubliée. Ses ressources touchaient à leur fin. Que deviendrait-elle, lorsqu'elle aurait dépensé son dernier sou ? Serait -elle réduite à tendre la main, comme Thomasine, ou à se placer comme servante ? Jamais autant qu'à cette heure elle n'avait regretté d'être sans relations, sans protecteur, et de ne savoir à qui s'adresser pour utiliser ses talents de musicienne et son savoir.

« Pourquoi vous tourmentez-vouô, ma mère ? lui disait Thomasine, devenue la confidente de ses craintes. Je gagnerai toujours assez pour nous deux. Et puis, j'ai encore le louis que vous m'avez donné ; il vous appartient. »

Touchée jusqu'aux larmes par ces traits d'une générosité qui semblait s'ignorer, Marie- Domi- I

nique protestait. Elle se révoltait à l'idée d'être à charge à sa protégée, devenue sa protectrice.

« Si j'avais une guitare, lui avoua-t-elle un soir, j'irais chanter dans les rues. »

Le surlendemain, Thomasine lui rapporta une guitare, achetée d'occasion chez un brocanteur et payée avec le peu d'or qu'elle avait accepté de Marie-Dominique. L'instrument était en mauvais état ; mais Marie-Dominique le raccommoda tant bien que mal, et en présence de Thomasine émerveillée, chanta en s'ac-

compagnant deux ou trois romances qui dataient de sa première jeunesse, avant son entrée au couvent.

Le jour suivant, elle s'aventura dans les rues de Colmar, sa guitare à la main. Toute tremblante elle s'essaya à son nouveau métier. Sa voix fit merveille ; les passants s'étaient attroupés. Quelques assignats récoltés parmi eux récompensèrent sa tentative. Elle fut dès lors rassurée : à défaut d'autre moyen d'existence, celui-là l'empêcherait de mourir de faim.

Mais elle n'eut pas à l'utiliser de nouveau. En rentrant chez Thomasine, elle y trouvala réponse d'Henriette. La jeune femme lui écrivait de Strasbourg, où elle s'était fixée afin d'être plus près

de son mari, et l'invitait à venir la rejoindre sans plus tarder.

En une minute, tous les maux dont Marie- Dominique avait souffert depuis sa fuite d'Orbey furent oubliés. Il lui semblait qu'un avenir plus heureux s'ouvrait devant elle. Elle se mit en chemin pour Strasbourg, reconnaissante envers le ciel et confiante en sa bonté.

« N'oubliez pas, ma mère, lui dit Thomasine quand elle lui adressait ses adieux, que ce sera toujours ici votre maison. »

SOUS LA TERREUR

En décembre 1793, l'Autriche était en guerre avec la République française. Son armée, après s'être avancée jusqu'aux portes de Strasbourg et avoir menacé cette ville, commençait à reculer : au moment où elle avait espéré franchir le Rhin ; celle de Pichegru

l'obligeait à reporter d'heure en heure ses avant-postes en arrière. Dans l'âme des Strasbourgeois, s*é\eilïait maintenant l'espoir d'une délivrance prochaine.

Leur joie eût été sans mélange, s'ils eussent

été aussi fondés à espérer la fin de la tyrannie jacobine qui depuis trop longtemps pesait sur eux. Mais, loin de ralentir ses coups, elle les multipliait et redoublait de fureur.

Dans la ville, la terreur révolutionnaire régnait. Son règne avait commencé l'année précédente, lorsque l'accusateur public près le tribunal révolutionnaire, Euloge Schneider, un ancien prêtre, personnage impudent, cynique et cruel, sans mœurs, sans honneur, sans foi, accaparant tous les pouvoirs, ne s'en était servi que pour verser le sang innDcent et, par l'excès de ses forfaits, répandre l'épouvante dans l'antique C^t3.

On avait vu la guillotine dressée par ses ordres fonctionner sans relâche et, quand elle ne fonctionnait pas, servir de pilori aux suspects que le tribunal frappait de peines autres que la mort. On avait vu des bandes de scélérats devenir maîtresses de la rue, y donner la chasse aux nobles, aux bourgeois, aux prêtres, piller leurs demeures, procéder à des visites domiciliaires qui n'étaient qu'un prétexte pour outrager les femmes ou pour pratiquer le vol, et, pareils à des fous furieux, décapiter les saints de pierre qui ornaient le portail de la cathédrale. Assurés

par avance de l'approbation d'Euloge Schneider, ces bandes farouches ne reculaient devant aucun crime. Grâce à elles, les temps néroniens semblaient revenus.

Brusquement cet état de choses s'était modifié. Envoyé en Alsace en qualité de commissaire extraordinaire à l'armée du Rhin, le conventijnnel Saint-Just, feignant d'être indigné par les exactions d'Euloge Schneider, s'était débarrassé, en le faisant arrêter et en l'expédiant à Paris, de cet homme dont la puissance portait ombrage à la sienne. Mais, loin de mettre un terme à la Terreur, il l'avait rendue plus redoutable en la parant des formes légales. Sous Saint-Just, elle régnait comme sous Euloge Schneider. La guillotine, en permanence sur la place d'Armes, continuait à la symboliser. Il n'y avait rien de changé, sinon qu'un tigre avait succédé à une hyène.

Etablie à Strasbourg auprès d'Henriette Dreyzehn depuis plus d'une année, Marie-Dominique assistait à ces calamités, qui dépassaient en horreur toutes celles qu'elle prévoyait lorsqu'une loi criminelle la chassait de son cloître. Elle et sa compagne \ivaient comme deux recluses dans un modeste appartement, sur la

place de la Cathédrale, ne recevant personne, sortant peu, évitant d'attirer l'attention, assistant, sans s'y mêler, aux tragiques événements qui se déroulaient autour d'elles, ne voyant le capitaine Dreyzehn que dans les rares circonstances où, entre deux combats, il pouvait venir embrasser sa femme et remercier Marie-Dominique pour les soins dévoués qu'elle prodiguait à celle-ci.

Dès leur première rencontre, Marie- Dominique et Henriette Dreyzehn s'étaient senties attirées l'une vers l'autre par la similitude de leurs goûts, par la communauté de leurs croyances religieuses, par la parité de leurs habitudes de piété. Malheureuses, l'une parce qu'à peine mariée, elle était comme condamnée au veuvage, l'autre parce qu'en l'expulsant de son couvent on avait

brisé sa vie, et toutes deux parce qu'une tourmente effroyable grondait sur leur tête, elles avaient associé leurs craintes, leurs douleurs et leurs espérances. Leur affection réciproque s'était de la sorte cimentée. Elles y puisaient, depuis leur réunion, les éléments de la seule joie qu'il leur fût permis de goûter, celle de pouvoir échanger à leur gré les témoignages d'une amitié fidèle.

Dans leur association volontaire, Marie-Dominique se considérait un peu comme une sœur; aînée qui doit à sa cadette des conseils et des exemple». Elle entourait de sollicitude sa corn-1 pagne ; dans les heures de détresse, dans ces heures affreuses assombries par les catastrophes déchaî- j nées sut la France, c'est elle à qui sa confiance ! en Dieu inspirait, avec d'incessantes marques de tendresse au profit de son amie, les paroles qui | raniment et réconfortent.

En s'efiorçant de rendre courage à la malheureuse Henriette, si fréquemment abattue, elle ne suivait pas seulement le penchant de son cœur, j elle cédait aussi à l'impérieux besoin de manifester à Werner Dreyzehn, dans la personne de sa femme, la reconnaissance qu'elle lui gardait pour le service qu'il lui avait rendu en lui accordant un abri, en l'arrachant à la misère. Elle appréciait chaque jour davantage l'importance de ce bienfait. Au spectacle des malheurs qui se multipliaient de jour en jour, elle se demandait ce qu'elle serait devenue si le mari d'Henriette ne lui eût porté secours. La perspective des périls auxquels elle eût été livrée rendait plus ardent son dévouement. Que n'était-elle disposée à faire pour lui en donner des preuves éclatantes !

Ce dévouement, Henriette le connaissais Elle y répondait en prodiguant elle aussi à son amie les trésors d'affection qu'elle

trouvait sans peine dans son cœur, d'où ils jaillissaient en toute occasion, comme d'une source inépuisable.

En voyant ensemble cas deux jeunes femmes, on devinait l'affection qui les unissait. Quelqu'un qui eût écouté leur entretien dans la soirée du jour où nous ouvrons leur demeure à nos lecteurs n'aurait pu mettre en doute ni la réciprocité de leur confiance et de leur tendresse ni le soulagement qu'elles y trouvaient en ces temps de crise, où les innocents étaient exposés à se voir traiter en coupables et où personne n'était sûr du lendemain.

Neuf heures venaient de sonner, quand Marie-Dominique et Henriette Dreyzehn, ayant achevé de souper, quittèrent la table et se rapprochèrent du poêle en faïence placé dans un angle de la pièce. Le feu menaçait de s'éteindre ; Marie-Dominique le ranima en y mettant une bûche, puis elle leva le couvert. Elle vaquait tous les jours à ces humbles soins, tantôt seule, tantôt avec l'aide d'Henriette. En se servant elles-mêmes, elles économisaient le prix dont elles eussent payé une servante et s'évitaient la pré-

sence auprès d'elles d'un témoin qui souvent aurait gêné leurs effusions.

Il ne fallut que peu d'instants à Marie- Dominique pour en finir avec ce qu'elle avait à faire. Elle vint alors s'asseoir auprès d'Henriette. Mais celle-ci restait immobile, sa fine tête blonde penchée sur sa poitrine, ses mains croisées sur ses genoux, ses yeux fixés devant elle, vagues, rêveurs, comme attachés à quelque vision lointaine dont l'expression de son jeune visage attestait le caractère douloureux.

« Vous êtes bien triste, ce soir, ma chère Henriette, lui dit Marie-Dominique. A quoi pensezvous ?

— A quoi voulez-vous que je pense, ma sœur, si ce n'est à ce à quoi je pense toujours, à mon mari, aux périls qu'il court peut-être en ce moment, à la rareté de ses lettres, à tout ce qui peut | me faire craindre qu'un malheur ne lui soit arrivé ! Depuis huit jours, nous sommes sans nouvelles. A la date où il m'écrivait la dernière lettre que j'ai reçue de lui, il prévoyait un combat pour le lendemain. Pourvu qu'il n'y ait pas péri !

— En ce cas, vous le sauriez déjà, observa Marie-Dominique. Les mauvaises nouvelles tou-

jours arrivent vite ; ce sont les bonnes qui se font attendre. Je ne m'inquiète pas de M. Dreyzehn.

— Vous n'avez pas les mêmes raisons que moi pour vous en inquiéter. »

Il y eut presque un reproche dans cette réponse. Marie-Dominique ne s'en offensa pas, soit qu'elle ne fût pas aussi rassurée qu'elle se plaisait à le dire sur le sort du capitaine, soit que la pitié dont l'angoisse de sa compagne emplissait son cœur la disposât à l'indulgence.

« J'aime votre mari comme s'il était mon frère, dit-elle avec douceur. Comment oublier ce qu'il a fait pour moi ? S'il lui arrivait malheur, je ne m'en consolerais pas. Mais je reste convaincue qu'il ne vous sera pas ravi. Ayez foi dans la bonté de Dieu, Henriette. Ne nous a-t-il pas protégés jusqu'ici, vous, M. Dreyzehn et moi ? Pourquoi supposer que sa protection va nous manquer ? »

Henriette soupira ; sa main se posa sur celle de Marie-Dominique, comme pour la remercier des paroles de réconfort qu'elle

venait de prononcer, et elle murmura :

« On tremble toujours pour ceux qu'on chérit quand on en est séparé et quand on les sait en danger.

— On se rassure en priant pour eux, » répliqua Marie-Dominique.

Ces propos tombèrent dans le silence du soir. Paisible était la maison. Du dehors ne montait aucun bruit. C'est à peine si, par intervalles, on entendait des pas résonner sur le pavé. Mais cette paix apparente avait un caractère sinistre pour ceux qui savaient qu'elle résultait de la terreur qui pesait sur Strasbourg et qu'elle suspendait les habitudes ordinaires de la vie. Elle impressionnait péniblement les deux femmes. Comme lasses de parler, elles s'abandonnaient aux réflexions qui assaillaient leur esprit sous la poussée des événements tragiques dont, à toute heure, les échos venaient accroître leurs inquiétudes.

A quelques lieues d'elles, de l'autre côté du Rhin, deux armées étaient en présence. Chaque jour, dès l'aube, on entendait le canon, et ses grondements se prolongeaient jusqu'à la nuit. Si l'on s'aventurait sur la voie publique, on y rencontrait des bandes de prisonniers, ramenés par des soldats, et qu'on entassait dans les églises désormais désaffectées, ou des blessés transportés sur des charrettes à l'hôpital. Puis c'étaient des escouades de gardes nationaux, bruyants, dépe-

naillés, ivres pour la plupart, qui conduisaient à la prison quelque suspect qu'ils venaient d'arrêter et qui se plaisaient à le faire passer j par la place d'Armes, afin de lui donner, avant ; que le tribunal révolutionnaire prononçât sur i son sort, le spectacle de la guillotine à laquelle i il était destiné.

Parfois débouchait brusquement d'une rue un ignoble cortège, celui de la Société populaire i célébrant une fête civique, ou celui de la déesse Raison que ses adorateurs, sans-culottes et méf gères, promenaient triomphalement, dans un tumulte de chants et de cris, et sur le passage duquel il fallait bien vite s'agenouiller sous peine d'être incriminé.

Enfin partout, sur les promenades, aux portes de la prison, au pied de la guillotine, dans les clubs, des attroupements révélaient qu'il n'y : avait plus dans la ville ni vie sociale ni travail l lucratif, ni commerce ni sécurité, et que toute une population oisive et terrorisée cherchait à tromper la longueur des heures ou à faire croire aux maîtres du jour et à leur>> acolytes qu'elle était de cœur avec eux, unique moyen de se soustraire aux suspicions qui menaçaient tous les citoyens.

Lorsque telle était la physionomie du dehors, il eût été bien extraordinaire que dans l'intérieur des demeures régnassent la confiance et la joie. Tout s'y ressentait des violences de la rue et de l'absence de sûreté. On ne savait jamais si la police révolutionnaire n'allait pas se présenter pour procéder à des perquisitions. Si le nom qu'on portait avait eu dans le passé quelque éclat ; si, par la fortune ou les fonctions ou même les services rendus au pays, on avait joui de quelque notoriété ; si un membre de votre famille avait émigré, on était exposé à n'être plus qu'un suspect. Il suffisait- d'une dénonciation anonyme pour vous livrer aux proscripteurs. La dénonciation n'épargnait personne. Elle atteignait les plus humbles, les plus obscurs comme les plus haut placés, et si, jusqu'à ce jour, le foyer modeste où vivait Marie-Dominique avait été épargné, c'est que les voisins, les fournisseurs, les gens qui la rencontraient chaque jour allant aux provisions, igno-

raient qu'elle avait porté la robe blanche des filles de saint Dominique.

11 n'y avait quelque répit à tant de motifs d'angoisse que lorsque la nuit était venue. A la condition de rester chez soi et d'avoir évité, durant le jour, de se mettre en évidence, on pou-

î'vait se flatter d'être tranquille pour quelques heures. Mais, entre les appréhensions de la veille et celles du lendemain, il était impossible de jouir sans trouble de cette tranquillité passagère. Elle favorisait le plus souvent le déchaînement d'alarmes nouvelles. En pensant aux périls courus durant la journée qui finissait, on envisageait avec plus d'effroi celle qui allait venir. Aussi le plus souvent évitait-on de prolonger la veillée ; on se hâtait d'aller demander au sommeil un oubli réparateur. C'est ce que faisaient

! ordinairement Marie-Dominique et Henriette. Presque au sortir de table elles s'agenouillaient, priaient ensemble, et elles se retiraient ensuite dans leur chambre.

Ce soir-là, sans qu'elles eussent pu dire pourquoi, elles ne se hâtaient pas de se conformer à leur habitude quotidienne. Elles restaient au coin de leur feu, comme si elles eussent redouté de ne pouvoir dormir. A onze heures, elles y étaient encore.

« Le temps passe malgré tout, dit tout à coup Marie-Dominique. L'année dernière, quand vint Noël, il y avait déjà plusieurs mois que nous étions ici, isolées et tourmentées comme nous le sommes. J'espérais alors que l'année qui allait

commencer verrait la fin de nos maux. Elle a passé cette année, et rien n'est changé. Dans huit jours, ce sera la Noël.

— Et nous n'aurons pas la consolation qui nous fut donnée alors, objecta Henriette. Il nous fut possible durant la nuit sainte d'entendre la messe, grâce à notre vénérable curé d'Orbey, qui vint la célébrer ici et nous donner la communion. Il était déjà fugitif et décrété d'arrestation après la rétractation solennelle de son serment. Au mépris de tous les dangers, il voulut remplir pour nous les devoirs de son ministère. Il partit le lendemain, et cette année nous serons privées du grand bonheur que nous lui dûmes. Pauvre cher curé, qu'est-il devenu ?

— Il sera resté à l'étranger. Huit jours après son départ il nous écrivit de Bâle, où il était heureusement arrivé. Quoique sa lettre fût à votre adresse, Henriette, je l'ai conservée et je la relis souvent ; elle est édifiante et témoigne d'un noble courage, d'une entière confiance en Dieu.

— Ne trouvez- vous pas étonnant, ma sœur, qu'il n'ait plus écrit ?

— Ce n'est pas étonnant, répondit Marie- Dominique. Il sait sans doute qu'à la poste les lettres venant de l'étranger sont ouvertes, et que

la loi punit de mort toute communication avec les émigrés. Il aura craint de nous compromettre en nous écrivant.

— Il n'est pas d'autre explication à son silence, reconnut Henriette, à moins qu'il ne soit mort.

— S'il est mort, il est heureux, plus heureux que nous. »

Il y eut, dans l'accent que Marie-Dominique imprima à cette simple phrase en la prononçant une expression d'envie, comme si c'eût été un souhait qu'elle formait pour elle-même. C'est ainsi,

du moins, qu'Henriette la comprit ; car elle se redressa, une protestation dans les yeux et sur les lèvres.

« Ne parlez pas ainsi, ma sœur, fit-elle frémissante. Je n'appelle pas la mort. Je suis jeune ; j'ai un mari que j'aime et de qui je suis aimée. Je ne peux pas renoncer au bonheur qui m'attend quand nous nous retrouverons.

— Je n'ai pas parlé pour vous, chère enfant ; j'ai parlé pour moi, pour moi seule. Je n'aime que Jésus, et je sais que la mort me réunira à lui. »

Un immense espoir embrasait le visage de Marie- Dominique; elle apparut à Henriette comme extasiée, et la jeune femme murmura :

« Vous êtes une sainte, ma sœur ; je Vuus

admire et je vous vénère. Mais je n'ai pas vos vertus, et j'aime la vie... »

Un bruit inattendu couvrit sa voix. A la porte de l'appartement on venait de frapper, mais doucement, avec discrétion, comme si le visiteur tardif qui s'annonçait ainsi eût été désireux de ne pas attirer sur lui l'attention des autres habitants de la maison.

Stupéfaites et craintives, les deux femmes se i regardèrent, sous l'empire d'une pensée qui leur était commune. Elles songeaient au curé d'Or- | bey. Chacune d'elles, par ce regard interrogateur, demandait à l'autre si c'était lui qui revenait à l'improviste, et s'il revenait aux approches de la Noël pour leur donner la même joie que l'année précédente.

Leur hésitation se prolongeant, les coups se renouvelèrent. Alors Marie- Dominique s'approcha de la porte, demandant :

« Qui frappe ? Que nous veut-on ?

- — Je désire parler à Mme Dreyzehn. Je suis un ami. »

Cette réponse fut faite à demi-voix, assez haut cependant pour être entendue de Marie-Dominique et la convaincre que le visiteur n'était pas le curé d'Orbey . Elle se décida à ouvrir. Par la porte

entre-bâillée, un homme, qui tenait à la main une petite lanterne, se glissa dans l'appartement. Quoique ses rides et ses cheveux blancs fussent ceux d'un vieillard, la vivacité de ses yeux, Ja rudesse de ses traits et la carrure de ses épaules trahissaient sa vigueur physique et son énergie morale. 11 était coiffé d un bonnet en peau de bête, chaussé de bottes montantes et enveloppé d'un carrick qui, s'entr'ouvrant, laissa voir sa veste marron en futaine, agrémentée de boutons

i en cuivre. Ayant fermé la porte et posé sa lanterne sur une table, il ôta son bonnet et demanda :

i « La citoyenne Werner Dreyzehn ?

— C'est moi, citoyen, dit Henriette.

— J'ai affaire à vous, madame, reprit-il. Mais qui est celle-ci ? »

Il désignait Marie- Dominique. Henriette répondit :

« Ma fidèle compagne et mon amie. Je n'ai rien à lui cacher. Vous pouvez parler devant elle.)>

L'homme alors tira d'une de ses poches un I rouleau de papier pelure, plié si menu, qu'on pouvait le cacher dans le creux de la main. Il le présenta à Henriette en disant :

a Voici un message que je vous apporte de la

part de votre mari. Lisez sans tarder. Nous n'avons pas de temps à perdre. »

La lettre tremblait au bout des doigts d'Henriette, et si fort qu'ils ne parvenaient pas à la dérouler.

« Je n'y vois pas, » bégaya la jeune femme.

Et, la tendant à Marie- Dominique, elle reprit :

« Par grâce, ma sœur, ouvrez et lisez. »

Marie-Dominique obéit. La lettre dépliée, elle s'écria :

« Elle est datée de Baie ! »

Henriette sursauta.

« De Bâle ! Mon mari n'est donc plus avec l'armée ?

— Il n'y est plus, non, madame, répondit l'homme. Après avoir pris connaissance de ce qu'il vous dit, vous comprendrez. »

Marie-Dominique commença la lecture de la lettre sous les yeux de son amie, qui l'écoutait avec une attention fiévreuse. Voici ce qu'elle lut :

« Chère Henriette, je suis depuis trois jours sous le coup d'un mandat d'arrestation lancé contre moi par le citoyen Saint-Just, l'un des représentants du peuple en mission à l'armée du Rhin.

Que cette nouvelle, qu'il n'est pas en mon pouvoir de te taire, ne t'alarme pas, ma

bien-aimée. En voyant de quel endroit je t'écris, tu te convaincras que j'ai pu, par une fuite heureuse, me dérober au sort qui m'attendait si je m'étais laissé arrêter, et que je suis en sûreté.

« Ne t'alarme pas davantage pour mon honneur. Il ne saurait être terni par les faits qu'on me reproche. Ils consistent en un acte d'humanité accompli par moi au profit d'un de mes compatriotes, mon ami d'enfance et bon Français, dont la vie, quoiqu'il fût innocent, était menacée. J'ai favorisé sa fuite. Un de mes camarades, un misérable indigne de porter l'uniforme, ayant été témoin de ma conduite, l'a dénoncée. Sur le vu de sa dénonciation, Saint- Just a ordonné que je fusse traduit devant le tribunal révolutionnaire de Strasbourg. C'était la mort. J'ai pensé à toi, et je me suis enfui.

« Maintenant, Henriette chérie, je n'ai plus qu'un désir : celui de te revoir, et je te supplie de venir me rejoindre au reçu de cette lettre. L'honnête citoyen qui te la remettra est un sujet suisse, considéré dans son pays, en relations commerciales avec le nôtre, où quelques services qu'il a su rendre à des membres de la Convention lui permettent de circuler librement. Il a maintes fois utilisé ces relations en faveur de

malheureux suspects, et plusieurs lui doivent la vie. Il s'est intéressé à mon infortune, et il m'affirme qu'il t'amènera ici saine et sauve. Je t'ordonne donc, au nom de mon ardente tendresse, de t'en fier à lui et de faire tout ce qu'il te conseillera. J'ai hâte de te serrer dans mes bras et hâte aussi de te savoir hors des mains

des scélérats. Le nom que tu portes ne te désignerait que trop à leurs vengeances.

« L'amie fidèle qui a vécu près de toi durant mon absence me pardonnera si je te sépare d'elle. Son obscurité la met à l'abri des dangers qui te menacent, et d'ailleurs, dès que tu me seras rendue, je m'efforcerai de faire pour elle ce que je fais pour toi. Notre généreux bienfaiteur m'assure que ce ne sera pas impossible, et qu'un peu plus tard, si elle veut quitter la France, il pourra lui en fournir les moyens. Comme j'ai lieu de supposer qu'elle n'a d'autres ressources que les tiennes, je t'invite à lui laisser les fonds qui sont en ta possession. J'ai ici des moyens d'existence suffisants pour toi et pour moi.

« Présente-lui mes hommages et crois, mon cher amour, à l'ardente tendresse de ton fidèle époux.

« Werner »

Cette lecture achevée, Henriette offrit à Marie- Dominique un visage où se lisaient tout à la fois le saisissement que lui causaient ces nouvelles et la joie que lui causait l'espérance d'être bientôt réunie à son mari.

« Que dois- je faire, ma sœur ? demandât-elle.

— Ce que votre mari vous ordonne, répondit Marie-Dominique. Vous devez partir.

— Oui, il faut partir et sans tarder, intervint le messager. Toutes mes mesures sont prises pour que votre départ s'effectue cette nuit. Je suis arrivé ce matin à Strasbourg avec un passeport qui m'a été délivré par le représentant de la République française à Baie. Il m'autorise à voyager avec ma fille, et je l'ai fait viser

tout à l'heure à la municipalité. Vous passerez donc pour ma fille pendant la durée de notre voyage, madame, et demain vous serez dans les bras de votre époux. »

Bien que l'homme parlât avec assurance, Henriette semblait hésitante.

« Ne pouvez-vous nous emmener toutes les deux, monsieur ? fit-elle, trahissant ainsi la cause de son hésitation.

— Impossible ! Mon passeport n'y suffirait

pas, et nous nous exposerions à des dangers qu'il convient d'éviter.

— Monsieur a raison, déclara Marie-Dominique. Partez avec lui, chère Henriette. Moi, je ne cours aucun risque en restant.

— Il m'est si cruel de me séparer de vous, ma chère compagne !

— ■ Vous ne serez pas longtemps séparées, reprit le messager. Après avoir conduit Mme Dreyzehn à bon port, je reviendrai chercher son amie.

— Ne vous exposez pas pour moi, monsieur, supplia Marie Dominique. Je serais au désespoir s'il vous arrivait malheur. »

Un sourire éclaira la figure débonnaire du brave Suisse.

« Il ne m'arrivera pas malheur, dit-il en soulignant ses paroles d'un geste de défi. Vous tirer d'ici toutes deux en même temps serait difficile ; mais l'une après l'autre, c'est un jeu d'enfant, aussi vrai que je m'appelle Karl Gaudel, et que j'ai sauvé déjà une demi-douzaine de femmes qui se trouvaient dans une situation

bien pire que la vôtre. Il y en a même une que je suis allé chercher jusqu'à Paris. Par exemple, je suis arrivé juste à temps : elle allait être arrêtée comme femme d'émigré.

— Et vous l'avez sauvée ! s'écria Henriette, omment ?

— En affirmant à ses accusateurs qu'elle a'était pas mariée et en l'épousant, pour le leur prouver. Oui, je l'ai épousée à la municipalité, ajouta-t-il gaiement, et je l'ai rendue à son mari :jui l'attendait à Baie. C'est toujours agréable de duper des scélérats et de rendre service aux braves gens.

— Mais ces scélérats peuvent se venger un jour, objecta Marie-Dominique.

— J'ai su les convaincre que je pactise avec eux et que, quoique sujet suisse, j'ai une âme de sans- culotte. »

Il en avait assez dit pour inspirer confiance à Marie-Dominique et à Henriette. Maintenant les hésitations de celle-ci étaient dissipées, et lorsqu'une fois de plus il l'eut priée de se hâter, elle obéit. Ses préparatifs n'exigèrent que peu d'instants. Du linge, une robe de rechange, quelques objets indispensables serrés dans une valise, et ce fut tout. Elle laissait le reste à la ?arde de son amie, en y ajoutant une somme en assignats dont elle la suppliait de disposer comme de son propre bien.

Mais, au moment de partir, son cœur se dé-

chira. Il lui en coûtait de laisser derrière elle compagne bienfaisante des jours de solitud Marie-Dominique dut faire violence à son prop chagrin et le dissimuler pour apaiser celui d'Hei riette. Elles échangèrent de tendres adieu:! exprimant l'une et l'autre l'espoir d'être bientd de nouveau réunies. Karl Gaudel avait re-

pris Jh lanterne et attendait debout près de la port! Il Fouvrit en faisant signe à Mme Dreyzehn cj passer devant lui.

Au moment de la suivre, il salua Marie-Dom nique en disant :

« A bientôt, madame. »

Mais Marie-Dominique ne songeait pas à el en ce moment. Elle ne songeait qu'à la jeur femme qui s'en allait, dans la nuit, en compagn de cet homme, lequel, une demi-heure aupar; vant, lui était inconnu.

« Je vous la recommande, dit-elle à Karl Gaude

— Soyez sans inquiétude, répondit-il. Ma vo ture attend près d'ici, et nous serons bient< loin de Strasbourg. »

Quand la porte se fut refermée, Marie-Dom nique plia sous l'accablement qu'elle était pa venue à ne pas trahir en présence d'Henriett Défaillante, le cœur serré, elle tomba sur ui

uaise et laissa couler ses larmes, effrayée de s sentir une fois de plus sans amis, sans famille, i;ns personne enfin à qui se confier, alors que les

alheurs du temps donnaient tant de prix à échange des confidences faites d'espérances et e craintes.

Plus que jamais elle déplorait d'être loin de son per cloître, et, comme cela lui était arrivé tant e fois durant les heures douloureuses qu'elle vrait vécues depuis qu'elle n'y résidait plus, sa lémoire en ramenait l'image devant ses yeux.

travers ses pleurs, elle le revoyait avec ses pour-)urs silencieux, ses pierres évocatrices et ses lleuls aux parfums frais et

doux. Elle s'y ^voyait elle-même, dans ses blancs vêtements,) promenant à pas comptés par les galeries aux nés ciselures, égrenant son rosaire ou s'ageouillant sur le passage de la mère prieure pour)lliciter sa bénédiction.

Elle se rappelait surtout la dernière soirée u'elle avait passée en ces lieux chéris, l'apparion miraculeuse qui l'avait secourue dans sa étresse, les rayons blancs qui tombaient du ciel t se confondaient avec les lueurs dorées qui uréolaient la tête de la sainte.

Ce retour vers le passé exerçait sur son âme

une influence salutaire. Les paroles prophétiqut qu'elle avait entendues en cette soirée inoubliab résonnaient encore à son oreille ; elle se les rép< tait en insistant sur celles qui lui avaient préd qu'au delà de sa vie terrestre elle entrerait dar l'éternité bienheureuse et y jouirait de la pai céleste réservée aux élus. Alors à son accabl ment succéda le besoin de prier, et sa chère saint» | l'âme du cloître, évoquée avec une foi ardent» { versa dans son âme un calme bienfaisan Lorsqu'au bout d'une heure elle sortit de ce r(i cueillement, elle se sentait de nouveau vaillant' forte et rassérénée.

Au moment de rentrer dans sa chambre, el aperçut sur la table la lettre écrite par Wernt Dreyzehn à sa femme et que, dans le troubî occasionné par son départ précipité, celle-», avait oubliée. Elle la prit et la relut avant de 1 détruire ; puis, au moment de la jeter au feu, m pensa que plus tard Henriette serait peut-êti heureuse de retrouver cette relique de ses joui; d'épreuves, et, au lieu de l'anéantir, elle alla I déposer dans un portefeuille où Mme Dreyzeh conservait divers papiers, et entre autres 1 lettre du curé

d'Orbey, écrite après sa fuite e datée de la première étape de son exil.

Le lendemain, à son réveil, la maison parut affreusement vide à Marie-Dominique. Elle appelait Henriette, et Henriette ne répondait .as ; elle la cherchait, et ne la trouvait pas. Ce [ut encore pour elle une cause de larmes. Mais :11e se raisonna, invoqua sa sainte et retrouva jout son courage. Peut-être, après tout, n'avaitdle plus longtemps à attendre la fin de ses maliieurs ; Karl Gaudel avait promis de revenir bientôt, pour la délivrer à son tour et la conduire 'mprès d'Henriette. Elle s'attachait à cette pensée ht y puisait la confiance en même temps que l'es-)oir d'un avenir plus heureux.

Elle se remit, résignée, à ses occupations de îhaque jour : la récitation des offices, les soins \ donner à son modeste ménage, réduit à presque •ien maintenant qu'elle était seule. La première)artie de la matinée s'écoula ainsi. Puis sonna 'heure où elle avait l'habitude d'aller aux provisions. Quand Henriette vivait auprès d'elle, 3lles se contentaient de peu ; restée seule, il lui allait moins encore. Mais elle était tenue de 'aller chercher, et, quoique la rue lui fît peur, ?lle dut se préparer à sortir.

Comme il faisait froid, elle prit sa mante. Elle menait de la jeter sur ses épaules et elle ouvrait

Ja porte, lorsqu'elle entendit un bruit de pas dar l'escalier, des pas lourds qui résonnaient sur le marches. Elle se pencha au-dessus de la ramp et recula, saisie d'effroi. Elle avait vu des gardt nationaux en armes qui montaient rapidemeir précédés d'un personnage vêtu de noir, qu'un écharpe tricolore autour de sa taille désigna' comme leur chef.

Ils furent devant elle avant qu'elle eût eu 1 temps de rentrer. Du haut de la dernière marcb l'homme noir l'interrogea :

" « La citoyenne Dreyzehn ? » demanda-t-i

En cet instant critique, elle conserva asst de sang-froid et de présence d'esprit pour con prendre qu'elle ne devait pas avouer qu'Hei riette était partie. Au lieu de répondre à la que. tion qu'on lui posait, elle en posa une :

« Que lui voulez-vous ? »

Elevant la voix, l'homme noir reprit :

« Je suis le commissaire de police de la sectioi J'ai l'ordre d'arrêter la citoyenne Dreyzehn et c procéder à des perquisitions dans sa demeur

— Mais que lui reproche-t-on ? poursuiv Marie-Dominique, dont l'intrépidité grandi sait devant le péril.

— Son mari est convaincu de trahison, on 1

soupçonne d'être sa complice et peut-être même le lui avoir donné asile ici.

— Vous vous trompez, citoyen ; la citoyenne Dreyzehn n'a rien à se reprocher. Quant à son nari, elle ignore où il est ; elle n'est pas responsable de sa conduite.

— C'est ce qu'elle devra démontrer, répliqua e commissaire de police. Mais toi qui es-tu ? »

Marie-Dominique garda le silence, indécise juant à ce qu'elle devait dire. Avouer que la ïitoyenne Dreyzehn était fugitive, elle aussi, î' était la déclarer coupable, non moins coupable jue son

mari, et peut-être déterminer la police \ la rechercher activement et de tous les côtés. Sans doute, elle était déjà au delà de la frontière pais Marie-Dominique n'en avait pas la certiude et craignait de mettre les persécuteurs sur es traces de son amie. De là l'idée qui s'empaait d'elle, la poussait à se livrer elle-même jour donner une proie à ces hommes de sang et ouper court à leurs recherches.

Cependant elle hésitait ; il lui répugnait de aentir. Mais le commissaire, qu'impatientait 'on silence, lui ayant de nouveau demandé qui lie était, elle foula aux pieds ses scrupules, 'emanda pardon au Ciel pour un mensonge,

que justifiait la granité des circonstances, et

répondit résolument :

« Je suis la citoyenne Dreyzehn.

— Je m'en doutais bien, déclara l'homme noir.

Au nom de la loi, je t'arrête. Fouillez, vous autres,

ordonna-t-il aux gardes nationaux.

Ils se répandirent dans l'appartement, dont en j

quelques minutes les trois ou quatre pièces qui

le composaient furent mises au pillage, les ar-;

moires éventrées, les tiroirs forcés et leur contenu '

vidé sur le plancher, souillé brutalement par de^!

mains ignominieuses, promptes à garder ce

qu'elles avaient saisi.

« Je suis perdue, » pensa Marie-Dominique er

voyant le commissaire ouvrir le portefeuille qu

contenait les papiers d'Henriette.

Cependant elle ne regrettait pas de s'être subs tituée à son amie. Dans un élan de tout son être elle bénit le Ciel qui lui avait inspiré ce strata gème. Sans doute, en y recourant, elle avai signé son arrêt de mort et s'était livrée au bour reau. Elle ne pouvait s'y méprendre en enten dant ricaner le sinistre personnage qui dévorai d'un regard triomphant les lettres qu'il tirait d portefeuille avec un scapulaire et des images d sainteté, emblèmes de superstition, comme o

disait alors, et dont la possession était assimilée aux plus grands crimes. Mais si souvent elle avait souhaité de mourir, elle savait si bien qu'au delà de la mort l'attendait le bonheur éternel que, loin de la redouter, elle l'accueillait comme une amie, comme la délivrance suprême.

Et, devant ces hommes qui, ne pouvant la comprendre, la croyaient terrorisée par la découverte qu'ils venaient de faire, son visage s'embrasa d'une clarté de ravissement et d'extase, pile parut rayonnante et pareille à ces nobles et pures vierges des premiers temps de l'Eglise, quand elles étaient assurées de marcher au martyre.

Une heure après, elle était écrouée à la prison e Strasbourg, sous le nom de Henriette Fir-)ach, femme Dreyzehn.

LA DERNIÈRE ÉTAPE

Le cachot où fut enfermée Marie- Dominique iprès son inscription sur le registre d'écrou, assurait trois mètres carrés. Situé au rez-deihaussée de la prison, à l'extrémité d'un corridor,

sur lequel s'ouvraient les portes d'autres cachots semblables, il recevait la lumière, une lumière sans éclat, par une fenêtre grillée touchant à la voûte et trop haut placée pour qu'on pût voir au delà.

Une paillasse jetée sur un lit en bois vermoulu, des draps d'une propreté douteuse, une couverture de laine grise, une chaise, une table et deux ! cruches en faïence peinte en formaient tout I l'ameublement. Il n'y avait ni cheminée ni poêle et comme en ce mois de décembre, sévissait uni iroid rigoureux, cette cellule, où le soleil ne pénétrait jamais, était, à proprement parler, une gla cière. Marie-Dominique ne fut pas effrayée par ce manque de confort. Les austérités du cloître l'avaient pliée aux privations et déshabituée def tout bien-être. Eût-elle dû souffrir de la pauvreté de son logis, qu'elle en eût été heureuse et se fût donné l'ineffable joie d'offrir sa souffrance à Dieu.

Et puis, à cette heure, l'espérance d'une mort prochaine l'emportait si haut au-dessus des! misères de la vie, emplissait de tant de bonheui son âme, qu'elle ne voyait même pas ce qu'air m raient vu des yeux moins accoutumés que le; siens à dédaigner la terre et à regarder le ciel

Quand elle eut entendu la porte de son cachot se fermer, elle tomba à genoux et se répandit en actions de grâces. Elle remerciait son divin Maître qui la jugeait digne des récompenses éter-

nelles, l'y conduisait par une voie douloureuse où elle achèverait de se sanctifier et de les mériter.

Ses oraisons finies, comme elle sentait le froid la saisir, elle se serra dans sa mante et marcha rapidement de long en large pour se réchauffer, se demandant ce qui allait advenir d'elle. Au .moment de son arrestation, on ne lui avait pas fait subir d'interrogatoire ; on s'était contenté de lui demander son nom. Elle devait donc s'attendre à être interrogée, et elle avait à décider, avant de comparaître, si elle persévérerait dans son généreux mensonge ou si elle le désavouerait.

Sa décision fut bientôt prise. En continuant à se faire passer pour Henriette Dreyzehn, elle ne portait dommage à personne, tandis qu'en avouant qu'elle s'était dévouée pour son amie, elle s'exposait à émouvoir ses juges. Elle pouvait craindre que s'ils avaient encore conservé, quoique endurcis aux besognes criminelles, des entiments d'humanité, ils ne fussent touchés par son dévouement et ne la renvoyassent acquittée. Dr, maintenant, plus que jamais elle voulait

mourir ; elle le voulait ardemment, et cette volonté détermina la résolution qu'elle prit de n< pas se désavouer.

Elle venait de la prendre, lorsqu'elle entendi un bruit de clef dans la serrure. Elle crut d'aborc qu'on venait la chercher pour son interrogatoire Mais elle fut détrompée en voyant entrer uik femme ayant au bras un panier, d'où elle tin le maigre repas qu'à midi on distribuait aux pri sonniers. En le déposant sur la table, elle fi observer à Marie-Dominique que chacun pouvait en payant, se procurer des mets plus recher chés.

« Je me contenterai de l'ordinaire, » dit Marie,' Dominique.

Elle fut alors bien surprise d'entendre cett femme lui répondre :

« Si c'est que tu n'as pas d'argent, citoyenne ça ne fera rien. C'est d'accord avec mon mar gardien-chef dans cette prison, que je te le dir Nous savons ton malheur ; nous savons qu'on t: incarcérée parce que le capitaine Dreyzehn, to époux, est en fuite, et nous ne croyons pas guet sois une grande coupable. Aussi tu peux dispose de nous. Tout ce que nous pourrons faire en t faveur sans nous compromettre, nous le feron; -

On n'est pas des sans cœur, malgré l'apparence, et, quoiqu'on soit pauvre, on s'efforce tout de même de faire un peu de bien. Seulement, on s'en cache. On est si surveillé ! »

Ce langage toucha Marie-Dominique autant iqu'il l'étonnait. Rencontrer une âme généreuse là où on s'attendait à trouver une âme sèche et dure, quel bienfait et quelle douceur !

« Je suis accoutumée à me contenter de peu, et je n'ai besoin de rien, fit-elle. Je n'en suis pas moins pénétrée de reconnaissance pour vos bonnes paroles. J'en garderai le souvenir, et je prierai pour vous. »

La femme s'attendrissait et murmura :

« Des prières, ça n'est pas de refus. A qui ne sont-elles pas nécessaires en ce moment ?

— Mais j'y pense, s'écria Marie-Dominique, il est peut-être quelque chose que vou^ pourrez faire pour moi.

— Quoi donc ? Dis-le, citoyenne.

— Je voudrais être autorisée à ne pas être enfermée durant tout le jour. N'y a-t-il pas une cour où l'on puisse se promener pour prendre un peu d'air ?

— Il y en a une où les prisonniers ont le droit d'aller quand ils ne sont pas au secret. Et comme

tu n'es pas au secret, elle est ouverte à toi comme aux autres. Tu pourras aller aussi dans 1 salle commune, où il y a un poêle. Prends ton repas ; je viendrai te chercher tout à l'heure. » !

La cour était étroite et nue ; de toutes parts les bâtiments de la prison la dominaient. On eût j dit le fond d'un puits. Mais, du moins, on n'y | avait d'autre plafond que la voûte du ciel, et on j y respirait plus librement qu'entre les murs d'un cachot.

Lorsque Marie-Dominique y entra, quelques prisonniers s'y trouvaient déjà, hommes et s femmes de tout âge et de toute condition, formant des groupes et rapprochés les uns des autres par la similitude de leurs infortunes. Tous les regards se tournèrent vers la nouvelle venue, Personne ne la connaissait, et elle ne connaissait personne. Elle erra d'abord à l'écart, fuyant les approches et les questions qu'elle pressentait en lisant sur les visages la curiosité qu'éveillait sa présence. Mais bientôt ses yeux furent attirés par un vieillard vêtu comme un paysan, qui parlait dans un groupe en gesticulant.

Elle fut une minute hors d'état de dire qui il était, encore qu'elle se souvînt de l'avoir déjà rencontré. Mais presque aussitôt la lumière se

[it dans sa mémoire. Le curé d'Orbey, le vieux >rêtre dont elle avait jadis payé l'hospitalité m le ramenant à ses devoirs oubliés,

et qui, 'année précédente, la veille de Noël, était venu célébrer la messe pour elle et pour Henriette ! ^ui, arrêté et prisonnier, quand elle le croyait xors de France ! était-ce possible ? Mais elle ne >e trompait pas ; c'était bien lui.

Il l'avait reconnue, et se précipitant : « Mademoiselle Heller ! » s'écria-t-il.

D'une geste elle l'arrêta, disant à demi voix : « Ne m'appelez pas ainsi, monsieur le curé. Fe n'ai pas été incarcérée sous mon nom, mais ;ous celui de Mme Dreyzehn. C'est elle que nos naîtres croient tenir. »

\ Et, allant au-devant des questions qui se pressaient sur les lèvres du vieillard, elle lui raconait brièvement les circonstances de son arresation. Il joignait les mains, confondu par l'étraneté de l'aventure, ému, apitoyé.

« Vous vous êtes livrée à l'échafaud, malheuleuse enfant !

— Suis-je donc tant à plaindre, interrogea- -elle, et ne pensez-vous pas que dans les temps ù nous sommes, la mort est préférable à la de ?

— Pour les hommes de mon âge, oui ; mais pour une femme du vôtre!...

— Il n'y a pas d'âge quand on aspire au ciel! » répondit Marie-Dominique.

Et changeant d'entretien :

« Mais vous, monsieur le curé, comment êtes- ; vous ici ? Je vous croyais réfugié en Suisse.

— J'y étais i] y a huit jours.

— Pourquoi donc êtes-vous revenu ?

— Parce qu'aux approches de la Noël j'ai pensé que mes paroissiens seraient heureux de me revoir, de recourir lu ministère de leur ancien pasteur, de se confesser à lui et de recevoir de ses mains la sainte communion. Je suis rentré dans ce but et je comptais m'arrêter chez vous, ma chère enfant, pour vous donner, comme Fannée dernière, la même consolation qu'à eux. Je me croyais bien caché sous ce costume, et j'espérais ne pas attirer l'attention. Mais en traversant Strasbourg, j'ai été reconnu par un de mes anciens élèves, devenu un forcené, et ce malheureux m'a dénoncé. Oh! je lui pardonne; mais Dieu lui pardonnera-t-il ?

— Etes-vous déjà condamné ? demanda Marie- Dominique.

— Pas encore. C'est hier seulement que j'ai

été interrogé par l'accusateur public. Je sais que je suis prévenu d'émigration et de complicité avec l'étranger. Je m'attends donc à être d'un instant à l'autre traduit au tribunal, et par conséquent à aller à la mort.

— Nous irons peut-être ensemble, dit Marie- Dominique.

— Ne parlez pas ainsi, mon enfant, protesta le curé. Mourir en pleine jeunesse, victime de votre dévouement, ce serait affreux. Il faut avouer la vérité à vos juges. Vous le pouvez, puisque Henriette est en sûreté, et vous sauverez votre tête.

— La sauverai-je ? Mes juges me pardonneront-ils de les avoir trompés ? Et puis, je suis si heureuse de mourir ! Non, je ne les

détromperai pas ; je les laisserai me délivrer de la vie et réaliser la prédiction mystérieuse qui me fut faite durant la dernière soirée que j'ai passée dans mon cloître. Une de nos mères trépassées m'apparut et m'annonça que je mourrais bientôt, et depuis j'ai vécu dans l'attente joyeuse de la mort. Ne me plaignez donc pas, monsieur le curé, félicitez-moi plutôt. »

Marie- Dominique semblait inspirée et si résolue, que son vénérable interlocuteur renonça à changer ses desseins :

« Que la volonté de Dieu soit faite, dit-il.

— Je le bénis de vous avoir mis sur mon chemin à ces derniers de mes jours, poursuivit-elle. Grâce à vous, je pourrai me confesser une fois encore.

— Vous pourrez aussi communier, mon enfant ; je porte sur moi, cachées dans la doublure de ma veste, quelques hosties consacrées.

— Vous le voyez, mon père, reprit Marie- Dominique, rien ne manque à mon bonheur. »

Elle ne mentait pas. Elle considérait sa rencontre avec le vieux prêtre comme un bienfait du Ciel, et toute sa personne témoignait d'une exaltation dont il pouvait seul deviner la cause et qu'il admirait.

Maintenant, il arpentait la cour, Marie-Dominique à son côté, n'osant plus la plaindre.

« Il pourrait cependant arriver que vous fussiez acquittée, » fit-il après réflexion.

Marie-Dominique se redressa :

« Acquittée ! Comment le serais-je ?

— Faute de preuves accusatrices. Vous êtes Mme Dreyzehn, c'est entendu ; mais de ce que votre mari est accusé de trahison, il ne s'ensuit pas que vous ayez participé au crime qu'on lui reproche. Vous n'avez pas transgressé les lois

de la République, vous n'avez pas émigré, vous in'avez pas conspiré ; dès lors, quelles charges invoquer contre vous ? »

Elle se rassurait et, souriante, elle répondit : « Quelles charges ? Il y en a plus d'une. En opérant des perquisitions dans le logement que [j'occupais avec Henriette, on y a trouvé des images pieuses, ce qui suffira à entraîner ma condamnation ; mais on a trouvé des preuves bien autrement décisives.

— Lesquelles ?

— Deux lettres qui, plus sûrement encore, me feront condamner : l'une de Werner Dreyzehn !à sa femme, écrite de Bâle et par laquelle il l'invite à l'aller rejoindre, et l'autre de vous, monsieur le curé, datée de l'an dernier, et qui prévenait Henriette que vous aviez heureusement passé la frontière.

— Vous aviez gardé ces papiers ? s'écria le curé.

— Nous les avions gardés. Nous nous attendions si peu à être l'objet de poursuites !

— Alors vous avez raison, ajouta-t-il, rien ne peut plus vous sauver, puisque ma lettre fait de vous ma complice. Il est même probable que, pour me traduire au tribunal, on attendra

que vous y soyez traduite vous-même. Nous périrons ensemble, ma chère enfant.

— Vous pourrez donc m'assister jusqu'au dernier moment, mon vénéré père. »

Marie- Dominique était radieuse en prononçant ces mots, et le curé fut convaincu que devant la mort, elle ne serait pas moins courageuse que lui.

Ils durent bientôt se séparer. Chacun d'eux fut ramené dans son cachot ; mais, durant les trois jours qui suivirent, ils se retrouvèrent à plusieurs reprises. Les règlements de la prison i permettaient ces promenades dans le préau, des stations dans la salle commune, et, loin d'en abréger la durée, les autorités révolutionnaires invitaient le geôlier à les favoriser, à laisser les prisonniers communiquer entre eux. Grâce à des espions à leurs gages, qui surveillaient ces rapports et s'efforçaient de gagner la confiance des prévenus, elles espéraient toujours surprendre des secrets susceptibles d'être transformés en chefs d'accusation. Fort heureusement Marie- Dominique, mise en garde contre ce péril par la femme du gardien, dont la bienveillance s'était attachée à elle, avait pu avertir le curé d'Orbey, et, lorsqu'ils se réunissaient, ils s'appliquaient à

ne parler de choses compromettantes qu'autant qu'ils étaient assurés qu'on ne les écoutait pas.

Du reste, leurs entretiens roulaient toujours sur les mêmes sujets. Sauf la courageuse supercherie à laquelle avait recouru Marie-Dominique, ils n'avaient pas grand'chose à cacher. Leurs rencontres quotidiennes ne pouvaient donc aggraver et n'aggravèrent pas leur situation. En revanche, ils s'étonnaient de n'être

pas appelés, lui au tribunal révolutionnaire, elle chez le magistrat chargé des instructions. Il semblait qu'on les eût oubliés, et ils ne s'expliquaient pas l'espèce d'indifférence avec laquelle on les traitait.

Enfin, le soir du troisième jour, la femme du gardien-chef prévint Marie-Dominique, en lui apportant son souper, que le lendemain, dès le matin, elle serait interrogée. L'accusateur public avait annoncé sa visite et fixé l'heure à laquelle la citoyenne Dreyzehn devrait comparaître devant lui. Dans les dispositions où se trouvait Marie-Dominique, cette nouvelle était pour elle une heureuse nouvelle. Elle l'accueillit avec contentement. C'était un pas vers la mort, et rien à cette heure ne lui semblait plus souhaitable que cette mort tant de fois appelée, libératrice

divine qui briserait ses chaînes terrestres et lui ouvrirait le paradis.

Elle veilla ce soir-là plus tard que de coutume, se préparant par des méditations et des prières au moment suprême et désiré. Elle était sans trouble et sans crainte. Portée par sa confiance en Dieu, elle planait déjà dans les sphères étoilées. La terre ne lui apparaissait plus que comme une chose infiniment méprisable, d'où une âme comme la sienne ne pouvait attendre aucune joie et qui ne méritait pas de lui inspirer des regrets.

Quoiqu'elle ne se fût endormie qu'après minuit, elle se réveilla avec le jour, et elle était debout depuis longtemps quand la gardienne lui apporta la soupe qu'on distribuait le matin aux prisonniers en guise de déjeuner. Mais, au lieu de se hâter de manger, Marie- Dominique s'informa de l'heure à laquelle avait coutume

de venir l'accusateur public. Quand elle sut qu'on ne l'attendait pas avant dix heures, et qu'en conséquence elle avait du temps devant soi, elle confia à la gardienne qu'elle désirait vivement communiquer avec le vieux prêtre qu'on désignait dans la prison sous le nom de curé d'Orbey.

« Je vais lui dire de t'attendre dans le préau

ou dans la salle commune, répondit cette femme.

— C'est en secret que je voudrais le voir, supplia Marie-Dominique, dans ce cachot ou dans le sien. C'est pour me confesser, avoua-t-elle.

— C'est bien grave, ce que tu me demandes là, citoyenne. Mais je n'ai pas le cœur de te refuser sans avoir consulté mon mari. Peut-être trouvera-t-il un moyen. Je vais lui parler. Mange ta soupe en attendant.

■ — Plus tard, plus tard, répliqua Marie- Dominique ; je n'ai pas faim. »

Elle attendit avec impatience le retour de la gardienne. Au bout d'un quart d'heure, elle la vit revenir, suivie du curé, et s'effacer pour le laisser passer en disant :

« Le voilà. Mon mari a bien voulu permettre. Seulement, pressons-nous. Il serait fâcheux pour tout le monde qu'on vous surprît ensemble. C'est contraire aux ordres de la Commune.

— Je ne pourrai jamais reconnaître votre dévouement, madame, dit Marie-Dominique pénétrée de gratitude pour l'humble femme qui s'était faite sa bienfaitrice.

— Prie pour moi comme tu me l'as promis, citoyenne, et si, grâce à toi, Dieu nous pardonne, à mon mari et à moi, de paraître approuver les

crimes dont nous sommes les témoins, tu auras payé largement le peu que j'ai été heureuse de pouvoir faire en ta faveur. »

Resté seul avec Marie- Dominique, le curé lui dit :

« J'ai deviné pourquoi vous m'avez appelé, mon enfant. J'attendais votre appel : et ce matin, en tirant de la doublure de ma veste une hostie pour moi, j'en ai pris une pour vous. Me suis-je trompé ?

— Non, mon père, répondit-elle. Avant de paraître devant le juge, je désirais me confesser et communier, dans la crainte qu'une fois entre ses mains, je n'aie plus le temps ni la possibilité de me trouver seule avec vous. »

Elle s'agenouilla devant le prêtre qui s'était assis, et, durant quelques minutes, ils se parlèrent à voix basse. Puis, sur sa pénitente plus humblement prosternée, le vieillard fit descendre les paroles sacramentelles de l'absolution. Il se leva ensuite, prit sur sa poitrine l'hostie qu'il y portait dans une mince enveloppe de soie blanche, et, les yeux à demi clos, l'hostie au bout des doigts, il laissa tomber de sa bouche les invocations sacrées qui dans le saint sacrifice précèdent la communion.

A ce moment, il sembla à Marie- Dominique que les murailles de son cachot s'écroulaient et que sur leurs ruines se dressaient, dans un flot de lumière, les colonnades du cloître d'Unterlindem L'officiant lui-même avait disparu ; ce n'était pas lui qu'elle

voyait, c'était sa sainte qui venait de soulever la pierre de son tombeau, s'élançait, tel un ange radieux, le front nimbé d'azur et d'or, le saint ciboire dans les mains, et venait déposer la manne céleste sur la langue de la communiante...

Mais bientôt l'extase de Marie-Dominique prit lin. La porte s'était ouverte. La vision s'évanouit avec son cadre féerique ; la sainte s'effaça, la lumière rayonnante s'éteignit, ne laissant dans le cachot, qu'emplissait une ombre grisâtre, qu'un vieux paysan debout, les mains étendues sur le front de la prisonnière agenouillée devant lui.

La gardienne disait :

« Citoyenne Dreyzehn, on t'attend. »

Passer de la présence de son Dieu è celle d'un fonctionnaire du jacobinisme triomphant, c'était tomber du ciel dans l'enfer. Mais une force surnaturelle animait Marie- Dominique. Elle entra le front haut, de la joie plein les yeux, dans la

salle où l'attendait l'accusateur public, qui avait voulu l'interroger lui-même. Elle ne fut frappée ni par la figure revêche et malveillante du personnage, ni par ses gestes saccadés, ni par la dureté de sa voix.

« Ton nom, citoyenne ?

— Henriette Dreyzehn.

— Tu es l'épouse d'un traître, et tu es accusée d'avoir participé à sa trahison. Qu'as-tu à répondre ?

— Je n'ai rien à répondre, puisque je ne sais de quoi vous me parlez.

— Tu sais cependant que ton époux a passé à l'étranger?

— Pour sauver sa tête menacée par des brigands.

— Tu sais aussi qu'en correspondant avec lui, tu t'es mise en rébellion contre les justes lois.

— Si j'avais correspondu avec lui, je le proclamerais. Je ne crois pas, je ne croirai jamais qu'une femme commette un crime en écrivant à son mari. Il n'y a pas de droit plus légitime ni plus sacré que celui-là. Mais la vérité m'oblige à déclarer que je n'ai pas écrit au capitaine Dreyzehn.

— Tu ne peux nier qu'il t'a écrit, lui ? Voici , sa lettre. La reconnais-tu ?

— Je la reconnais. Mais s'il y avait encore une justice, on ne m'en rendrait pas responsable.

, — On t'en rend responsable parce que tu allais y obéir et émigrer lorsqu'on t'a arrêtée. i Du reste, il est contre toi une charge plus accablante encore, cette autre lettre du ci-devant curé d'Orbey, d'où résulte la preuve que tu as reçu chez toi ce rebelle, que tu Pas reçu quoique émigré, et que tu l'as aidé dans l'exercice d'un culte proscrit par l'Etat.

— ■ C'est vrai, et j'ai été bien heureuse qu'il ait daigné célébrer pour moi le saint sacrifice.

— Tu avoues donc ?

— Comment n'avouerais-je pas, puisque c'est la vérité ?

— Ecris qu'elle avoue, » ordonna l'accusateur public à son greffier assis à côté de lui.

Et reprenant son interrogatoire :

« Dans cette lettre du ci-devant curé d'Orbey, il est question d'une citoyenne Heller, une exreligieuse qui vivait près de toi à Strasbourg et qui s'est faite sa complice. Où est-elle ?

— Il ne m'appartient pas de vous l'apprendre si vous l'ignorez.

— Tu refuses de dénoncer les ennemis de la République ? Sais-tu que rien que ce refus te rend passible de la mort ? Si fanatique que tu sois, tu es trop jeune pour ne pas tenir à la vie. Apprends donc que tes aveux, des aveux sincères, peuvent seuls sauver ta tête.

— Qui vous dit que je veuille la sauver ? » s'écria Marie-Dominique.

Sous la menace précise et directe, elle s'était redressée, changeait d'attitude et d'accent, et bravait du regard l'accusateur public.

« N'insistez pas, monsieur, continua-t-elle ; ni par la persuasion, ni par la menace, vous ne me ferez dire ce que je ne veux pas dire. Du reste, j'en ai assez entendu pour comprendre que vous êtes non un juge, mais un bourreau, et vous n'obtiendrez plus un mot de moi. »

L'accusateur public perdait patience en constatant qu'il ne viendrait pas à bout de la résistance que lui opposai, cette jeune femme si timide en apparence, et il s'irritait de découvrir sous cette enveloppe délicate et frêle une volonté de fer.

« Tu refuses de parler ? » s'écria-t-il furieux.

Elle ne le regardait même plus et ne lui fit pas l'honneur de lui répondre. Alors, se levant, il déclara :

« C'est bien, la loi suivra son cours. »

Si Marie-Dominique avait pu conserver quelque doute quant à la signification de ces dernières paroles, il eût été dissipé lorsqu'au bout d'une ! heure on lui remit une citation à comparaître, i dans l'après-midi du même jour, à l'audience du tribunal révolutionaire de la Commune de Strasbourg.

Elle se trouvait en ce moment dans la salle commune avec le curé d'Orbey, à qui elle racontait les détails de son interrogatoire. En la voyant recevoir des mains du geôlier le papier fatal, il comprit et il enveloppa la malheureuse accusée d'un regard de compassion. Mais, presque aussitôt, le geôlier s'adressait à lui et lui remettait un papier semblable en disant :

« Voici pour toi, ci-devant curé. »

Il y jeta les yeux, et le montrant à Marie- Dominique :

« Mes prévisions se réalisent ; nous irons ensemble à la mort.

— Dites au ciel, mon père, » répondit Marie- Dominique.

Elle souriait, divinement heureuse, et ses compagnons d'infortune, qu'elle édifiait depuis trois jours par son exemple, purent admirer une

fois de plus sa résignation enjouée et confiante

Son attitude n'avait pas changé lorsqu'elle entra dans la salle du tribunal, suivie du prêtre que les circonstances associaient à son sort. Il y avait foule. Les sans-culottes et les tricoteuses de

Strasbourg, qui suivaient les audiences, applaudirent en voyant cette jeune femme et ce vieillard s'asseoir sur le banc des accusés, entre des gardes qui veillaient sur eux comme sur des malfaiteurs redoutables. Puis l'entrée des juges, trois hommes parés d'une écharpe tricolore et coiffés de chapeaux empanachés, l'apparition de l'accusateur public, qui portait les mêmes insignes, ramenèrent la foule au silence.

L'audience fut ouverte, et le président procéda, en commençant par la femme, à l'interrogatoire des deux inculpés, que l'accusation confondait dans les mêmes griefs.

Ce fut d'abord la question qu'avait entendue déjà Marie- Dominique :

« Comment t'appelles-tu, citoyenne ?

— Henriette Dreyzehn, » répondit-elle avec assurance.

Mais, du fond de l'auditoire, à l'improviste, une voix lui fit écho, criant :

« Ce n'est pas vrai ! Elle ment !

— Qui a parlé ? demanda le président se soulevant sur son siège.

— C'est moi, reprit la voix, moi, Brutus Barteî, membre de la Société populaire d'Orbey, un bon patriote.

— Avance, citoyen ! »

La foule s'écarta devant Bartel, qui s'empressait d'obéir. Il était venu à Strasbourg pour entendre condamner son ancien curé. Son bonnet rouge et sa carmagnole attestaient suffisam-

ment son civisme, pour qu'il n'y eût pas lieu de lui en demander d'autres preuves. Le président reprit :

« Tu prétends que cette femme n'est pas Henriette Dreyzehn ?

— Tous les citoyens d'Orbey vous diront qu'elle se nomme Marie- Dominique Heller et que, sous le règne du tyran, elle était religieuse aux Unterlinden de Colmar. Qu'elle ose donc soutenir le contraire ! continua Bartel, véhément et railleur.

— Est-ce la vérité ? » interrogea Je président en interpellant l'accusée.

Et, comme elle se taisait, il ajouta :

« Ton silence est un aveu. Dans quel but

t'es-tu substituée à une autre ?... Tu persistes

à ne pas répondre ? »

L'accusateur public se leva :

« Elle ne parlera pas, citoyen président; c'est une entêtée, une fanatique, que la superstition a pervertie. Mais cet incident ne doit pas arrêter le glaive de la loi. Henriette Dreyzehn et Marie-Dominique Heller ont participé aux mêmes crimes ; elles méritent donc les mêmes châtiments. Celle-ci a, du reste, aggravé son forfait en tentant de tromper la justice révolutionnaire. Je requiers sa condamnation, et je suis heureux de rendre un hommage public au bon citoyen qui a confondu le mensonge et fait triompher la vérité.

— Le tribunal ratifie ces éloges, » déclara le président en regardant avec bienveillance le courageux Bartel, qui se rengorgeait

et disparaissait modestement dans la foule.

Quant à Marie- Dominique, après avoir craint que la divulgation de son dévouement n'excitât la pitié de ses juges et ne lui assurât leur indulgence, elle constatait avec ivresse que loin de diminuer ses torts à leurs yeux, son mensonge rendait sa condamnation inévitable. Aussi, le président lui ayant demandé si elle contestait les faits qu'on lui reprochait, elle répondit qu'ils étaient vrais. Ce fut, du reste, sa dernière réponse.

Les autres questions qu'on lui posa se brisèrent contre la ferme volonté de ne rien ajouter à ce qu'elle avait dit.

De guerre lasse, le président passa au curé d'Orbey. Comme sa compagne, celui-ci donna le rare spectacle d'un prévenu qui, loin de se disculper, s'accuse. Il ne parut appliqué qu'à accroître les charges qu'on lui imputait, comme s'il avait eu à cœur de ne pas détourner la mort suspendue sur sa tête. Les faits invoqués contre lui n'étaient pas niables : sa rétractation, sa fuite, ison séjour à l'étranger, ses relations avec le capitaine Dreyzehn, sa rentrée à Strasbourg, la célébration de la messe, autant de forfaits qui ne méritaient ni pitié ni merci. Il aurait pu du moins tenter de les atténuer en les expliquant. Il dédaigna de le faire. Le courage de sa compagne l'avait électrisé. Il aspirait maintenant lui aussi là verser son sang pour le Christ, à finir comme les confesseurs de la foi.

Lorsque le président prononça la sentence de mort-, le vieillard regarda Marie-Dominique, s'attendant à quelque défaillance bien naturelle chez une femme et prêt à lui tendre la main pour la soutenir. Mais il la vit debout, les mains jointes, comme lorsque le matin il lui avait donné la

communion, et, dans le fond de son cœur, il la vénéra.

« Priez pour moi, ma chère fille, » murmura-t-ïli[] à son oreille.

De retour à la prison, ils furent entourés et questionnés. Quoiqu'on s'attendit à leur condamnation, elle émut tous les cœurs et fit répandre des larmes. Mais il n'y en eut pas dans leurs yeux. La joie brillait dans ceux de Marie Dominique, et ceux de son vénérable ami témoignaient de la sérénité avec laquelle il envisageait sa fin, lui aussi.

La nuit vint, et les condamnés furent réintégrés dansleur cellule. Au lever du jour, ils se retrouvèrent, et on les laissa ensemble. Ils bénéficiaient de la pitié qu'ils inspiraient même à leurs geôliers. La rigueur des consignes fléchit devant le désir qu'ils exprimaient de n'être pas séparés durant les heures qui leur restaient à vivre. Le cachot de Marie-Dominique, où ils demeurèrent longtemps réunis, grâce à la complicité de la gardienne, entendit leurs dernières prières et fut le témoin des suprêmes manifestations de leur foi.

Ce jour-là, 24 décembre 1793, veille de Noël, — ou, pour parler le langage qu'avaient imposé

à la France ses nouveaux maîtres, 4 nivôse an II de la République une et indivisible, — l'hiver, qui s'était annoncé exceptionnellement froid, paraissait vouloir faire trêve à ses rigueurs. Le soleil rayonnait dans l'azur pâle du matin et versait de toutes parts le bienfait de sa lumière réchauffante. De tièdes bouffées emplissaient l'air, ainsi qu'à l'approche du printemps. En quelques heures elles venaient d'effacer sur le sol la trace des premières neiges, qu'on y voyait la veille encore.

Cette température exceptionnelle et surprenante coïncidant avec la fête religieuse que célèbre l'Eglise tous les ans à cette date, c'en eût été assez pour réjouir les âmes croyantes et leur donner l'illusion d'une participation du ciel aux joies de la terre en ce jour de commémoration solennelle, s'il leur eût été permis de célébrer la naissance de l'enfant divin et de se livrer aux pieuses pratiques de leur culte séculaire. Mais ce culte était proscrit, ses fidèles étaient persécutés ; par toute la France, le sang innocent coulait à flots, les prisons regorgeaient de suspects ; on se battait aux frontières, la mort planait sur toutes les têtes.

Ce soleil ne pouvait donc éclairer que des horreurs. Aussi les victimes de ces atrocités, loin

de l'accueillir comme un bienfait, étaient plutôt tentées de se révolter contre les éclats de sa lumière ; elles regrettaient qu'il ne s'associât pas à leur deuil et à leurs angoisses en s'enveloppant de brumes impénétrables jusqu'au jour où la patrie serait délivrée du joug odieux et sanglant qui pesait sur elle.

En revanche, d'autres gens saluaient joyeusement et bruyamment son apparition. C'était la foule des sans-culottes et des tricoteuses qui, dès le matin, à la faveur de cette température clémente, s'était répandue dans les rues de Strasbourg pour ne rien perdre des détails de la double exécution qu'on lui avait promise la veille. Elle savait que c'était pour dix heures, et, longtemps à l'avance, on put voir ses flots mouvants se porter ici ou là, qui sur un point, qui sur un autre, partout où elle espérait saisir quelqu'une des péripéties du drame qui se préparait,

Il y eut de ces enragés aux portes de la prison ; ils voulaient voir sortir les condamnés. Il y en eut sur la place d'Armes, autour

de la guillotine ; ils voulaient voir tomber deux têtes. D'autres, moins curieux ou plus timides, se rangèrent sur le chemin que ces infortunés devaient parcourir ; ils se contenteraient de les voir passer.

L'apparition de îa charrette, qu'escortaient des gendarmes à cheval, provoqua les acclamations des manifestants qui s'étaient attroupés proche la prison. Obligés de se ranger pour laisser passer ce sinistre cortège, ils le suivirent. Ceux qui attendaient au long des rues les imitèrent, et leurs rangs se grossissant ainsi de tout ce qu'ils ramassaient en chemin, la charrette, aux abords de la place d'Armes, sur laquelle était dressée la guillotine, avait pour escorte à peine contenue parles gendarmes, une troupe hurlante, débraillée, hideuse, hommes et femmes, rebut de la population de Strasbourg, dont elle ne représentait qu'une faible minorité, bien que ses vociférations tendissent à faire croire le contraire. Elle dansait, parodiait, chantait, interpellait les condamnés et, comme la plèbe au Christ marchant au Calvaire, leur jetait d'ignobles injures.

Mais, assis côte à côte, les mains liées derrière le dos, sur une banquette jetée en travers du véhicule qui les transportait, on eût dit qu'ils n'entendaient pas et ne voyaient pas. La tête penchée sur sa poitrine, le curé d'Orbey, aussi calme que s'il eût été agenouillé devant l'autel de son église, récitait les prières des agonisants. Quant à Marie- Dominique, son corps amaigri, frissonnant dans

sa pauvre robe noire, la tête découverte et les! cheveux coupés, elle portait haut les yeux, s: haut que, d'en bas, les gens postés sur son passage ne pouvaient en suivre la direction.

Ce qu'ils voyaient, ces yeux brillants d'espoir, i c'est quelque chose qui échappait aux thuriféraires de la Terreur, un point lumineux vers! lequel Marie-Dominique croyait aller, non suij un char de mort, mais sur des ailes invisibles, à l'abri desquelles elle était toute raidie, comme figée dans sa contemplation, une contemplation de rêve sans doute, qui évoquait pour elle l'image éblouissante des béatitudes célestes.

« Nous arrivons, mon enfant ; ayez du courage», lui dit soudain son compagnon, comme le cortège débouchait sur la place d'Armes, où les armatures de la guillotine semblaient plantées parmi la foule.

Mais elle ne répondit pas. Son oreille, emplie des voix du ciel, était sourde à celles de la terre, et ce qu'elle apercevait maintenant la ravissait. Elle venait de sortir de son cloître et de le laisser derrière soi, flamboyant et resplendissant dans la nuit étoilée, parfumé par les vieux tilleuls, ses tombes vides, toutes les trépassées en étant sorties pour assister leur sœur dans sa marche vers la mort.

Du point où elle se trouvait s'ouvrait, jusque vers des horizons sans fin, une large voie montante faite de degrés blancs. Ces degrés étaient jonchés de roses. A droite et à gauche, se déroulaient de longues théories d'anges et de vierges. Les anges, leurs ailes éployées, portaient des ! cithares ; ils en tiraient des accords mélodieux auxquels se mêlaient leurs chants. Les vierges, en tunique blanche aux plis vaporeux, tenaient dans leurs mains des lis et des palmes vertes 'qu'elles agitaient vers Marie-Dominique

en signe d'accueil et comme pour lui désigner la route à l'extrémité de laquelle un nuage d'or voilait les portes du ciel.

Et, dans ce bruit de chants et de musiques, la religieuse errante, sa main dans la main de la sainte du cloitre, monta't par la voie triomphale, montait toujours, sous la voûte des palmes abaissées dont le contact rafraîchissait son front, tandis que devenait plus pressant et plus tendre l'appel consolateur auquel elle cédait en répétant :

« Me voilà, mon Dieu, me voilà. Accueillezmoi dans votre miséricorde. »

Une voix dure la tira de son rêve :

« Descends, citoyenne ! »

Elle obéit, et, debout aux pieds de la charrette elle vit son compagnon en descendre à son toui:

Elle tomba à genoux :

u Encore une fois l'absolution, mon père ! supplia-t-elle.

Il se pencha pour la bénir, et, comme elle s relevait, il l'embrassa.

« A tout à l'heure, au ciel ! » murmura Marie Dominique.

Elle se retourna et gravit joyeusement lei degrés de l'échafaud.

« Elle est portée par les anges, pensa le curé qui la regardait anxieux. Seigneur, daignez m< conduire par le même chemin. »

Comme la tête de Marie-Dominique tombait, i crut voir sortir du corps virginal mutilé une colombe blanche. Elle voltigea au-

dessus de h guillotine, et ensuite piqua droit vers l'azur.

Il s'élança pour la suivre.

Dans la soirée du 18 fructidor de l'an V de i République, — 4 septembre 1797, — vers ix heures du soir, un jeune homme que l'éléance de ses vêtements, malgré leur désordre et ien qu'ils fussent souillés de poussière, révélait e condition supérieure, entra dans la rue lhantereine. Sa marche hâtive, les ailes de son hapeau rabattues sur les yeux, son bras gauche n écharpe, avec, sur la manche, des taches de ang auraient suffi, s'il fût tombé aux mains de une des patrouilles qui parcouraient Paris urant cette soirée, à le rendre suspect, et plus ncore que ces preuves indéniables d'une fuite récipitée, l'air de découragement et de lassiude, imprimé sur ses traits d'une aristocraique distinction.

La rue Chant ereine, aujourd'hui rue de la

Victoire, était alors une des moins passagères dl Paris. Bordée, à droite et à gauche, de maison! de belle apparence et de murailles au del ! desquelles s'étendaient des jardins, elle don' nait, par l'une de ses extrémités, sur des champ déserts, à travers lesquels on n'apercevait qu des masures de maraîchers, s'échelonnant, espa cées et comme perdues dans l'immensité, d'ui| côté vers Monceau, de l'autre vers la butte Mont | martre.

Une fois qu'il s'y fut réfugié, le fugitif put s | croire en sûreté. La nuit était obscure. Devani la grille d'un jardin, deux gros tilleuls taillés eii dôme répandaient une ombre protectrice, ai seuil de laquelle venait expirer la clarté fumeus1; des réverbères accrochés, de distance en distance1 à des cordes tendues transversalement d'un' maison à une autre. Il se laissa tomber au pie de l'un des arbres et pour la première fois, depui qu'au matin

avait commencé sa course désespéré à travers la ville, militairement occupée par ld troupes du Directoire, sous les ordres du général Augereau, il put se demander comment il pai viendrait à mettre à profit pour se délivrer, 1 nuit qui commençait.

Au début de cette journée tragique, un garço

le l'hôtel où il habitait, rue Richelieu, entrant iubitemenb dans sa chambre, l'avait averti des nesures rigoureuses et inattendues, prises par le Directoire, contre les conspirateurs. Habillé m un clin d'oeil, il était sorti avec le dessein de juitter Paris sur l'heure. Mais, les barrières étaient gardées, il avait dû revenir sur ses pas, chercher un asile. N'ayant pu en trouver un, par mite des peines sévères édictées contre quiconque recevrait des proscrits, il s'était vu contraint d'errer par les rues. Au hasard de sa course affolée, il avait appris l'arrestation de la plupart de ses amis, vu, collées sur les murs, des affiches qui portaient son signalement et mettaient sa ête à prix et reçu dans le bras gauche une balle, alors qu'il tentait de traverser le pont des Saints- Pères, malgré la consigne qui en interdisait 'accès. Il ne s'était sauvé que par miracle. Maintenant, la fatigue l'accablait et bien que sa olessure pansée en hâte chez un médecin compatissant eût cessé de couler, elle le faisait horriblement souffrir.

Que deviendrait-il ? Où irait-il ? Par où tenteait-il de fuir ? Il venait de se poser de nouveau es questions, quand un double bruit tomba lans le silence du soir et brusquement le mit

debout, la main droite sur la crosse d'un pistolet caché ôous ses vêtements. Au loin, c'était le pas cadencé d'une ronde de nuit, résonnant sur le pavé ; près de lui, c'était le grincement d'une ! fenêtre. Il leva les yeux et voici ce qu'il vit.

De l'autre côté de la rue, au premier étage j d'une maison basse, dont une terrasse à l'italienne, décorée de statues, formait la toiture, une croisée j ouverte encadrait, se détachant sur un fond lumi- ' neux, une fine silhouette de femme, très svelte ! et très pure de lignes en des vêtements blancs. I Etait-elle jeune, cette femme ? Etait elle jolie ? Il n'aurait pu le dire, car l'ombre à laquelle elle faisait face voilait ses traits. Mais cette vision soudaine lui apparut comme un secours inespéré. D'un bond, il fut au milieu de la rue, et d'un accent de prière, il cria :

— Qui que vous soyez, je vous conjure de me donner asile. Je suis proscrit et j'entends les soldats qui me cherchent.

Haletant d'angoisse, il attendait une réponse. Elle lui arriva sur les ailes d'une voix jeune et fraîche :

— Je ne peux vous ouvrir, sans vous exposeï à être dénoncé, disait cette voix, mais je m refuse pas de vous secourir. Patientez un instant,

La femme qui venait de lui parler disparut tandis que, par prudence, il regagnait son abri. Mais, elle revint bientôt, marchant lentement, traînant derrière elle un lourd paquet qu'elle souleva d'un effort à la hauteur delà barre d'appui de sa fenêtre. Il vit luire deux crochets d'acier qu'elle assujettissait à cette barre, en lançant le paquet dans le vide. Une échelle de corde se déroula donl l'extrémité vint balayer le sol. Il comprit, s'élança et saisissant de son bras droit resté valide l'échelle qui se balançait il commença à monter.

Empêché de se servir de son bras gauche mutilé, ?on ascension fut périlleuse. A chaque échelon, avant de le lâcher pour s'appuyer à l'échelon supérieur, il était obligé de se servir de ses

dents autant que de sa main. Il atteignit cependant la barre d'appui. Il l'enjamba, si lassé par l'acte audacieux qu'il venait d'accomplir qu'il resta l'abord comme étourdi et ne recouvra son sangfroid qu'en entendant la femme lui ordonner ie retirer l'échelle, et de fermer la fenêtre, ce ju'il se hâta de faire. Il n'était que temps. La Datrouille dont les pas, tout à l'heure, l'avaient darmé, entrait dans la rue Chantereine.

— Merci, madame ! s'écria-t-il avant même

de voir les traits de celle à qui il devait son salut.

— Doucement, donc, fit-elle d'un accent; de bienveillant reproche. Je ne suis pas seule. Mes serviteurs sont au rez-de-chaussée. Je ne tiens pas à leur faire savoir que les gens entrent chez moi par la fenêtre.

Un joli rire souligna ses paroles, tandis qu'elle poussait du pied vers une armoire ouverte l'échelle repliée et ajoutait comme se parlant à elle-même : — Heureusement, je me suis souvenue que j'avais encore cette échelle, oubliée là par un amoureux qui m'en fit don, avec l'espoir que je l'autoriserais à s'en servir. Elle n'a jamais servi ni à lui, ni à d'autres et il est probable que jamais plus elle ne servira.

Alors seulement, elle se retourna, offrant au regard stupéfait de l'inconnu qu'elle venait de sauver une belle figure de brune, éclairée par des yeux noirs et dont la blancheur mate semblail noyée dans les boucles des cheveux les um couvrant à demi le front, les autres descendanl le long des joues.

— Mais je vous reconnais, murmura-t-il comme saisi de surprise et d'effroi. Vous ët& Mlle Josette Marsin, comédienne du

théâtre dt la République.

' — Gomment le savez-vous ?

— - Depuis mon retour à Paris, je vous ai vue auvent sur la scène... Décidément, je joue de nalheur.

■ — Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Je veux dire que je me suis jeté dans la gueule du loup. N'êtes-vous pas la maîtresse lu directeur Barras ?

Ce fut au tour de la jeune comédienne de se troubler. Mais son trouble ne dura pas. Comme ;i elle eût compris soudain le sens injurieux de a question qui venait de lui être posée, elle se adressa hautaine, en disant :

— Vous me soupçonnez donc d'être capable le vous dénoncer ! Est ce votre manière de me émoigner votre gratitude, après le service que e vous rends ?

Son attitude et son langage en imposèrent à on interlocuteur.

— J'ai eu tort, murmura-t-il, pardonnez-moi.

— Qui êtes-vous, monsieur ? J'ai le droit de e demander et de le savoir ?

— Oui, vous avez ce droit et à la franchise le ma réponse, vous allez voir que je me repens

ema défiance. Je me nomme le chevalier Roland le Bellievre. Je suis agent secret de Sa Maje té

le roi cb France, actuellement proscrit. Oh! je ne vous cache rien et je me livre entièrement à votre loyauté.

— Que puis-je pour vous ? continua froidement MUe Marsin, indifférente, en apparence, au repentir du chevalier.

— Me laisser reposer cette nuit dans un coin de votre maison et m'aider demain à sortir de Paris.

— Vous vous reposerez cette nuit et, demain, votre fuite sera assurée.

La sécheresse de l'accent révélait un reste de colère.

Roland reprit avec douceur :

— Vous m'en voulez encore ? Croyez que je n'ai pas eu le dessein de vous offenser.

Il ne put achever. Josette le vit chanceler, défaillir et tomber dans un fauteuil, tandis que son visage se voilait de pâleur maladive. La crainte et la pitié achevèrent de dissiper son ressentiment déjà bien affaibli par la mâle beauté de Roland et par le charme de sa voix.

■ — Vous vous trouvez mal ; s'écria-t-elle.

— Je suis blessé et à jeun depuis hier...

— - Pauvre garçon ! Et moi qui n'y songeais pas !

— Et puis, la douleur d'avoir encouru votre courroux !... — Il lui prit la main en murmurant : — Dites que vous me pardonnez...

— Oui, oui, je vous pardonne. Mais, venez, ! venez... J'ai hâte de réparer ma négligence.

Elle se dégagea doucement de son étreinte, prit un des flambeaux allumés sur la cheminée et entraîna le chevalier hors du salon où ils se trouvaient, pour le conduire dans une chambre à l'extrémité d'un long couloir.

— Personne ne s'avisera de venir vous chercher ici, fit-elle en y entrant ... Je vous laisse un moment.

Elle s'éloignait, marchant sur la pointe des pieds.

Rassuré par son accueil, Roland s'allongea sur le canapé, en attendant son retour, et pour la première fois, il se fit à lui-même l'aveu que Mlle Marsin était une adorable femme. Elle ne tarda pas à reparaître. Elle portait, sur un plateau, du vin dans un carafon, du pain, une aile de poulet et des pêches.

— C'est tout ce que j'ai trouvé à l'office, ditelle. Je n'aurais pu a^oir davantage sans le secours du cuisinier qu'il est inutile d'avertir de votre présence. Au reste, c'est plus qu'il n'en

faut à un blessé à qui tout médecin commencerait par ordonner la diète.

— La diète, quand je meurs de faim !

— C'est donc que votre blessure n'est pas bien grave. Avant tout, cependant, nous allons la laver et la panser. Vous mangerez après. Voici de quoi vous faire prendre patience.

Souriante, sans ombre de ressentiment sur ses traits embellis par son émoi, elle présentait à Roland un verre où elle venait de verser du vin. Faiblesse ou émotion, il le reçut en tremblant des

blanches mains qui le lui offraient et but à petites gorgées, en murmurant des mots de gratitude.

— Maintenant, voyons ce bras, reprit-elle.

— Quoi, vous voulez ?...

— Il le faut bien. Qui vous panserait, si ce n'est moi ? A moins qu'il n'y ait nécessité absolue, nous attendrons à demain pour mettre un chirurgien dans notre secret. Et ce serait encore mieux de n'en avoir pas besoin... Je m'en tirerai très bien... Justement, j'ai retrouvé dans mes flacons un vulnéraire qui est souverain pour les blessures.

Elle avait mis à nu le bras de Roland, lavait la plaie d une main si légère, qu'il sentait à peine le contact du linge ; elle continuait d'un air

entendu : — Le ciel vous veut du bien, monsieur le chevalier. La balle, en traversant la chair, n'en a déchiré que les bords, sans toucher ni les nerfs, ni les muscles. Vous serez bientôt guéri. Tout attendri, il la regardait faire. Elle enveloppait le bras de bandes imbibées de vulnéraire. Quand ce fat fini, elle demanda :

— Vous sentez-vous mieux ?

— Beaucoup mieux.

— Alors, monsieur le chevalier, daignez vous mettre à table. J'aurai l'honneur de vous servir.

— Je ne le souffrirai pas.

— Ici, c'est moi qui ordonne, moi seule.

Elle poussait vers lui le guéridon sur lequel, en entrant, elle avait déposé le plateau et, malgré sa résistance, commençait à le servir, lorsque (dans la rue monta le bruit d'un roulement de voiture.

Mlle Marsin écoutait, une expression d'inquiétude dans le regard. Venue de loin, la rumeur des roues sur le pavé se rapprochait rapidement. Elle cessa tout à coup. La voiture s'arrêta devant la maison.

— Quel contretemps ! dit Josette. Il faut que je vous quitte. Par bonheur, vous êtes maintenant en état de vous passer de mes soins. Mangez,

puis couchez-vous et dormez. Demain nous verrons à vous faire partir.

Les défiances de Roland étaient dissipées. Il ne sentait dans son cœur qu'une ardente reconnaissance pour celle qui s'était faite sa protectrice sans le connaître. Sous l'empire de ce sentiment, il lui prit de nouveau la main. Mais, cette fois, il la porta à ses lèvres contre lesquelles il lui sembla qu'elles s'appuyaient. Ce fut, du reste, une pression de courte durée. Mlle Marsin se dirigeait vers la porte. Au moment d'en franchir le seuil, elle se retourna et dit en riant :

— Ne trouvez pas mauvais que je vous enferme. Vous êtes mon prisonnier.

La silhouette élégante s'évanouit dans l'ombre. Le chevalier entendit une clé crier par deux fois dans la serrure, des pas qui s'éloignaient ; puis, plus rien. Alors, il soupira, comme s'il eût été déçu par l'incident qui coupait court à son étrange aventure. Mais

il était jeune, il avait faim ; il se résigna vite et soupa de bon appétit. Son repas term'né, il se mit au lit en rendant grâce au ciel II qui l'avait miraculeusement tiré de sa détresse.

La couche était moelleuse, la chambre confortable et riante. Avant d'éteindre la lumière, il parcourut encore des yeux l'endroit où il se trou-

vait, comme s'il eût voulu en emporter la vision dans son sommeil. Enfin, quand l'obscurité régna autour de lui il s'abandonna à l'infinie douceur de cette soirée reposante qui succédait à !a plus tragique des journées. Le sommeil descendit sur lui au moment où l'image captivante de Josette Marsin prenait souverainement possession de sa pensée et de son cœur et semblait lui promettre de doux rêves.

Fille et petite-fille de comédiens, entrée au théâtre presque au sortir de l'enfance, Josette Marsin ne se souvenait pas d'avoir jamais quitté Paris. Elle y avait vécu obscurément, durant les jours calamiteux de la Terreur, essayant d'oublier dans l'exercice de sa profession les malheurs publics et privés dont elle était témoin. Puis, tout à coup, lorsque, après la chute de Robespierre, la vie sociale recommençait, ramenant dans Paris le goût des plaisirs et des élégances, le succès lui était venu et, avec lui, la célébrité.

Bien qu'en sa qualité d'homme à bonnes fortunes e" qu'en raison de ses assiduités chez elle, le directeur Barras passât pour avoir fait la conquête de la belle comédienne, il n'était pas plus avancé, après six mois d'une cour assidue,

qu'à l'heure même où, un soir, à l'issue d'une représentation de Britannicus, où elle jouait le rôle de Junie il lui avait apporté

l'hommage de ses félicitations enthousiastes. Ardemment épris, il l'était ; payé de retour, non.

Ce n'est pas que la vertu de Josette fût intraitable et farouche. Mais elle en appréciait très haut le prix et était résolue à ne la sacrifier qu'à bon escient. Elle entendait par là qu'elle ne se donnerait qu'après s'être assurée d'un sentiment sincère et durable.

En une circonstance devenue la plus mémorable de sa vie, croyant l'avoir trouvé, elle s'était offerte en holocauste à l'amour. Elle avait aimé passionnément un jeune officier des armées républicaines avec la volonté de n'appartenir qu'à lui. Mais, il était mort, tué à l'ennemi, pendant la campagne du Rhin et après l'avoir longtemps pleuré, elle attendait encore, sans impatience, et presque sans espoir qu'un autre amour vînt prendre en son cœur la place toujours inoccupée de celui qu'avait brisé un boulet autrichien.

Flattée de la recherche dont elle était l'objet de la part du directeur Barras, trouvant dans sa protection de précieux avantages, mais sachant

bien qu'aux hauteurs où vivait ce puissant personnage, trop de séductions l'assiégeaient, pour qu'aucune femme pût se flatter de le rendre fidèle, elle avait conçu le téméraire dessein de l'asservir sans s'immoler et très habilement échappé au double danger de se promettre et de se refuser.

Quant à Barras, passant tour à tour de l'espoir le plus vif aux déceptions les plus amères, toujours trop bien accueilli pour se décourager, il continuait avec persévérance le siège de la place. A ce jeu, il s'était englué. Mais il y avait appris à connaître la douceur d'une amitié de femme et, grâce au dédommagement qu'il

trouvait ailleurs, à s'accommoder de ce sentiment platonique, tout en ne perdant aucune occasion de déclarer qu'il ne s'y résignerait jamais. Peu à peu, Josette était devenue sa confidente. Il la consultait à l'occasion et lui racontait même ses autres amours.

Telle était la vérité sur leurs relations. Mais, en personne avisée, soucieuse de ne pas humilier son illustre ami, cette vérité, Mlle Marsin ne la confessait pas. Elle le laissait venir à ses heures, le recevait comme le seigneur et maître, fermait les yeux pour ne pas voir les allures de vainqueur

qu'il aimait à prendre en public, ne lui en demandait jamais compte, de telle sorte qu'aux yeux de tous, elle était la favorite, encore qu'elle n'eût rien fait pour mériter de le devenir.

En quittant le chevalier, elle revint en toute hâte dans le salon où elle l'avait reçu. Elle n'y fut pas plutôt entrée que la porte se rouvrit devant le visiteur qu'avait annoncé le roulement de la voiture. C'était Barras, le général ci-devant comte de Barras, membre du Directoire, l'insti gateur et le héros de cette journée du 18 fructidor qui finissait, après avoir vu la république menacée, abattre, par un coup de force, ses ennemis coalisés.

Avec son précoce embonpoint, son visage fatigué par ces veilles où le plaisir avait autant de part que le travail, Barras, bien qu'il n'eût encore que quarante-deux ans, montrait plus que cet âge. Ses traits étaient assez beaux. Sous ses cheveux poudrés, son regard conservait une expressive vivacité et assez de jeunesse pour faire comprendre qu'il n'eût pas encore renoncé aux jouissances de la vie. Tout en lui révélait le viveur, depuis sa mise soignée jusqu'à ses allures hautaines et la préciosité de son langage, qui ne se déployait jamais plus que lorsqu'il

parlait aux femmes. Ce soir-là, il portait des vêtements noirs qu'égayaient la cravate blanche et les dentelles du jabot et des manches. Il s'avança souriant vers Josette et l'embrassa sur le front, en disant :

— Bonsoir ma divinité.

— Vous voilà donc, citoyen directeur ! : épondit la comédienne. Savez-vous que je ne vous attendais pas et que j'ai été toute surprise quand vous m'avez fait annoncer votre visite. Vous aviez de si graves préoccupations aujourdhui!...

— Eussent-elles été plus graves, elles ne m'auraient pas empêché de venir baiser vos adorables mains. Mais, ma tâche est quasi finie. Nous sommes les maîtres de Paris

S'asseyant à côté de Josette sur une ottomane, il ajouta : Tous nos ennemis sont en notre pouvoir.

— Tous! demanda malicieusement Josette.

— Les plus dangereux du moins. Il n'y a que le menu fretin qui soit parvenu à passer par les mailles de nos filets, quelques obscurs agents royalistes, Fauche-Borel, le chevalier de Bellièvre. Mais, grâce à nos précautions, aucun d'eux n'échappera. Cette nuit, ils seront tous arrêtés.

Au nom du chevalier, la comédienne avait tressailli.

— Arrêtés ! En êtes-vous sûr ? fit-elle.

— La police est sur leurs traces ! ils ne peuvent sortir de Paris et personne n'oserait leur donner asile.

— Qu'est-ce donc que ce chevalier de Bellievre ? continua Josette qui s'efforçait de dissimuler son trouble sous un air d'indifférence.

— Un de ces conspirateurs audacieux qu'entretenait près de nous le soi-disant roi de France et qui auraient soulevé Paris, si nous n'y avions mis bon ordre... Plus connu sous le nom de l'Invisible qui lui fut donné par les rebelles de la Vendée, Bellievre, depuis plusieurs mois, avait réuni aux environs une centaine de chouans à l'aide desquels il espérait s'emparer de la capitale.

Josette joua l'étonnement.

— ■ Des chouans, en si grand nombre, et presque sous les yeux du pouvoir exécutif ! Comment Bellievre avait-il pu ?

— En les faisant venir un à un du fond de la Bretagne, grâce au désarroi de la police. A leur arrivée à la barrière Montparnasse, ils trouvaient un homme sûr qui les attendait et, par les chemins extérieurs, les expédiait à Suresnes où

ils attendaient l'occasion d'un coup de main.

— S'ils avaient osé le tenter, vous les eussiez écrasés.

— Peut-être, répliqua Barras devenu subitement soucieux.

— Cette poignée de brigands était-elle donc si terrible ?

— Augereau n'était pas encore arrivé... Nous n'étions pas sûrs de la garnison... Et puis, cette poignée de brigands, comme vous dites, avait son chef.

— L'Invisible, autrement dit le chevalier de Bellievre ?

— A lui seul, il vaut une armée.

— Mais il a l'air d'un enfant ! s'écria étourdiment Josette.

— Vous le connaissez donc ?

Elle se mordit les lèvres, effrayée de son imprudence et pressée de la réparer.

— Je l'ai vu une fois... On me l'a présenté au foyer du théâtre. Un homme de condition, à ce qu'il m'a semblé, mais trop inexpérimenté pour être dangereux.

— N'oubliez pas qu'il est gentilhomme, objecta Barras d'un accent où se trahissait la déférence que, noble lui-même, il professait pour les aristo-

crates. Il chasse de race. Dans le passé, tous les Bellievre ont été des preux. Leur descendant est digne d'eux. En Vendée, il était la terreur de nos soldats. Il se montrait toujours aux heures où ils ne l'attendaient pas. Terribles étaient ses coups. Après les avoir portés, il disparaissait si vite que jamais on ne put l'atteindre. C'est même de là qu'est venu ce surnom l'Invisible, sous lequel on le désigne. Des chouans qu'il commandait, on pouvait tout craindre.

— C'est un danger conjuré maintenant, reprit Josette, puisque leur chef est décrété d'arrestation. Et eux, que sont-ils devenus ?

— Ils se sont dispersés. Mais, dans leurs rangs, il y avait un traître. Il a signalé la maison qui leur servait de dépôt d'armes et promis de livrer l'Invisible cette nuit même. Une commission militaire prononcera aussitôt sur le sort de ce dernier et, au petit jour dans les îossés de Vincennes...

Barras n'acheva pas. Mais son geste, un geste significatif, compléta sa pensée. Mlle Marsin, en songeant que le malheureux, ainsi condamné par- avance, se trouvait dans la chambre voisine et sans doute y dormait paisiblement, ne put s'empêcher de sourire, et du même coup, elle

•décida qu'elle l'arracherait à la mort, en dépit Ides efforts de la police.

Cependant, Barras, tout en lui parlant, l'avait prise par la taille et attirée à lui. Loin de résister à ce tendre appel, elle y céda. Sa tête se posa contre la robuste poitrine du directeur, qui se mit à couvrir de baisers les soyeux cheveux bruns offerts à ses lèvres. Alors d'un accent très câlin où perçait une pointe d'ironie, Josette reprit :

— Savez- vous que je suis très fière, mon cher seigneur ?

— Fière de quoi ?

— De me trouver, moi humble comédienne, dans les bras du sauveur de la République... car, il n'y a pas à dire, vous l'avez sauvée.

— Ça, c'est vrai... Mais les hommes sont ingrats et vous verrez qu'avant peu, ils auront oublié le service que je viens de rendre à la patrie.

— Que vous importe, soupira- t-elle, si d'autres ne l'oublient pas...

Et la sirène, relevant doucement son front penché, coulait dans les yeux de Barras le philtre charmeur de son plus savant regard. Il crut voir s'ouvrir le ciel.

— Ah ! traîtresse, s'écria-t-il... N'était-ce pas

assez de ma constance pour toucher ton cœur. Il fallait donc une victoire comme celle que j'ai remportée sur les liberticides pour m'en assurer une autre plus douce !

La main de Josette brusquement posée sur sa bouche lui coupa la parole, tandis que, d'un souple mouvement, elle lui échappait, en disant :

— Ce soir, la République vous réclame, mon cher seigneur. Allez achever votre œuvre.

A son tour, il se leva.

— Oui, le devoir avant tout... vous avez raison, Josette... Mais, plus tard...

— Ai-je jamais dit non ?

Il la connaissait cette chanson, toujours la même. Elle la lui avait si souvent chantée. Mais il lui sembla que, cette fois, il s'y mêlait un engagement. Il n'insista pas pour en solliciter un plus formel.

— Je vous quitte donc, fit-il. Les membres du Directoire doivent se réunir à minuit pour délibérer sur les résultats de cette grande journée et se concerter en vue de celle de demain.

Il marchait vers la porte. Mais, d'un joli mouvement, sa coquette amie le retint.

— Encore un mot, citoyen directeur. Ne m'avez-vous pas dit que les barrières sont fermées ?

— Elles le sont et bien gardées.

— Le seront-elles demain ?

— Demain, comme aujourd'hui, et plus encore si c'est nécessaire. Personne ne sortira de Paris sans sauf-conduit. Songeriez-vous à vous éloigner ?

— Je comptais aller passer quelques jours à ma maison de Villeneuve-Saint-Georges... Oh ! vous pourrez y venir, ajouta-t-elle, en voyant s'assombrir le visage de Barras, et même, par ces belles journées, ce sera une occasion pour vous de respirer l'air des champs.

— Voilà une heureuse idée, s'écria joyeusement le puissant directeur qu'avait un moment troublé la crainte d'être séparé de son amie. Quand voulez-vous partir ?

— Demain, dans la matinée.

— Eh bien, demain matin, je vous enverrai un sauf-conduit pour vous et vos gens.

— ■ Je n'emmène que ma camériste, un laquais et le cocher qui nous conduira. La gardienne de ma maison de Villeneuve préparera mes repas et les vôtres, si vous daignez vous asseoir à ma table.

— Dès demain, j'irai souper avec vous. A bientôt, ma divinité.

Un baiser souligna le caractère affectueux d< cet adieu, et Barras sortit. Penchée sur la rampt de l'escalier, Josette le regarda descendre. Ell< l'entendit remercier la soubrette qui l'attendait au rez-de-chaussée pour lui ouvrir la porte Elle entendit cette porte s'ouvrir et se refermer puis s'éloigner la voiture. Alors, elle rentra dan* le salon où la soubrette, une jolie fille, à mil fûtée,

vraie suivante de comédienne et de comédie, vint la retrouver pour prendre ses ordres

— Tu peux t'aller mettre au lit, Pierrette ordonna Josette.

— Mademoiselle n'a pas besoin de moi !

— Pas ce soir. Demain, en te levant, tu iras commander une voiture et des chevaux.

— ■ Nous partons pour la campagne ?

— A dix heures.

Pierrette, accoutumée aux caprices de s£ maîtresse et à ses départs précipités, se retira sans faire de réflexion, après avoir esquissé un salut obséquieux où se révélait le respect qu'élit professait pour la très illustre comédienne qu'elk avait l'honneur de servir et dont la protectior avouée d'un membre du gouvernement rehaussait à ses yeux le prestige.

Une fois seule, Mlle Marsin s'approcha d'une

des croisées et resta là, le front appuyé contre les vitres, toute pensive. Elle songeait maintenant au gentilhomme à qui elle avait donné asile, au chevalier Roland de Bellievre, dit l'Invisible, tout à l'heure un inconnu pour elle et qui venait de tomber dans sa vie, à l'une de ces heures où le cœur est vide et appelle celui qui le remplira.

Elle songeait à ce proscrit si vaillant, si redouté, dont elle tenait le sort. Elle se demandait en quel coin d'elle-même elle avait puisé l'audace de sauver ce malheureux, avec le secours de Barras, au risque de se faire de celui-ci un irréconciliable ennemi ; à quel entraînement elle venait d'obéir et si l'homme pour lequel

elle s'exposait à des périls redoutables méritait qu'elle se sacrifiât pour détourner de sa tête les coups qui la menaçaient.

A ce point de ses réflexions, elles prirent soudain un caractère ardent et fiévreux, surexcitées par un élan de sympathie qui mit dans son âme un besoin impérieux de revoir Roland. Sans savoir comment cela s'était fait, elle se trouva, un flambeau à la main, devant la porte de la chambre où elle l'avait enfermé. Elle entra, et marchant sur la pointe des pieds, s'approcha du lit.

Roland dormait. Son sommeil était celui d'ur enfant. A voir ses traits si calmes sous la pâleuil qui les voilait, on n'aurait pu se douter qu'i avait failli périr et était encore à la merci d'une1 imprudence ou d'une trahison.

Josette demeura longtemps debout à sonl chevet, le contemplant, souhaitant qu'il s'é-j veillât et n'osant troubler son repos. Tout à! coup, dominée par le sentiment encore inavoué j qui venait d'étreindre son cœur, elle se pencha, ses I lèvres brûlantes effleurèrent le front du chevalier. Il soupira faiblement. Une de ses mains posée sur le drap se souleva. Alors Josette eut peur, peur surtout d'être surprise, et elle s'enfuit.

La vallée qui s'étend entre Charenton et Villeneuve-Saint-Georges est une des plus belles des environs de Paris. La Seine la traverse et la fertilise. Des collines boisées la dominent d'un côté ; de l'autre, des villages placés en bordure du fleuve et adossés à la forêt de Sénart. Encadrés par de longues files de peupliers et de saules, ses prairies et ses champs forment, dans la variété de leurs couleurs, un damier gigantesque

dont les toitures d'où émerge, çà et là, un closher, coupent heureusement l'uniformité.

Tout ce pays est devenu, de nos jours, un pays de villégiature où vont s'abriter contre la chaleur, l'été venu, des milliers de Parisiens. Mais, au siècle dernier, quand les plaisirs de la campagne, non encore facilités par les chemins de fer, étaient plaisirs de riches et de grands seigneurs, on comptait dans la vallée moins de résidences estivales qu'aujourd'hui. Celles qui s'y trouvaient consistaient en châteaux somptueux, noyés dans la verdure de parcs immenses entre lesquels passaient les belles routes pavées iqui vont de Paris vers Corbeil, Melun et Fontainebleau. Les cottages y étaient en petit nombre, j'entends de ceux où l'on peut vivre avec un mince revenu, sans abdiquer toute élégance et tout confort. Si quelque amant de la nature, |j réduit à des ressources modestes, se mettait en tête d'aller la contempler, c'était à une auberge de village qu'il était tenu de demander l'hospitalité.

Ne possédant pas de château, répugnant aux promiscuités des auberges, Josette Marsin, en quête d'une installation de repos, avait eu la bonne fortune de profiter d'une de ces occasions

que faisait naître, à cette époque, le désarroj révolutionnaire.

Avant que les communautés religieuses eus| sent été détruites par la Convention, existait ai j delà de Gharenton, plantée à micoteau, au miliei] d'un bois, une abbaye de Bénédictins. Quand les moines en eurent été chassés, leurs vastes doi maines devinrent légalement biens de l'Etat j mais, en réalité, grâce à l'abandon dans lequel ils furent laissés, ils devinrent la propriété d<! qui voulut en jouir. Les paysans des environ!1 détruisirent les murs du parc et le principa; corps de logis. Ils les détruisirent non dan*? un accès de colère et en un jour, mais peu è peu, méthodiquement, enlevant l'une après l'autre les vieilles pierres

avec lesquelles ils allèrent édifier plus loin des habitations à leur usage. Et de même, ils abattirent les plus beausj arbres afin de se chauffer durant l'hiver.

Après Thermidor, l'Etat se souvint qu'il était propriétaire de l'abbaye et voulut la mettre ei vente, mais elle avait disparu. Il n'en restaii plus que le sol, des terres sans culture, ravinées avec, un peu partout, de maigres bouquets d'ar ! bres, respectés, on ne sait pourquoi, par le cognée des dévastateurs et, debout encore

unique vestige des bâtiments du monastère, un des anciens pavillons d'entrée.

Tel qu'était le domaine, on le morcela en vue des acheteurs et au prix de quelques mille francs en assignats, Josette Marsin devint propriétaire du pavillon et du terrain boisé qui l'entourait.

Avec le goût naturel aux femmes, elle eut vite fait d'embellir son nid. A l'extérieur, elle décora les façades de rosiers grimpants ; à l'intérieur, elle tendit les murs d'étoffes claires. Le terrain ravagé fut transformé en jardin d'agrément et Josette ne tarda pas à se prendre de passion pour ce joli séjour.

Elle y passait les loisirs que lui laissait son théâtre, non seulement en été, mais encore en hiver, quand brillait le soleil. En moins de deux heures, avec de bons chevaux, le trajet était franchi. Dans sa solitude, elle se retrempait, se reposait, oubliait les intrigues et les rivalités de sa vie de comédienne.

L'idée d'y conduire le chevalier de Bellievre découla tout naturellement de l'engagement qu'elle avait pris de favoriser sa fuite. C'est durant la visite de Barras, tout en causant avec lui, qu'elle en forma le projet et quand elle eut obtenu

la promesse d'un sauf-conduit pour elle et ses gens, elle ne douta plus du succès.

Durant une partie de la nuit l'émotion éloigna d'elle le sommeil. Cette émotion ne tenait pas seulement aux craintes qu'elle éprouvait au moment de s'engager dans une expédition périlleuse. Elle tenait encore et surtout au sentiment qui la dominait, au coup de foudre qu'elle avait reçu et qui l'avait atteinte en plein cœur.

Si maintenant elle brûlait de porter secours à1 Roland et de préserver ses jours, c'est qu'une sym- 1 pathie à laquelle sa volonté n'avait eu aucune part la rendait compatissante à l'infortune ducheva-l lier ; c'est aussi qu'il lui apparaissait comme un héros, paré de toutes les séductions, de toutes les/ grâces et qu'elle voulait mériter sa reconnaissance. : Elle l'aimait d'abord parce qu'elle l'avait; sauvé et ensuite parce qu'elle avait été subjuguée par sa mâle beauté, par son dévouement à la cause du roi, par son courage. Lorsque, après une longue insomnie, elle finit par s'en-i dormir, elle pensait à lui et quand, le matin venu, elle se réveilla, c'est encore de lui qu'elle avait le cœur obsédé, en même temps qu'elle puisait dans ce sentiment soudain la confiance nécessaire à l'exécution de ses plans.

Ils s'accomplirent ainsi qu'elle les avait conçus. Au petit jour, elle se rendit auprès de Roland et, 5e faisant violence pour dissimuler le véritable :aractère de l'intérêt qu'elle lui portait, elle lui exposa le stratagème qu'elle avait imaginé pour e sauver.

Roland s'y prêta docilement, pénétré de gratitude. Vêtu d'une lévite de couleur sombre sous laquelle on pouvait le prendre pour un valet aussi bien que pour un artisan, les cheveux sans poudre,

le menton enfoncé dans une cravate épaisse et haute, il monta en voiture, sur le siège ie l'arrière-train.

Pierrette fut bien un peu surprise de voir apparaître au moment de partir, sans savoir i'où il venait, ce jeune homme de belle mine qui essayait en vain d'affecter des allures servîtes. Mais, à l'air de sa maîtresse, elle comprit que l'heure n'était pas opportune pour interroger et trop fine mouche pour se montrer curieuse mal à propos, elle garda le silence, tout en construisant, grâce à son imagination vagabonde, un très émouvant roman où le chevalier tenait le rôle principal, un rôle d'amoureux condamné à cacher sa qualité pour ne point offusquer le citoyen Barras. Comme, une fois en route, elle

laissa deviner ses soupçons à Mademoiselle, celle-ci ne protesta pas, trouvant dans les suppositions de Pierrette, un bon prétexte pour mieux dissimuler la vérité.

Le voyage s'accomplit sans encombre.

A la barrière, l'équipage fut arrêté par les sectionnants chargés de veiller aux portes. Mais l'exhibition du sauf-conduit, présenté par Roland lui-même avec une assurance superbe, fit tomber toutes les consignes. Le proscrit sortit de Paris au nez des gardes, respectueusement inclinés sur le passage de la protégée de Barras. Josette eut alors belle envie de l'appeler auprès d'elle dans l'intérieur et d'envoyer Pierrette occuper! sa place derrière la voiture. Mais elle ne l'osa faire et, prudente jusqu'au bout du chemin elle continua à le traiter avec une hautaine indifférence.

Par exemple, elle se dédommagea, en arrivant, Sans redouter de donner raison aux soupçons de Pierrette, elle conduisit aussitôt le chevaliei dans la chambre qu'elle lui destinait, une vaste

pièce située sous les combles et ordinairement inhabitée. Alors, pour la première fois, depuis qu'on était parti de Paris elle lui parla sans feindre.

— Ne m'en voulez-vous pas de vous avoir fait prendre ce déguisement ? lui demanda-t-elle.

— Vous en vouloir, quand je vous dois la vie !

— Vous me la devez en effet. Le tribunal qui devait vous juger était déjà réuni et votre condamnation bel et bien décidée. Barras me l'a avoué.

A ces mots, Roland s'agenouilla et, s'emparant des mains de Josette, il les couvrit de baisers, en murmurant :

— Comment reconnaîtrai- je jamais ce que vous avez fait pour moi ?

— En me laissant continuer jusqu'au bout l'œuvre de votre salut.

— Ordonnez... Je vous obéirai aveuglément.

— Relevez-vous d'abord, reprit Josette déjà défaillante sous les caresses fiévreuses qui brûlaient sa peau. Nous avons besoin de tout notre sang- froid, vous et moi, car, si le plus dur de notre tâche est fait, il s'en faut que nos épreuves soient finies. Nous devons assurer votre passage à la frontière et cette maison ne peut être pour vous qu'une étape.

— C'est dommage, répondit en jetant un regard autour de lui le chevalier qui s'était

relevé. Je vivrais volontiers ici... près de vous, ajouta-t-il plus bas.

Une rougeur monta aux joues de Josette.

— Près de moi ? dit-elle. A quel titre ?

— Au titre qu'il vous conviendrait de me décerner. Toutefois, si j'avais à choisir, je sais bien celui que je réclamerais. Cette existence que je vous dois, je serais si heureux de vous la consacrer...

■ — Mais c'est une déclaration d'amour ! s'écria Josette, en cachant sous un rire forcé l'ardente émotion que déchaînait en elle le langage de Roland.

— Eh bien oui, une déclaration ! reprit celui-ci. Je vous aime et vous ne pouvez en être surprise. Belle et séduisante comme vous êtes, je n'ai pu concevoir pour vous la reconnaissance qu'a méritée votre dévouement, sans qu'un sentiment plus tendre s'y mêlât. Ne vous y attendiez-vous pas un peu ?

D'abord, Josette ne répondit pas. La voix qui lui faisait ces doux aveux allait à son cœur et s'en emparait si délicieusement qu'elle n'avait pas la force de protester. Mais, comme Roland de nouveau lui prenait les mains, en essayant de l'attirer à lui, elle se dégagea et murmura, non sans une nuance d'ironie :

— Je ne suis pas libre, monsieur le chevalier, /ous le savez bien...

— Ah ! oui, j'oubliais que vous appartenez m citoyen Barras, fit-il d'un accent de dépit, i — ■ Il doit venir ce soir, continua-t-elle, sans Rattacher à nier. I] faudra même que vous restiez enfermé dans cette chambre jusqu'à ce qu'il Boit parti, à moins que

vous ne consentiez à continuer devant lui le rôle de serviteur que vous aviez accepté pour vous dérober aux poursuites dont vous êtes l'objet.

— Passera-t-il la nuit ici ? demanda le chevalier furieux tout à coup.

A cette question, Josette tressaillit, comme si elle eût reçu une injure. Des larmes montèrent à ses yeux et, dominée par un impérieux besoin de se réhabiliter aux yeux de celui qu'elle aimait, elle dit...

— Vous croyez donc que je suis la maîtresse de cet homme ?

— Tout le monde ne le croit-il pas ?

— Tout le monde se trompe.

— Josette, est-ce vrai ? Est-ce possible ?

Le visage de Roland s'était éclairé. Il exprimait la joie. Dans ce soudain rayonnement, Mlle Marsin vit une preuve d'amour, la preuve

d'un amour égal au sien, car elle aimait Rolant et ne cherchait plus à se défendre contre le sent ! ment qui les étreignait tous deux. Elle s'écria

— Barras n'est pas mon amant. Je n'ai pe d'amant. Je n'ai aimé qu'une fois. Celui qu j'aimais est mort.

Et d'une haleine, elle fit à Roland le récit dl sa vie.

— Mais alors, vous êtes libre, Josette, reprit-i quand elle eut fini, et je peux espérer...

— Espérer ! quoi ? Vous n'êtes qu'un passant Je vous ai offert un asile. Mais, demain, le souc de votre sûreté vous obligera à fuir cette maison.. j Quand vous serez loin d'ici, vous m'oublierez..!

— Je ne vous oublierai jamais. D'ailleurs est-il bien vrai que je sois obligé de fuir ! Pou échapper à ceux qui me cherchent, ne suffit-i pas que je demeure sous votre toit ?

— Vous y resteriez... Vous promettriez dN rester !...

— Aussi longtemps que vous voudriez m'j garder.

— Toujours, alors ! soupira Josette, en lais sant échapper le secret de son cœur, dont elle acheva l'aveu dans les bras du chevalier.

Ils restèrent ainsi, pendant quelques minutes

ressés l'un contre l'autre, livrés à leur extase, ms chercher à savoir comment cela s'était fait.

Par la baie ouverte sur la campagne, leur reard embrassait un paysage magique que ferlaient à l'horizon les masses mouvantes de la >rêt de Sénart, baignées de soleil. Des chants 'oiseaux, des parfums de fleurs, les rumeurs)intaines des routes arrivaient à eux. Mais ils e voyaient rien, n'entendaient rien et dans la aix solennelle qui les enveloppait, ils échanèrent le serment sacré par lequel se lient ceux ui s'aiment .

Il fallut cependant s'arracher à cette ivresse, ^errette, à plusieurs reprises, avait frappé à la orte, en criant que Mademoiselle était servie, ls descendirent et furent stupéfaits en voyant eux couverts sur la table dressée dans le jardin ous une tonnelle. En

personne prévoyante, Merrette avait pensé que sa maîtresse ne déjeu- Lerait pas seule et inviterait l'inconnu. Il lui fut •ientôt démontré qu'elle ne s'était pas trompée, lais, discrète autant que prévoyante, elle ne se >ermit ni réflexions, ni surprise.

Cette belle journée s'écoula trop vite au gré des mants. Josette promena Roland à travers son omaine. Ils arrêtèrent les conditions de leur

existence nouvelle. Il fut convenu que le cheval \ resterait caché dans la maison de son an jusqu'au jour où il pourrait rentrer en toute sé< rite dans Paris.

Portés par les espérances radieuses que susc l'amour, ils marchaient dans un rêve. Au fond leur ciel, il n'y avait à cette heure qu'un nua la visite de Barras, lequel, on s'en souviej s'était invité à souper, pour ce soir-là. M*| comme si les événements eux-mêmes euss(! voulu se faire complices de leur bonheur, vers fin de la journée, un courrier du Directoi apporta une lettre par laquelle Barras s'excus d'être retenu au siège du gouvernement et ne pouvoir venir. Il s'annonçait, il est vi pour le jour /uivant. Mais qu'importait, puisqi laissait aux amants de longues heures, dun lesquelles ils pourraient savourer, dans h retraite et sans crainte, le plus parfait bonhe

Ces heures, ils les mirent à profit pour s'aim pour se raconter l'un à l'autre leur vie pass pour s'initier réciproquement à leurs proj d'avenir, pour les transformer au gré de l'amc qui venait de fondre sur eux et, à la faveur (circonstances dramatiques qui les avaient i proches, de les unir à jamais. Au lendemain

3 jour inoubliable, ils pouvaient croire, tant ï révélait étroite leur intimité, qu'ils s'étaient)UJours connus et toujours chéris.

Ils vécurent alors absorbés dans l'enchanteîent de leur amour. Deux fois par semaine, osette partait pour Paris, dès le matin, appelée

son théâtre par des répétitions ou des repréentations ; son absence durait vingt-quatre Leures. Les routes, même aux environs de la apitale, n'étaient pas assez sûres, en ces temps le désordre, pour qu'elle osât voyager la nuit, lais elle rentrait le jour suivant, dès l'aurore, >resque sûre de trouver à mi-chemin le chevalier renu à sa rencontre. Alors, elle exigeait qu'il acontât comment il avait employé son temps bin d'elle et elle-même devait lui dire l'emploi lu sien. La confiance qu'ils avaient l'un dans 'autre était entière, il leur était aisé de ne se ien cacher.

Quant à Barras, par deux fois, il était venu roir Josette à la campagne. Mais, bientôt lasse le le recevoir dans la maison où vivait son amant, îlle s'arrangea pour qu'il n'y vînt plus. Elle ne variait jamais de lui, comme si leurs relations hissent cessé. Quand elle allait à Paris, elle le m faisait savoir. Alors seulement, elle tolérait

qu'il passât quelques instants auprès d'elle, so au théâtre, soit dans sa maison de la rue Chai tereine. Durant ces courtes entrevues, elle Dj s'attachait qu'à dénouer les liens fragiles qui le attachaient encore l'un à l'autre.

Maintenant, Barras, un peu las de ses vaine poursuites, commençait à perdre espoir. Engag dans d'autres aventures, il se détachait d Mlle Marsin. C'est ce qu'elle souhaitait. Toute fois, Roland ne le sut que lorsqu'elle se cru assurée d'atteindre son but. Mais, loin d'approu ver sa conduite, il démontra à son amie qu'ell ne devait pas se priver de la protection d'un per sonnage aussi

puissant que le chef du Directoire I et comme elle était étonnée de l'entendre parle: ainsi, il reprit d'un accent très doux et trèi tendre :

— Même dans tes bras, Josette, je ne peux sani trahir mes devoirs et sans manquer à l'honneur oublier que je suis un soldat de la cause royale C'est dans l'intérêt de cette cause qui doit t'être chère et sacrée, puisque je la défends, que je te demande de ne pas abdiquer l'influence que tu exerces sur Barras.

Josette promit, heureuse de saisir une occasion nouvelle de se dévouer à son amant. Qu'il l'aimât

Dujours ardemment et, à ce prix, elle était prête

lui donner sa vie.

Leur roman durait depuis deux mois. Chaque)ur y ajoutait une page plus belle. Disposée à béir à Roland, quoi qu'il pût ordonner, à le uivre partout où il voudrait la conduire, Josette b considérait comme liée à lui pour toujours.

Elle se savait trop ardemment aimée et avait rop de foi dans la loyauté du chevalier pour raindre d'être abandonnée. Mais, à toute heure, lie tremblait pour la liberté et pour la vie de cet omme devenu pour elle un maître et un dieu.]lle n'ignorait pas les dangers qui le menaçaient, hioique le Directoire délivré de ses ennemis se montrât moins rigoureux qu'au lendemain du 8 fructidor, le chevalier de Bellievre restait tou- 3urs hors la loi. Les traitements dont avaient été objet ses complices, déportés, emprisonnés, u condamnés à mort, ne laissaient aucun doute ur le sort qui l'attendait lui-même, s'il tombait ux mains de ceux qui le poursuivaient.

C'est de ces périls non encore conjurés que 'alarmait Josette. Aussi, parfois, se reprochait- Ile comme un acte de criminel égoïsme, d'avoir etenu Roland en France, de n'avoir pas exigé [u'il passât à l'étranger. Elle le suppliait alors de

s'enfuir en lui promettant de partir en mên temps que lui. Mais, il résistait, alléguant qu placé par le roi à un poste de combat, il ne poi vait le déserter. Et si Josette objectait que li circonstances avaient cessé d'être favorabL aux conspirateurs, Roland répondait qu'elL pouvaient le redevenir et qu'il avait le devoir I se tenir à même d'en profiter.

L'automne avançait. Les journées plus brève la saison plus inclémente, le vent qui arrachait 1< feuilles aux arbres, les pluies qui détrempaiei le sol, tout contribuait à rendre moins agréab le séjour de la campagne. Mais Josette ne parla pas de se réinstaller rue Chantereine. On eût dl qu'elle craignait, en y rentrant, de compromette son bonheur. La vérité, c'est qu'elle avait pei pour Roland, peur qu'il n'y fût pas en sûreté.

Cependant, à plusieurs reprises, il Pava suivie à Paris, durant les courts séjours qu'eli y faisait. Pour expliquer ces excursions impri. dentés, il alléguait la nécessité de se concerte! avec divers partisans du roi ou même de se pre curer des ressources, l'argent qu'il portait sur la au moment de son arrestation, étant mainte nant épuisé. De ces courses rapides, il étaii revenu toujours sain et sauf. Mais, le bonheu

vec lequel il les avait accomplies ne rassurait as Josette. Dominée par ses appréhensions, le reculait sans cesse la date de son retour défiitif, quelque étonnement que causât à ses amis,

ses camarades du théâtre, à Barras lui-même incompréhensible caprice qui la retenait aux hamps, malgré les rigueurs de l'arrière-saison.

Ce caprice dont elle ne devait et ne rendait ompte à personne, elle ne l'expliquait pas davanage à Roland. Leur vie était heureuse, ainsi u'ils Pavaient faite. Il leur suffisait d'en jouir our rendre inutile toute explication.

Mais il arriva qu'un jour, Josette étant revenue e Paris, sous une pluie torrentielle, par des 3utes inondées, Roland qui l'attendait s'alarma e la savoir exposée à de tels accidents. En la 3cevant dans ses bras, lorsqu'elle descendit de oiture, toute frissonnante, il émit l'avis que le îoment était venu de quitter la campagne.

Josette se récria d'abord ; puis, devant son isistance, elle céda. D'un commun accord, s fixèrent à la semaine suivante leur rentrée

Paris. Toutefois, la jeune femme ne put taire expression de ses regrets. Assise près de Roland, evant un grand feu allumé en hâte, dans la hambre où, depuis qu'ils s'aimaient, ils avaient

connu d'inoubliables joies, elle eut le pressent ment que son bonheur était menacé et tristemeii elle dit :

— J'aurais voulu ne plus m'en aller de cet maison. Ailleurs, pourrais- je goûter jamais ; douceur d'un retour pareil à celui-ci ?

— Ailleurs comme ici, ne t'aimerai-je p* comme je t'aime ? demanda Roland.

— C'est donc bien pour toujours que t m'aimes ?

— Oui, pour toujours.

L'accent de cette réponse dissipa ses crainte^ Elle ne songea plus qu'à jouir sans contraint des jours qu'elle devait passer encore dans so cher cottage. Mais, le lendemain, comme à so réveil, elle interrogeait le visage de Roland et cherchait le sourire par lequel, chaque matin il la saluait, elle crut y surprendre une ombre Accoutumée à lire dans son regard, elle devin, que quelque préoccupation grave le dominai et l'interrogea. Sans doute, il était pressé de parle autant qu'elle-même était pressée de savoir car, sans se faire prier, il répondit :

— Nous touchons à des événements dans les quels plusieurs de mes amis vont jouer leur vie

— Encore une conspiration ! s'écria-t-elle

- Oui, une conspiration. Mais je n'ai pas le roit d'en parler aujourd'hui. Plus tard, tu auras...

— Je veux savoir sur-le-champ.

— J'ai promis de me taire, je l'ai juré... Elle baissa la tête en silence, les yeux aveuglés

oudain par des larmes et comme il tentait de a rassurer, elle se redressa et fermement elle dit :

- Je ne te demande pas d'enfreindre ton erment ni de me livrer ton secret, Roland, tfais sache bien que, quels que soient les dangers [ue tu vas braver, je veux les partager avec toi. ru ne peux refuser de m'y associer, car j'ai mérité, >ar mon amour, de vivre de ta vie et de mourir le ta mort. Tu conspires, je veux conspirer tussi.

— Même si tu devais payer de ta tête une part . nos complots ?

— Même dans ce cas. Quoi qu'il arrive, notre ort doit être commun.

— Eh bien, c'est convenu, fit-il, entraîné >ar l'énergique accent de Josette. Jusqu'à ce our, tu n'as été que la maîtresse du chevalier le Bellievre. Désormais tu seras sa complice.

— Ah ! je vois bien maintenant que tu a' aimes autant que je t'aime, s'écria-t-elle en se

réfugiant extasiée entre ses bras. Que dois-j faire ? Ordonne.

— Il faut que, sous trois jours, Barras vienn souper ici avec toi et que tu le retiennes jusqu'; minuit.

La figure de Josette se décomposa.

— Barras ! C'est contre Barras que tu cons pires ?

— Voilà tes belles résolutions ébranlées objecta railleusement Roland. Je savais bieil que le personnage te tient au cœur...

— Que veux-tu dire, Roland ?

— Je veux dire que tu as toujours eu ur faible pour lui et que la crainte de l'attirer dam un piège paralyse ton courage.

— C'est donc un piège que tu me charges de lui tendre ?

— Oui, un piège. Nous sommes quelques-uns qui avons résolu de l'enlever, non pour le mettre à mort, mais pour lui dicter nos ordres, quand i sera notre prisonnier...

— Et c'est à moi que tu demandes ?...

— Ne t'es-tu pas offerte ?

— Je ne savais pas encore ce que tu exigerais de moi...

— N'en parlons plus, continua dédaigneuse-

nent le chevalier. J'ai eu tort de prendre au érieux tes protestations.

— Barras ne m'a jamais fait que du bien,)bserva Jooette bouleversée par la dureté des paroles que venait de prononcer Roland.

Il évita de répondre et s'éloigna, laissant la jeune femme en proie à l'angoisse la plus affreuse. Pour la première fois, elle avait encouru la colère de son amant et voyait un nuage assombrir leur commun bonheur.

Lorsque, au bout de quelques instants, elle rejoignit le chevalier dans le jardin, l'accueil qu'elle reçut de lui ne portait pas trace de leur brève querelle. Mais son silence, plus terrible que ses reproches, acheva de désespérer Josette. Elle se vit délaissée dans un coup de colère, séparée du seul être qu'elle aimât, privée de la tendresse qui l'aidait à porter la vie. C'en était trop ; le désir de retenir celui qu'elle croyait prêt à fuir loin d'elle la rendit résignée et docile.

— Ne me reprends pas ton cœur, suppliat-elle, éperdue, en saisissant les mains de Roland. J'ai été folle tout à l'heure en tentant de me dérober à tes ordres, puisque je t'appartiens. Pardonne à ma faiblesse. Dis ce que tu exiges, de moi. J'obéirai.

— Non, non, je ne veux pas le mêler à ce; tragiques aventures, répliqua Roland attendr par cette soumission. Laisse-moi les courir seul en te contentant de m'aimer comme je t'aime

— Cela ne saurait plus me suffire, reprit Jo sette à qui revenait son courage. Mon premiei mouvement était le bon et j'y cède, sans arrière- j pensée, sans contrainte. Tu veux que, sous trois] jours, Barras vienne ici ; il y viendra. Je n'y mets qu'une condition, c'est que, quoi qu'il arrive, il aura la vie sauve.

— Ce n'est pas à sa vie que j'en veux, déclara Roland. Elle est nécessaire à mes projets.

Un baiser scella leurs accords. Si quelque remords s'éleva dans la conscience de Josette, elle n'en laissa rien paraître. Elle ne regrettait pas de s'être liée plus étroitement au chevalier, puisque, maintenant, elle était sûre de vivre ou de mourir avec lui.

Il lui fit connaître alors la téméraire entreprise qu'il allait tenter. Il en avait conçu l'idée, en constatant que, lorsque Barras venait à Villeneuve-Saint-Georges, il voyageait sans escorte. Un courrier à cheval, en avant de sa voiture, pour éclairer la route, un laquais derrière, le cocher sur son siège, et c'était tout. Ces trois

Lommes, il est vrai, portaient des armes, Barras .ussi. Mais ce n'est pas cette circonstance qui Lurait pu faire reculer Roland.

A Paris, il avait retrouvé trois de ses chouans, es plus intrépides de sa bande, qui lui étaient iveuglément dévoués. Il les avait appelés et cachés dans Gharenton. Il connaissait leur audace K avec eux, se croyait invincible. Il avait donc ■ésolu de surprendre Barras dans la maison de Fosette et de l'enlever.

Ce qu'il ferait, lorsqu'il le tiendrait en son 30uvoir, il n'en savait rien encore. Tantôt, I rêvait de le conduire, pieds et poings

liés, à Blankenberg, en Allemagne, où résidait le roi de France, tantôt de lui arracher des ordres à la faveur desquels il se rendrait maître de Paris. Mais, tout en se réservant de se conduire au gré des événements, il restait convaincu que le coup de main qu'il préparait jetterait le désarroi parmi les républicains et rendrait confiance aux royalistes.

Décidée à le seconder, Josette approuva tous ses plans. Elle écrirait à Barras pour l'inviter à venir souper chez elle à trois jours de là. Sa lettre fut faite de manière à prévenir un refus. Le directeur, en la recevant, devait croire qu'il

touchait au terme de ses peines, que Josettj s'était enfin décidée à couronner sa constance Entraîné par un tel espoir, il serait allé au bou> du monde.

Pierrette fut chargée de porter à Paris cett* lettre, dont elle ignorait le contenu. Comme i importait de se cacher d'elle, le chevalier profit* de son absence pour réunir ses chouans, leu: donner ses dernières instructions et assigner i chacun d'eux le poste qu'il devait occuper quanc| aurait sonné l'heure d'agir. Il les congédia enj suite en leur recommandant de ne pas se mon trer dans le pays, de peur d'attirer l'attention el d'éveiller les soupçons de la municipalité de Charenton. Pierrette revint le même soir. Elle rapportait l'acceptation de Barras, un billet parfumé dont chaque ligne révélait la reconnaissance et l'espoir d'un cœur ardemment éprise

Les jours qui suivirent furent les plus heui reux de la vie de Josette. Comme si son dévouement eût rendu plus puissante et plus communicative la tendresse de Roland, elle en fut enveloppée et pénétrée plus encore qu'elle ne l'avait été jusque-là. Il n'y eut pas

une heure de ces journées bénies qui ne vît le chevalier à ses pieds. Durant les semaines précédentes, même quand

3ette tendresse se prodiguait, Josette, malgré iout, pouvait craindre que son bonheur prît fin)t d'être, tôt ou tard, délaissée. Mais, maintelant, cette crainte n'existait plus. Elle connut a douceur des loyaux serments qui consacrent 'éternité de l'amour.

— En t'associant à moi pour servir la cause lu roi, lui disait Roland, tu as acquis à. sa grati- ,ude comme à la mienne d'imprescriptibles droits, ^ous ne nous quitterons plus, ma Josette ; tu ;eras associée à ma victoire, si je dois vaincre, :omme tu t'es associée à ma détresse et, ayant roulu partager mes périls, tu partageras mon riomphe. Je te présenterai au roi comme ma emme.

— Et je serai fière de porter ton nom, soupiait Josette transfigurée, mais si nous sommes vaincus, n'est-ce pas que ton sort sera le mien ? vie le promets-tu ?

— Nous vaincrons, reprenait Roland touours plus ardent à éloigner d'elle les sombres dées ; nous vaincrons et nous serons heureux usqu'au bout de notre vie, puisque la mort eule pourra nous empêcher de nous aimer.

Et c'étaient entre eux, du matin au soir, mêmes,)rotestations passionnées, mêmes feux, mêmes

délires, le rêve le plus éblouissant qui se soit jamais offert à l'imagination de deux êtres liés l'un à l'autre. Ils bravaient ainsi le destin, au moment même où le destin se préparait à leur faire expier la félicité qu'ils goûtaient depuiqu'ils s'étaient connus.

Vers huit heures du soir, sous un ciel nuageus et sans lune qui rendait la nuit très obscure, ur profond silence enveloppait la

maison de M11' Marin, troublée seulement par les rumeur! plaintives du vent d'ouest qui faisait rage et dans sa course impétueuse à travers la campagne tordait les arbres, en les dépouillant de leurs deri nières feuilles, déjà jaunies, dont il jonchait le so tout autour d'eux.

Au loin sur l'horizon, de rares et éparse pointes de feu piquaient l'ombre, s'y éteignaien l'une après l'autre, au fur et à mesure qu'en traient dans le repos les habitations aux vitre desquelles elles brillaient. On ne voyait rien qu* ces lueurs agonisantes ; on n'entendait rien qui le bruit de la tempête déchaînée.

A la même heure dans une élégante salle

manger qu'égayait un beau feu, flambant clair ur les bûches qu'il dévorait, Josette et Barras taient attablés, elle un peu pâle, mais dissimuant son angoisse sous un effort de bonne humeur, ni verbeux, confiant, épanoui dans le bien-être vec, sur son visage d'épicurien, un air de gaieté, :ui en tempérait la gravité hautaine. En dépit lu mauvais temps, il était arrivé à l'heure dite, vait trouvé la maison chaude, le couvert mis, a comédienne souriante, parée pour le recevoir. je repas touchait à sa fin, Pierrette, après 'être assurée qu'on n'avait plus besoin de ses ervices, s'était retirée discrètement et Barras approché de Josette, penché sur elle, plaidait a cause avec l'accent d'un avocat convaincu lu'il va gagner son procès et qui ne plaide plus [ue pour la forme.

A ce moment, dans le jardin, un bruit semblable au craquement du sable sous un pied [ui l'écrase se fit entendre. Il venait d'un hangar, nfoui dans les arbres en face de la maison, •ù étaient déposées des provisions de bois. Juches et fagots amoncelés le

long des murs monaient en pyramides jusqu'aux poutres qui souenaient la toiture, laissant entre les tas d'étroits

assages.

En même temps que résonnait dans la nuit ce bruit qu'eut vite couvert celui du vent, un homme émergea de l'un de ces couloirs, s'avança jusqu'au seuil du hangar et murmura :

— Ils ne peuvent tarder maintenant. Debout, les enfants !

Il fit quelques pas, suivi bientôt de cinq autres individus qui calquaient leurs mouvements sur les siens et vinrent se ranger à la suite contre la façade de l'habitation du côté où n'arrivaient pas les rayons de la lumière intérieure. Ils se trouvèrent ainsi dissimulés par l'ombre et demeurèrent immobiles, dans une posture d'attente, le regard abaissé vers un soupirail de cave qui s'ou\rait sous le perron auprès duquel ils s'étaient placés.

Tout à coup, de ce soupirail sortit une tête, puis un buste et des bras, enfin des jambes et des pieds, au total une ombre qui s'avançait en rampant. Cette ombre allait se mettre debout. Us ne lui en laissèrent pas le temps, se jetèrent sur elle et tandis que plusieurs d'entre eux com primaient ses mouvements et, à l'aide de cordes, paralysaient ses membres, les autres tenant la tête introduisaient brutalement dans la bouche une poire d'angoisse.

Ce fut l'affaire d'une seconde. Le personnage ,e trouva ligotté et bâillonné avant d'avoir >oussé un cri.

— Monsieur le chevalier de Bellievre, je vous arête, reprit la voix qui avait parlé tout à 'heure,

Roland étant hors d'état de répondre, ses yeux seuls exprimèrent sa fureur, fureur impuissante lont l'obscurité déroba l'éclat silencieux aux *ens de la police entre les mains desquels il venait ie tomber. Jeté comme un paquet sur les marches iu perron, il eut la douleur d'assister à la capture ie ses chouans, qui furent pris comme il l'avait îté lui-même, à la sortie du soupirai].

Les deux premiers se laissèrent bâillonner sans résistance. Quant au troisième, avant même ie montrer sa tête, il cria :

— Attention, camarades ! Il est convenu qu'on ne me fera pas de mal.

— Laissez celui-là, ordonna le chef des gens de police. Allons, montre ta vilaine figure, Judas. Et le traître, étant sorti de la cave, il ajouta, en lui tendant une liasse d'assignats : — Voilà ton argent. Maintenant, file et tâche qu'on n'entende plus parler de toi.

L'homme ne se fit pas répéter cette brutale

injonction. Il s'éloigna sous les regards men.i çants de ses complices dénoncés et livrés par H et disparut dans la nuit.

Alors, le chef des gens de police s'adressant Roland reprit :

— Voilà ce que c'est de mal placer sa coi fiance, monsieur le chevalier; vous a^vez élj trahi, vous savez maintenant par qui. Votii complet nous est connu dans tous ses détails (j vous ne pouvez en nier le but, puisque vous venej d'être surpris au moment de l'exécuter. Du resti c'est à vos juges que vous aurez à en rendi compte. Ils vous attendent à Paris. J'ai l'ordre dj vous conduire devant eux et nous allons parti]) Une fois en voiture, votre bâillon vous sera retirtl Mais avant, je dois avertir le citoyen Barra qui ignore ce qui vient de se passer et qui ne I doute pas du pé-

ril qu'il a couru. Qu'on attend! ici mon retour, ordonna-t-il en regardant le] agents, et qu'on veille de près sur ces gars Vous m'en répondez.

Il gravit lestement les degrés du perron, entr. dans la maison de Josette, traversa le vestibule désert, et, à la lueur d'une lanterne accrochée ai< mur, alla frapper à la porte de la salle à manger La voix de Barras lui répondit en l'invitant

entrer et il se trouva devant le directeur qui, ;urpris par sa présence, s'était levé en le voyant.

— Qui êtes-vous ? demanda Barras.

— J'appartiens à la police, citoyen directeur, ;t suis envoyé auprès de vous pour une commuîication urgente.

— Qu'avez-vous à me dire ? Et comme le nouveau venu hésitait, Barras ajouta impérativenent, en désignant Mlle Marsin dont les traits évélaient l'étonnement et l'inquiétude : — Vous >ouvez parler devant mademoiselle.

L'homme de police s'inclina comme pour 'excuser de l'hésitation qu'il avait manifestée et lécliner la responsabilité des révélations qu'il itait contraint de faire devant un témoin.

Puis il dit avec assurance :

— Mademoiselle, au mépris des lois, donnait isile à un émigré que je viens d'arrêter dans sa naison.

A cette accusation si formelle qui lui révélait m même temps une catastrophe, un cri de ter- •eur s'échappa des lèvres de Josette. D'un geste imical, Barras essaya de l'apaiser, tout en contiîuant à interroger.

— Vous l'avez arrêté ! Sans mon ordre ?

— J'ai obéi à mes supérieurs immédiats.

— Savez-vous le nom de cet émigré ?

— C'est le chevalier Roland de Bellievrr

— L'Invisible ! s'écria Barras. Etes-vous m de ne pas vous tromper ?

— Regardez mademoiselle, citoyen directeui et vous serez convaincu que je ne me trompe pas

Comme malgré lui, Barras céda à cette invita! tion et demeura stupéfait, en voyant Josettj éperdue et accablée.

— Cet homme dit-il vrai ? lui demanda-t-i1 Mais elle gardait le silence. L'homme continu'

en l'interpellant :

— Allons, avouez, citoyenne. Il ne vous sei virait à rien de vous taire puisque vos complice ont parlé.

— Vous mentez, s'écria-t-elle. J'affirme qu le chevalier n'a rien confessé.

— Lui ou un autre, objecta l'agent, qu'im porte, puisque nous savons.

— Que savez-vous ? fit Barras d'un accen d'impatience.

— Nous savons que vous avez été attir1 dans un guet-apens, citoyen directeur. Vou deviez être enlevé ce soir même, en sortant d'ici peut-être même plus tôt, par l'Invisible qui avail raccolé à cet effet trois chouans restés caché

lans Paris, après fructidor. Heureusement, auourd'hui même, l'un d'eux a révélé le complot m maire de Charenton, qui s'est empressé d'avertir le ministre de la police. Ce dernier s'est •endu aussitôt au siège du Directoire. Vous veniez l'en partir pour vous rendre ici. Alors, il m'a lépêché sur vos traces, en voiture, avec une escorte de cavalerie et des ordres rigoureux, >ropres à prévenir la perpétration des desseins exécrables dont vous étiez l'objet. J'ai eu le bonîeur d'arriver à temps et, sans qu'il m'ait été îécessaire de recourir à la force, les coupables iont maintenant hors d'état de nuire.

Barras avait écouté ce récit avec un admirable ang-froid.

— Ils seront livrés à la rigueur des lois, lit-il quand l'envoyé du ministre de la police eut cessé de parler. Qu'on les incarcère au Temple, demain, je conférerai à leur sujet avec le Direcoire. Ce Bellievre est un grand criminel, indigne le pitié.

Sur le signe qui accompagna ces paroles l'envoyé allait se retirer, quand Josette se jetant au- |levant de Barras, murmura suppliante :

— Vous n'enverrez pas cet homme à la mort, ;ans m'avoir entendue.

Il y avait dans son accent tant d'émotion et d; détresse, que Barras, décidé d'abord à faire ju*< tice, fut ébranlé.

— Songeriez- vous à le défendre ? interre ! gea-t-il.

— Si c'est un crime d'avoir travaillé pour I cause royale, répondit Josette, il n'est pas seij criminel. On ne peut le condamner sans me corj damner aussi.

Elle allait continuer. Mais Barras l'en empêchi en disant à l'agent :

— Allez attendre mes ordres au dehon! L'agent sortit. Barras et Josette resterez

seuls.

— Maintenant, expliquez-vous, fit-il.

Il reprit sa place près de la table, les bra

croisés, renversé contre le dos de sa chaise, san que son visage devenu impénétrable laissât transpirer les sentiments qui l'agitaient.

— J'ai encouru votre courroux, reprit alor! Josette, et je suis prête à en subir toutes les consét quences.

— Ainsi, c'est donc vrai. Vous m'aviez tendv un piège et vous auriez payé ma confiance e> mon amour, en vous alliant à mes ennemis, ai moment où ils allaient devenir des assassins

— Votre vie n'était pas menacée, protestaelle. Votre liberté seule l'était. Nous ne vou- >ns que vous arracher des ordres, en vue de ciliter le retour du roi.

— Comment, vous qui me connaissez, avez- >us pu vous leurrer de l'espoir d'obtenir ces ■dres sans employer la violence ? Vos complices ît dû prévoir le cas où j'aurais refusé ma signaire. Qu'auraient-ils fait si je l'avais refusée ? [Ions, n'essayez pas d'atténuer leur forfait.) sais de quoi ils sont capables et j'ai le droit de tfiser que ma mort était résolue.

— J'affirme le contraire, s'écria Josette avec Lergie. J'avais exigé et obtenu que, quoi qu'il rivât, il ne vous serait fait aucun mal.

— Je vous dois donc de la reconnaissance, ♦serva railleusement Barras ; je ne l'oublierai s et il vous sera tenu compte de vos bonnes tentions. Elles ne sauraient du reste excuser vos mplices. Leur crime n'est pas d'avoir conspiré ntre moi, mais d'avoir conspiré contre la Répuique.

— Ils se défendaient. La République ne les ait-elle pas décrétés d'accusation ?

— Parce que depuis longtemps eux et leurs reils travaillaient à la renverser. Le chevalier

de Bellievre est un de nos plus ardents ennem En Provence, en Vendée, à Paris, partout s'ourdissaient les conjurations liberticides, noj avons trouvé sa main. Je ne m'étonne donc pi qu'il ait tenté un suprême effort pour triompl: des patriotes qui font à la liberté un rempart leur corps. Mais je m'étonne que vous vous sojj associée à lui. Je ne vous savais pas des opinic royalistes.

— Le chevalier de Bellievre est mon amai soupira Josette.

— Votre amant ! s'écria Barras en se levs; irrité. Et moi qui allais me laisser toucher jj l'intérêt que vous lui portez ! Décidément, je suis qu'un sot. Votre amant ! Voilà un aveu | rend sa condamnation certaine.

— Même si j'étais prête à vous acheter sa \ à la payer du prix que vous exigeriez ?

En prononçant ces mots, Josette s'avanç intrépidement vers Barras, comme pour lui ofl sa beauté que rehaussait, en ce moment, l'ard* fiévreuse de ses yeux.

— Vous l'aimez donc bien ? fit Barras.

— Je l'aime autant qu'il m'aime. Il est rr maître et je suis toute à lui.

— Et vous vous donneriez pour le sauv«

— Pour le sauver, je suis prête à tout !

— Si je vous prenais au mot, pourtant ! Et iarras tendit les bras comme pour enlacer la aille souple de Josette. Mais, presque aussitôt,

les laissa tomber au long de son corps, en isant : — Rassurez-vous. Je n'exigerai pas une elle immolation de vous-même. Quelque héaïque que soit votre dévouement, le chevalier e vous le pardonnerait jamais. Il mourra^ ar il a mérité de mourir. Mais, du moins, il emportera dans la tombe la conviction que, jusqu'au ►out, vous lui avez été fidèle et que Barras est m loyal ennemi.

— Alors, vous ne voulez pas lui faire grâce ? éprit Josette.

— Cela n'est pas en mon pouvoir. Le chevalier tppartient aux tribunaux.

— Pas encore, puisqu'il n'a pas été traduit levant eux.

— Cessez de le défendre, Josette. Je ne peux ien pour lui. C'est à peine si tout mon crédit sera issez puissant pour vous tirer vous-même de cette criminelle aventure.

Josette se redressa et avec une impétuosité m se révélait l'énergie de ses résolutions, elle i'écria :

— Mais je ne veux pas en être tirée. Ce n'e pas ma vie que je défends ; sans Roland à m« côtés, elle me serait odieuse. S'il meurt, je vev mourir aussi. Maintenant, elle était à genou devant Barras, s'emparait de ses mains et suppliait : — Ayez pitié de moi et laissez-m< partager le sort de celui que j'aime. Pourqu* me refuseriez-vous ? Mon crime n'est-il pas pli* grand que le'sien ? Il n'a pas abusé de votre coi fiance, lui ! Il ne vous a pas trompé, tandis qu moi... Ce serait atroce de le mettre à mort sar me faire périr aussi. Ne nous séparez pas, Barra; et si vous persistez dans votre rigueur envers lu tempérez-la par un peu de clémence envers mo:

— Ma clémence ne vous fait pas défaut Josette, puisque, malgré vos aveux, vous aurej la vie sauve.

— Mais, puisque je vous répète que la vie ei de telles conditions serait un supplice pire qu la mort.

— C'est l'exaltation où vous êtes qui vou dicte ce langage, objecta Barras plus ému qu'il n< voulait le laisser paraître. Mais, à votre âge, i n'est pas de douleur inconsolable et plus tardi quand la vôtre sera apaisée, vous bénirez ms compassion, les souvenirs que je garde de notre

nitié, tout ce qui, dans ce moment, plaide encore

)ur vous en mon cœur, bien que vous l'ayez

éconnu.

Josette s'était relevée, comme lasse de sup-

ier en vain. Elle écoutait Barras, se demanaint par quelles preuves elle parviendrait à le

mvaincre de la sincérité de ses prières.

— Puisque je suis impuissante à vous atten- ?ir, fit-elle tout à coup, je sais ce qu'il me reste faire.

— Que ferez-vous ? interrogea-t-il bouleversé ir l'accent de la comédienne.

— Je serai à côté de Roland à l'heure où il 3vra périr et je me donnerai la mort sous ses 3ux. Vous me connaissez mal, Barras, si vous 'oyez que je pourrais me consoler de l'avoir 3rdu.

Ils restèrent ainsi en face l'un de l'autre, le secouée par sa douleur, les cheveux sur les)aules, les vêtements en désordre, toute brisée ar ses supplications vaines, lui, non moins ému, len qu'à force d'être mêlé aux tragiques événements de la Révolution, il se fût cuirassé contre s surprises du cœur.

Un combat se livrait en lui. Doublement irrité mtre le chevalier de Bellievre, tenté de frapper

dans la personne de ce rebelle son rival et l'ei nemi de l'Etat, il inclinait à punir. Mais, en mêir ' temps, le désespoir de Josette l'apitoyait. Ur idée de généreux pardon s'élevait en lui, le disp< sait à l'oubli de ses griefs, à l'indulgence. Le dés de faire grâce grandissait peu à peu, éteignar sa colère, apaisait la soif de vengeance, qi d'abord avait mis les menaces sur ses lèvre altérées.

Soudain, il parut avoir pris son parti et pari avec douceur :

— Epargner votre amant serait un acte d'inc prudence et de folie, car, à peine libre, il recoin! mencerait à conspirer. C'est un de ces fanatique! qui ne désarment pas.

Josette, étonnée par le ton de condescen dance qu'il affectait, le regarda, cherchant . pénétrer sa pensée.

— Je n'ai pas le droit de m'engager pour I chevalier, dit-elle. Mais je suis convaincue qu'a près avoir bénéficié de votre pardon, il n'eu pas oublié qu'il vous devait la vie. D'ailleurs mon devoir eût été de le lui rappeler sans cessi et d'empêcher ainsi de nouvelles révoltes.

— Pour les empêcher, il eût fallu que vous fussiez toujours à ses côtés.

— Nous étions résolus à ne plus nous séparer,

— Mais vous auriez dû le suivre hors de France, abandonner la carrière où vous attendent la fortune et la gloire !

— Qu'était ma carrière comparée à l'honneur de porter le nom du chevalier de Bellievre ! Je l'aurais suivi partout.

Elle le dit d'un accent si touchant et si vrai que 3ette fois Barras fut vaincu.

■ — Comme vous l'aimez, Josette, soupira-t-il... Il est heureux et je l'envie.

; Alors seulement, elle comprit où il voulait en venir. Elle se précipita vers lui, anxieuse, une prière dans le regard, une question sur les lèvres.

— Vous allez donc le laisser vivre !

— Sans conditions, répondit-il.

Elle joignait les mains, cherchant les mots pour exprimer sa reconnaissance. Mais, déjà, Barras n'était plus devant elle. Il avait marché ivers la porte, l'avait ouverte, et appelant le chef des hommes de police, il lui donnait un ordre. Puis il revint auprès de Josette et lui coupant la voix, au moment où elle allait parler, il lui dit :

— Attendez. Vous allez voir comment Barras se venge.

Elle garda le silence et, défaillante sous le

poids de son angoisse mêlée d'espérance, elle j s'appuya contre la table où se trouvaient encore, sur la nappe blanche, les restes du souper qu'avait interrompu l'entrée de l'homme de police. Celui-ci revint presque aussitôt. Mais il n'était! pas seul. Devant lui marchait le chevalier de Bellie^re. Il avait encore les mains liées derrière le dos et le bâillon sur la bouche. La tête haute, le regard assuré, il s'arrêta à quelques pas de Barras, en le bravant du regard. Mais Barras! feignit de ne pas voir cet inutile défi et, s'adressant à l'agent, ordonna :

— Déliez votre prisonnier ; débâillonnez-le. L'agent hébété par la surprise, obéit machinalement. Puis, quand ce fut fini, Barras reprit :

— Quant à vous, rentrez à Paris, avec vos subordonnés et les cavaliers qui vous ont accompagné. |

— Mais cet homme est un grand criminel, balbutia l'agent. Vous l'avez dit vous-même, citoyen directeur.

— Il faut oublier que je l'ai dit ; j'étais mal informé. Vous offrirez mes remerciements à ceux qui vous ont envoyé. Mais vous leur ferez savoir que, cette fois, leur zèle les a entraînés trop loin. Allez.

L'homme de police s'éloignait à reculons,

;aluant, très humble et stupéfait par le dénouement de l'aventure. Quand il fut sorti, Barras a tourna vers Roland et, sur un ton d'exquise îolitesse :

(— Vous êtes libre, monsieur le chevalier, ^ous conspiriez contre l'Etat, vous avez mérité m châtiment rigoureux. Mais par considération |»our Mlle Marsin, je vous fais grâce. Ne manquez pas de la remercier, car c'est à elle, à elle eule, que vous devez la vie.

— Oh ! merci ! merci ! soupirait Josette en rersant des larmes de joie.

Le chevalier restait immobile, sans émotion ipparente, promenant ses yeux interrogateurs le la jeune femme à Barras, qui, très calme, lomme s'il venait d'accomplir une action ordilaire, se préparait à partir. En un tour de main, e citoyen directeur eut jeté son manteau sur ses paules. Il prit alors sa canne, son chapeau et, 'avançant vers Josette, il lui baisa la main en igné d'adieu. Puis il gagna la porte. Mais, en •assant devant le chevalier, il s'arrêta et reprit :

— Un mot encore, Monsieur. Si vous m'en royez, ne vous éternisez pas ici. Tous mes efforts te sauraient empêcher la police d'y revenir [emain pour tâcher de s'emparer de la proie que

je viens de lui ravir. Je suis d'avis que vous par tiez dès le matin, car vous ne serez en sûreté qu de l'autre côté de la frontière. Mademoiselle aur; toute facilité pour vous rejoindre.

— Mes compagnons sont-ils libres ? demand; Roland froidement.

— Aussi libres que vous. Adieu, chevalier Soyez heureuse, mademoiselle.

Ce fut son dernier mot. Il l'accompagna d'ui salut et allait s'éloigner quand le chevalier s'élança vers lui.

— Ne croyez pas, monsieur, dit-il, que je sois insensible à vos bons procédés. J'en référera; au roi et il vous en sera tenu compte, quand Sa Majesté aura reconquis son trône.

Barras ne répondit pas et disparut.

Alors, Roland marcha sur Josette.

— De quel prix as-tu payé ma liberté ? lui demanda-t-il.

— Elle ne m'a coûté qu'une prière.

— Est-ce bien vrai ?

— Sur notre amour, Roland, je le jure, s'écria-t-elle.

Au regard qui accentuait ce serment, il comprit qu'elle ne mentait pas, et il lui ouvrit les bras, Huit jours plus tard, ils étaient en Allemagne

C'est ainsi que le théâtre de la République >erdit, en l'an V, une de ses plus brillantes penionnaires et que les descendants ac-

tuels de la aaison de Bellievre comptent une comédienne)armi leurs aïeules.

Au mois de juin 1793, à la veille de la chute des Girondins, la majorité de la Convention, sous 'influence de la Montagne, qui déjà la terrorisait, vota des lois arbitraires, violentes et haineuses, des lois de sang. Elles provoquèrent dans pluieurs villes de France des protestations armées iont, sauf à Lyon et à Toulon, les forces révolutionnaires eurent promptement raison et qui :urent atrocement châtiées. Mais, dans ces deux :ités où le royalisme proscrit comptait de nom- Dreux partisans, la résistance organisée militaiement fut plus énergique et plus longue.

Toulon, que bloquaient les Anglais et les Espagnols, les appela à son secours, leur livra la flotte rançaise, et le gouvernement révolutionnaire ne)ut s'emparer de la ville rebelle qu'après un ième au souvenir duquel est resté attaché le 10m du lieutenant d'artillerie Bonaparte.

A Lyon, un émigré, le général de Précy, étai ! venu diriger la défense, et la population lif fournit des troupes vaillantes et dévouées. H siège fut terrible. Les assiégés obtinrent d'aborj de sérieux avantages, malgré la violence des attaj ques dirigées contre leurs avant-postes et leuij fortifications. Mais, promptement, les force [ennemies s'accrurent ; on y vit figurer des bande i de paysans d'Auvergne, féroces et fanatisés ; llj ville fut bombardée et bientôt les horreurs de 1] famine vinrent aggraver celles du bombarde ment.

Cependant, les Lyonnais ne demandaient ps grâce. Résolus à résister jusqu'à la mort, I supportaient héroïquement leurs souffrances Mais un jour vint où leurs bataillons décime par la mi-

traille, les privations, la maladie r suffirent plus à défendre toutes les position par où la ville pouvait être attaquée. Un assai général les en dépossséda.

La porte du faubourg de Vaise était seule reste libre. C'est par celle-là que Précy, ne pouvai; plus tenir, s'enfuit avec son état-major et 1< débris de ses troupes, tandis que l'armée rév« lutionnaire entrait dans Lyon. Les représentan du peuple : Couthon, Maignet et Collot d'He

bois, la conduisaient. Ils allaient, dès le lendemain, exercer contre les vaincus d'effroyables et barbares vengeances que rendirent, peu de jours après, plus barbares et plus effroyables les raffinements de cruauté qu'apporta dans le châtiment un autre envoyé de la Convention, i'infâme Fouché.

Or, dans la soirée du jour où Précy s'était enfui pour gagner la Suisse, laissant derrière lui des traînards que ceux qui les poursuivaient massacraient impitoyablement, un jeune officier de son état-major, Raoul Sertranges, errait dans les pues du faubourg de Vaise. Quelques heures plus pt, et avant d'avoir pu franchir la porte à la mite de son général, il avait eu son cheval tué *ous lui. Réfugié dans la boutique d'une mercière, 1 y avait, à prix d'or, troqué son uniforme contre m modeste costume bourgeois appartenant au ils de cette femme, en ce moment volontaire mx armées. Mais, sa métamorphose opérée, la marchande à laquelle il la devait s'était refusée i le cacher chez elle. Redoutant d'être compronise, elle avait exigé qu'il sortît et, depuis, à la aveur de la nuit, il allait à l'aventure par les 'ues désertes, se demandant comment il échappait au fer des assassins.

Sortir de la ville, il n'y fallait plus songer: les barrières étaient surveillées et gardées. Rentrer chez lui, place Bellecour, eût été plus dangereux encore, aussi dangereux que d'aller se livrer. Restait la ressource de quelque auberge où il pourrait attendre de pouvoir quitter la ville Il allait se résoudre à ce parti, lorsque brusque ment s'offrit à son esprit un nom qui fut pour lui ce qu'est pour un naufragé que ses efforts on maintenu à la surface de l'eau, l'épave qui passtj à portée de sa main.

— Le citoyen Mélignan ! se dit-il, déjà rassuré, Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Et dans sa mémoire se reconstituait en tou ses détails l'épisode que ce nom lui rappelait et qui datait de l'époque récente où, dans Lyon; les adversaires de la Convention préludaient ; leur rébellion en donnant la chasse aux Jaco bins.

Au quartier général de Précy, un matin, s'étai; présentée une jeune femme qui sollicitait un audience du commandant en chef. Chargé de 1 recevoir, Sertranges l'avait écoutée avec bien veillance. Il avait appris ainsi qu'elle était la fill d'un sieur Mélignan, petit négociant en soierie; qui, dès les débuts de la Révolution, s'était fai

remarquer par la violence de ses opinions et par son ardeur à dénoncer les citoyens suspects de modérantisme. Son activité révolutionnaire, qui le rendait alors redoutable et qui lui avait créé des titres à la faveur du parti montagnard, le désignait maintenant aux représailles des modérés, redevenus, dans la cité lyonnaise, les maîtres du pouvoir.

i Décrété d'arrestation comme beaucoup de ses 'pareils, il avait pu, jusqu'à ce moment, se dérober aux poursuites dont il

était l'objet. Mais sa fille, redoutant que sa retraite ne fût découverte, venait implorer le général de Précy afin d'obtenir pour ce malheureux un sauf-conduit qui lui permettrait de quitter Lyon jusqu'à ce que sa liberté et sa vie n'y fussent plus menacées.

Sertranges avait promis à la solliciteuse de transmettre sa requête au général. Mais il n'avait pu lui taire que très probablement cette requête serait repoussée. Trop de plaintes s'étaient élevées contre Mélignan pour qu'on favorisât sa fuite ; ce serait un défi jeté à ceux qui l'avaient dénoncé et le général ne voudrait pas encourir leur blâme en portant secours à un homme qu'exécraient ses concitoyens.

Alors, la solliciteuse avait redoublé de sup-

plications. La voix étranglée par les larmes, elle s'était efforcée d'apitoyer Sertranges en lui livrant les misères de sa vie. Mal mariée, malheureuse en ménage, elle avait dû recourir au divorce, désormais inscrit dans les lois, pour se délivrer d'un époux dont l'inconduite déshonorait et ruinait son foyer. Elle était retournée chez son père avec son fils encore au berceau et depuis elle vivait dans la maison paternelle, où sa vie matérielle était assurée.

— Si mon père est arrêté, avait-elle dit à Sertranges, il périra et nous serons condamnés, mon enfant et moi, à mourir de faim...

Quel pouvoir n'exerce pas sur un homme de trente ans une jeune femme qui pleure, quand sa voix et ses yeux implorent et quand elle semble disposée à payer d'un éternel dévouement le service qu'elle sollicite ! Il n'est pas d'éloquence plus entraînante. Sertranges, sans consulter son général, avait délivré le sauf-conduit. Deux jours plus tard lui était parvenu un billet court

mais expressif : « Suzanne Mélignan n'oubliera jamais que c'est à vous, citoyen, qu'elle doit la vie de son père. »

Les incidents tragiques du siège avaient effacé dans sa mémoire le souvenir de cette aventure.

Mais le péril qu'il courait venait de le faire revivre en lui et de lui rappeler en même temps l'adresse inscrite sur le billet qui lui permettait d'aller à son tour demander asile à la citoyenne Mélignan : montée de la Croix- Rousse.

A la fin de cette journée où la ville avait été prise, les habitants s'étaient enfermés chez eux épouvantés et consternés. Dans les rues, à. peine éclairées par la lumière fumeuse des rares réverbères que le siège avait épargnés, ne circulaient que des patrouilles composées de soldats dépenaillés et de paysans en sabots, avinés pour la plupart. Ils étaient chargés d'arrêter tout ce qui leur paraîtrait suspect et de procéder à des visites domiciliaires partout où ils supposeraient que se cachaient des gens compromis.

Cependant, grâce à la nuit et à son déguisement, grâce surtout à sa vieille habitude des quartiers de sa ville natale et de leurs détours, Sertranges arriva sans encombre à la maison qu'il cherchait. Elle était plongée dans l'obscurité. Au troisième étage seulement, une lueur apparaissait derrière les vitres à travers les persiennes closes, et par le billet de Suzanne Mélignan, il savait qu'elle habitait à cet étage.

Cette circonstance lui parut de bon augure.

Après s'être assuré que personne ne pouvait le voir, il pénétra dans l'allée dont la porte était restée entr'ouverte et au fond de

laquelle un lumignon dans une lanterne accrochée au mur éclairait les premières marches de l'escalier. La main sur la rampe, il atteignit à tâtons le troisième palier où tâtonnant toujours, il trouva une porte. Il y frappa, d'abord discrètement, puis, comme on ne lui répondait pas, il frappa plus fort.

A ce second appel, des pas précipités résonnèrent dans l'appartement. Bientôt une voix qu'il reconnut, bien qu'il ne l'eût entendue qu'une fois, demanda qui était là.

— Celui à qui vous avez écrit un jour que vous n'oublieriez jamais qu'il avait sauvé votre père, répondit-il.

On lui ouvrit instantanément et il vit Suzanne Mélignan, un flambeau à la main, les yeux brillants, un peu de rougeur au visage, les cheveux sur les épaules et vêtue d'une robe de chambre qu'elle avait passée en hâte, en entendant frapper au moment de se mettre au lit.

Elle ne semblait pas surprise de le voir ; mais son regard attestait qu'elle en était heureuse et violemment émue.

— Entrez, monsieur, fit-elle, et soyezlebienvenu.

— On dirait que vous m'attendiez, s'écria-t-il, tandis qu'elle refermait la porte.

— J'étais sûre que si vous étiez en danger, vous viendriez vous réfugier ici, avec la certitude d'y être en sûreté.

— Vous êtes seule ? reprit-il alors en promei nant les yeux autour de lui.

I — Seule avec mon fils ; il dort.

— Mais votre père ?

— Depuis que, grâce à vous, il a pu s'enfuir, je suis privée de ses nouvelles. Je le crois à Paris. S'il était là, son accueil eût été pareil au mien puisque sa reconnaissance est égale à la mienne.

— N'avez-vous pas une servante ? demanda encore Sertranges, à qui le souci de sa sûreté suggérait ces questions.

Un sourire égaya la grave figure de la jeune femme et ce fut avec simplicité qu elle avoua qu'en l'absence de son père ses ressources ne lui permettaient pas ce luxe. Elle se servait ellemême, avec l'aide d'une femme de journée qui venait quelques heures chaque jour.

— Vous pouvez vous rassurer, ajouta-t-elle. Aussi longtemps qu'il vous conviendra de rester ici, vous y serez à l'abri de tout péril. Ce n'est

pas chez le citoyen Mélignan qu'on songera à chercher un rebelle.

Tout en parlant, elle introduisit Sertranges dans une pièce bourgeoisement meublée, qui servait à la fois de salon et de salle à manger et sur laquelle donnait une chambre à coucher, dont le flambeau qu'elle avait déposé sur une table permit à Sertranges d'entrevoir l'intérieur. Au pied du lit, il aperçut un berceau. Il fut alors convaincu qu'en lui affirmant qu'elle était seule avec son fils, elle ne l'avait pas trompé.

— Je dois au ciel des actions de grâce, dit-il. Il m'a bien inspiré en me conduisant chez vous. Je n'espérais pas qu'une journée aussi mal commencée finirait aussi heureusement pour moi.

Il s'était assis sans perdre de vue Suzanne. Après avoir relevé ses cheveux, elle allait et venait, tirant d'un buffet une assiette, un verre, un bout de saucisson, un morceau de pain d'avoine et une bouteille de vin.

Elle mit le tout devant lui en disant :

— Vous devez avoir faim. Malheureusement, je n'ai que ceci à vous offrir. La faute en est à vous, messieurs les rebelles. La prolongation de votre résistance a condamné les Lyonnais à manquer de tout.

Elle le disait sans acrimonie ; c'était une constatation et non un reproche. Il négligea de répondre. Exténué de fatigue et l'estomac creux, il était hypnotisé par la vue de cette pauvre nourriture. Un festin somptueux n'eût pas exercé sur lui un plus puissant attrait. Il balbutia des remerciements et se mit à manger et à boire.

Suzanne s'était assise à l'autre bout de la table et toutes les fois qu'il relevait la tête, ses regards rencontraient ceux de la jeune femme. Bientôt il constata qu'ils semblaient l'envelopper et l'appeler. Leur fixité était si caressante qu'il ne tarda pas à en être aussi troublé que s'il se fût trouvé au seuil d'une aventure d'amour.

Autrefois il n'eût pas hésité à s'y engager, après s'être assuré qu'il ne se méprenait pas au langage muet des yeux fixés sur lui. Mais outre qu'il craignait de se tromper et répugnât à introduire le déshonneur et la honte dans le foyer où il avait trouvé asile, il n'était pas libre de disposer de sa vie. Depuis quelques semaines, il était fiancé. La révolte de Lyon avait seule retardé son mariage,

mais sans rompre l'engagement contracté avec l'héritière d'une famille amie de la sienne. A cette heure, sans doute, elle s'in-

quiétait de lui, et en se réfugiant chez la citoyenne Mélignan, il avait songé à recourir à elle pour faire savoir à sa fiancée qu'il était sain et sauf. Maintenant, il n'osait plus, redoutant d'offenser sa libératrice. Si elle l'aimait, comme ses regards le lui laissaient entendre, lui pardonnerait-elle d'aimer une autre femme ? Il se vit alors dans la situation la plus délicate où se puisse trouver un honnête homme et hors d'état de s'y dérober par la fuite, alors qu'il ne pouvait s'éloigner de cette maison sans s'exposer à périr.

Cependant, le silence que gardait Suzanne et celui qu'absorbé par ses pensées il gardait luimême, devenaient plus dangereux que les paroles. Il en sentit le danger, après s'être rassasié, en voyant l'attitude de Suzanne devenir plus significative et plus provocante. Elle s'était rapprochée de lui et, sans dire un mot, elle avait laissé tomber sa main sur la sienne, avec un sourire étrange.

Alors, pour renouer l'entretien, il dit :

— Ainsi, vous ne m'aviez pas oublié ?

Elle se redressait et d'une voix enfiévrée elle cédait aux inspirations de son amour.

— - Vous oublier, après ce que vous avez fait pour moi ! Etait-ce possible ? Vous avez été si

bon, si compatissant, si généreux ! Ce que vous

„ avez fait, ma mémoire en a gardé le souvenir ;

; ce que vous m'avez dit s'est gravé dans mon

i coeur, et depuis ce jour je n'ai cessé de penser à

} vous. Voyez-vous, monsieur, quand un homme

a joué dans la vie d'une femme le rôle que vous

avez joué dans la mienne, cette femme est à

i jamais à lui. Il n'est rien qu'elle ne soit prête à

faire pour le lui prouver.

A moins d'être aveugle et sourd, il lui eût été impossible de ne pas voir et de ne pas entendre. La déclaration était formelle. Il ne pouvait y répondre qu'en attirant cette amoureuse sur son cœur ou qu'en lui avouant qu'il ne s'appartenait plus. Il était trop loyal pour hésiter entre ces deux partis et quoiqu'il commençât à subir la séduction des paroles enflammées de la belle créature qui se livrait si résolument aux entraînements de la reconnaissance, il retrouva en lui assez de force d'âme pour accomplir ce qull considérait comme un devoir.

Mais, comme il ouvrait la bouche pour en laisser sortir des aveux nécessaires, des vagissements d'enfant dans la chambre où il avait vu un berceau vinrent faire diversion au brûlant entretien qu'il allait poursuivre.

— C'est mon petit ! s'écria Suzanne ; il s'est réveillé.

Elle s'élança, s'effaça dans l'ombre et reparut en le portant dans ses bras. Déjà consolé par les caresses de sa mère, il agitait les siens en riant. Puis, bercé par elle, il se rendormit. Elle le garda un moment sur ses genoux et alla le recoucher.

Quand elle revint, Sertranges dit avec douceur :

— Ce délicieux enfant doit être un grand bonheur dans votre existence.

— Oui, un grand bonheur, soupira-t-elle, mais empoisonné par la pensée que si mon père et moi venions à lui manquer, il serait seul au monde. Pauvre chéri, qui prendrait soin de lui ? Cette pensée me rend folle. La nuit, quand elle me hante, je ne dors plus.

— Vous êtes bien jeune, pour craindre de mourir avant qu'il soit en état de se passer de vous, objecta Sertranges.

— On meurt à tout âge.

— Si ce malheur arrivait, déclara-t-il, je serais heureux de témoigner à l'orphelin, en me chargeant de lui, la gratitude que je dois à sa mère.

— Merci, merci, dit-elle avec exaltation. En me parlant ainsi, vous êtes sincère, j'en suis bien

sûre. Mais que deviendraient vos promesses, alors que vous auriez cessé de me voir ? Je ne serai rassurée sur l'avenir de mon fils que lorsqu'en me remariant, je lui aurai donné un protecteur naturel. Oh ! comme il sera heureux celui qui se chargera de l'enfant et de la mère ! De quel tendre dévouement je l'entourerai et de quel amour !

Elle le regardait du même regard que tout à l'heure, et de nouveau il comprit qu'il était passionnément aimé.

— Je vous souhaite de le trouver sur votre chemin et j'envie son sort, dit-il.

— Ce sort peut être le vôtre, si vous voulez, répliqua-t-elle vivement, s'offrant tout entière. Nous serions heureux ensemble, car vous m'aimeriez bientôt puisque je vous aime.

Il baissa la tête et avoua :

— ■ Je ne suis pas libre.

— Vous êtes marié ?

— C'est tout comme : je suis fiancé.

Elle était toute pâle et des larmes coulaient sur ses joues. Elle resta ainsi la durée d'une minute. Puis elle gémit :

— Un beau rêve détruit. C'est dommage.

Sertranges sentit son cœur se fondre et peut-

être allait-il commettre la folie de se rétracte; et de s'abandonner à l'ivresse que lui versai cette femme lorsqu'à l'improviste la porte l'appartement fut ébranlée par des coups frappé* avec violence, tandis qu'une voix ordonnait durement :

— Au nom de la loi, ouvrez !

— On vient m'arrêter, fit Sertranges.

— Il faudrait donc qu'on vous eût vu entrer, dit Suzanne. J'espère encore qu'il n'en est rien,

Elle le repoussait dans la chambre dont elk tira la porte sur elle et alla ouvrir. Des gardes nationaux, coiffés de bonnets rouges et porteurs de lanternes, s'agitaient sur le palier, sous les ordres d'un capitaine. Derrière eux, dans l'escalier, les locataires de la maison s'échelonnaient, la mine consternée.

— Citoyenne, dit l'officier, s'adressant à Suzanne, nous fouillons les maisons pour nous assurer que des traîtres n'y sont pas cachés. Si tu n'en caches pas, tu n'as rien h craindre

— Savez-vous chez qui vous êtes ? demandât-elle avec hauteur.

— Oui, certes, nous le savons. Nous sommes chez le citoyen Mélignan, un bon patriote.

— Il est absent, mais je suis sa fille et quand

je vous aurai affirmé que vous n'avez rien à faire ici, vous aurez, je le suppose, la même confiance dans ma parole que s'il vous la donnait lui-même.

— Je n'en doute pas, répliqua l'officier. Mais c'est aux patriotes à répandre l'exemple de la soumission aux lois et tu ne t'opposeras pas à l'exécution des ordres que j'ai reçus.

Il entrait, suivi de sa troupe, traversait le salon et arrivait au seuil de la chambre. Suzanne y fut aussitôt que lui, et blême, tremblante, elle le supplia :

— De grâce, citoyen capitaine, ne me perdez pas. J'ai un amant ; il est là.

Il s'arrêtait, hésitant. Mais s'étant retourné, il vit les gardes nationaux qui l'observaient.

— Je suis surveillé, répondit-il sur le même ton ; je ne peux rien.

Il poussa la porte et Sertranges se montra, bravant tout ce monde d'un regard assuré.

Alors Suzanne, affolée, répéta tout haut ce qu'elle avait dit tout bas :

— C'est mon amant : il est aussi patriote que vous.

— Cette femme se calomnie pour me sauver, protesta-t-il. Je suis Raoul Sertranges, aide de camp du général de Précy.

— Comment, citoyenne, tu donnais asile à un rebelle ! reprocha l'officier. Je suis obligé de t'arrêter avec lui.

— Allez-vous aussi arrêter mon fils ? demandât-elle ironiquement, en prenant l'enfant endormi.

Une vieille femme, locataire de la maison, s'avança et dit à Suzanne :

— Confiez-le-moi. Je le garderai jusqu'à votre retour.

Sertranges intervint.

— Portez-le chez les parents de Mlle Vernières, place Bellecour, dit-il ; vous le remettrez à cette jeune fille en lui disant que c'est le fils adoptif de son fiancé.

Suzanne le remerciait des yeux, embrassait le petit être qui ne s'était pas réveillé et le déposait dans les bras de sa voisine. Puis, se rapprochant de Sertranges, elle murmura à son oreille :

— Si je dois mourir, je mourrai rassurée sur son sort et heureuse de mourir avec vous. Nous ne pouvions être unis dans la vie ; nous le serons dans la mort.

Quelques jours plus tard, Fouché, envoyé à Lyon afin d'imprimer plus d'activité aux châtiments des rebelles, organisait les fameuses canonnades des Brotteaux, aussi atroces que les

loyades de Carrier à Nantes. Dans une des ettres qu'il écrivait à la Convention, on lit : « Je riens d'envoyer encore deux cents coupables ;ous la foudre. » Suzanne Mélignan et Raoul Sertranges périrent ensemble dans une de ces ueries.

En cette matinée pluvieuse et froide du mois d'octobre 1792, le chevalier Jean de Salbris, réveillé par les premiers rayons du jour qui se jouaient sur les lourdes tentures du lit à baldaquin dans lequel il était couché, se demandait s'il ne rêvait pas. Comment se trouvait-il dans cette chambre, haute et vaste, portant l'empreinte des temps féodaux dans ses solives peintes, ses dalles grises, ses vieux meubles en chêne sculpté, ses tapisseries à personnages mythologiques et ses croisées en ogive, percées dans les embrasures profondes que formait l'épaisseur des murs ? Il ne se souvenait pas d'y être entré et ce grand Christ d'ivoire qui dressait au fond de l'alcôve sa nudité sacrée, les quelques portraits accrochés çà et là, représentant des guerriers bardés de fer, il était assuré de ne les avoir jamais vus ; ils frappaient ses regards pour

la première fois. S'il était là, c'est qu'on Pyil avait transporté endormi ou évanoui. Mais à qui J devait-il d'y être. Chez qui était-il et vers qui 1 devait monter sa gratitude ? Et sa mémoire 11 évoquait les péripéties qui avaient précédé jj l'instant où, tout à coup, ses souvenirs s'effon-J draient dans un oubli complet de toutes choses.

La veille, à Coblentz, résidence de l'Electeur) I de Trêves, où, depuis de longs mois, ce princeij donnait asile aux émigrés et favorisait leurs, intrigues, on avait appris qu'une armée française, commandée par le général de Custine, marchait sur la ville pour en chasser, comme il les avait chassés déjà de Worms, de Spire, de Francfort, de Wurtzbourg, de Mayence, ces Français rebelles

qui, sous les ordres du comte de Provence et du comte d'Artois, conspiraient contre la République et qu'on avait vus le mois précédent figurer dans les rangs des troupes austro-prussiennes.

Mises en déroute à Valmy le 20 septembre, ces troupes avaient battu en retraite, entraînant leurs alliés d'un jour dans les horreurs d'une fuite éperdue, dramatisée plus encore par les rigueurs précoces de la saison, les brouillards et les pluies qui transformaient les routes en mare-

cages. Abandonnés, dépourvus de ressources, crevant de misère, décimés par la faim et le froid, obligés pour vivre de vendre leurs chevaux, leurs armes et jusqu'aux broderies de leurs 'brillants uniformes, les volontaires royaux s'étaient dispersés, semant de traînards les chemins, allant devant eux sans savoir où ils s'arrêteraient.

Emporté dans ce désastre, Jean de Salbris avait pu regagner Coblentz. Il espérait y pouvoir attendre, à l'abri de nouveaux périls, la fin de ces jours maudits. Mais, à l'improviste, la marche victorieuse de Custine venait détruire son espoir, l'obligeant à poursuivre sa course errante, à l'exemple de tant d'autres malheureux, victimes comme lui de leur dévouement à la royauté et de la folle entreprise des frères du roi.

Oui, il se le rappelait, l'effroyable spectacle qu'avaient offert les rues de Coblentz, à la nouvelle de l'approche des républicains. Chacun se hâtait de partir. De toutes parts, régnaient la confusion, le désarroi, l'épouvante. On se disputait les voitures ; des cavaliers s'éloignaient au galop, des piétons s'avançaient derrière des charrettes chargées de meubles, de malles, de paquets de

linge. Des gens affolés assiégeaient les bureaux de diligences, encombraient les quais du

Rhin, se bousculant pour arriver aux bateaux qui les conduiraient à Bonn ou à Cologne.

Au milieu des horribles épisodes de ce désastre sans nom, qu'il reconstituait à l'aide de ses souvenirs de la veille, le jeune gentilhomme se revoyait, suivant ce troupeau de fugitifs, se pré- j sentant au guichet des voitures publiques, à la coupée des bateaux en partance, cherchant un moyen de fuir, se heurtant partout à cette phrase! implacable : « Trop tard ; plus de place » et se jetant enfin dans une petite barque pilotée par un enfant qui consentait au prix de cent marks, payés d'avance, à le conduire à Bonn.

Enfin parti, il naviguait pendant quelquesheures, à travers les innombrables embarcations dont le Rhin était couvert; puis, brusquement, un grand radeau chargé de monde abordait la sienne avec violence. Sous le choc, elle chavirait et il était précipité dans le fleuve sans que personne s'arrêtât pour lui porter secours. Heureusement, il était jeune, vigoureux; il savait nager. Il avait pu atteindre la rive où sans doute il s'était évanoui, puisqu'il ne savait rien de ce qui lui était ensuite arrivé.

Comme il en était là de ses souvenirs, la porte de sa chambre s'ouvrit et un vieillard entra.

^êtu d'une livrée, il portait dans les mains, sur i.n plateau, une tasse emplie jusqu'aux bords de ihocolat bouillant et une assiette de pâtisseries ; ur son bras, une chemise blanche et des habits oigneusement plies. Il les mit sur une chaise uprès du lit et, présentant le chocclat à Salbris, 1 lui dit en allemand :

— Si, comme je le suppose, vous êtes mieux :e matin, Monsieur le chevalier, buvez ceci qui ichèvera de vous remettre.

— Vous me connaissez ? s'écria Salbris stu-)éfait.

— L'adresse d'une lettre trouvée sur vous [Uand nous vous avons déshabillé, nous a appris rotre nom.

— Mais, où suis-je ? reprit le chevalier.

— Vous êtes chez mon maître, le comte de Jalberg, au château d'Elzach, à trois lieues de îonn. Hier, M. le comte, revenant de Goblentz ci, dans sa voiture et avec ses chevaux, vous a rouvé sans connaissance sur les bords du Rhin.

— C'est lui qui m'a recueilli ? Il ne partage lonc pas la répulsion qu'inspirent les émigrés à la dupart de ses compatriotes ?

— Madame la comtesse est Française, M. le omte l'a épousée à Paris, il y a cinq ans, quand

il y résidait comme secrétaire de l'ambassad d'Autriche.

— Je dois alors supposer que c'est Mme d Malberg qui n'a pas voulu laisser périr un Franj çais faute de secours.

— Madame la comtesse ne voyageait pas ave M. le comte, répliqua sentencieusement le dômes tique ; elle était restée au château.

— Puisque c'est à lui que je dois mon salut j'ai hâte de le remercier et je vais le faire dès qu j'aurai pu m'habiller.

D'un regard, le chevalier cherchait les vête ments qu'il portait la veille et qu'il ne reconnais sait pas dans ceux que le domes-

tique en entran avait posés sur une chaise. Celui-ci devina m préoccupation et y répondit.

— Votre accident a mis vos habits hors d'usage Monsieur. Fort heureusement M. le comte, qu: est de votre taille, peut vous offrir ceux-ci qu'il vous prie d'accepter ; il ne s'en est pas encore servi.

Décidément, le châtelain d'Elzach connaissail les devoirs de l'hospitalité et savait les pratiquer. Aussi, Salbris se hâta-t-il de se mettre en état d'aller lui exprimer sa reconnaissance.

Tout en s'habillant, il s'était approché d'une

croisée pour regarder au dehors. A ses pieds s'étendait une terrasse plantée, à l'extrémité de laquelle se développait une balustrade en pierre. Sous cette terrasse, la colline rocheuse dont le château, vieille construction féodale, couronnait le sommet, s'abaissait en pentes raides et descendait jusqu'au Rhin qui miroitait sous la lumière grisâtre que le ciel répandait sur ses eaux. Tandis qu'il admirait ce paysage majestueux et superbe, son attention fut attirée par une femme mise avec élégance qui traversait la terrasse à pas lents.

— Mme de Malberg, pensa-t-il.

Il ne pouvait voir son visage. Mais sa démarche, sa taille, tous ses mouvements attestaient sa jeunesse. Il en tira cette conclusion que puisque la femme était jeune, le mari devait l'être. Sa déception ne fut que plus vive lorsqu'introduit dans le cabinet du comte de Malberg, il y vit, au lieu du personnage qu'il s'était figuré semblable à lui, un homme d'âge mûr, chétif et malingre de corps, aux cheveux grisonnants, à la physionomie maladive et qui

semblait toucher à la vieillesse. Le regard dur, fuyant, soupçonneux qui se posa sur le sien acheva de le déconcerter. Aux sentiments dont il était animé tout à l'heure

avant de connaître son bienfaiteur, succéda une défiance instinctive qu'il ne parvint à dissimuler que grâce à un énergique effort de volonté.

Dès qu'il voulut remercier, M. de Malberg l'arrêta.

— Laissons cela, dit-il. Vous nous avez fait beaucoup de mal, Messieurs les émigrés, à nous autres sujets germaniques, avec vos agitations et vos intrigues. Nous vous devons d'être envahis aujourd'hui par les armées de la République et nous voudrions bien vous voir au diable. Mais, quelque légitime que soit notre ressentiment, je ne pouvais oublier que j'ai épousé une Française. C'est par considération pour elle que je n'ai pas voulu laisser mourir comme un chien un de ses compatriotes.

Sans laisser à Salbris le soin de répondre à cette étrange déclaration, le comte ajouta avec brusquerie :

— Mon domestique m'a dit que vous parlez l'allemand. Parlez-vous aussi l'anglais ?

— Comme le français, dit Salbris qu'étonnait la question.

— Alors, Monsieur le chevalier, si, comme je l'espère, vous n'êtes pas pressé de nous quitter, vous pouvez reconnaître le service que je vous ai

rendu. J'écris la vie de mon grand-père maternel qui fut un des héros de la guerre de Sept ans. J'ai trouvé dans ses papiers beaucoup de documents anglais et français. Il vous suffira de me

les traduire en allemand pour vous acquitter envers moi, sans compter que cette tâche assurera votre existence pendant quelque temps. Gela vous va-t-il ?

— Je serais bien ingrat et bien difficile, Monsieur le comte, si cela ne m'allait pas, répondit Salbris. Je suis au bout de mes ressources et tout à l'heure encore, je vous l'avoue, je me demandais ce que j'allais devenir. Votre offre est une bonne fortune pour moi et je l'accepte avec reconnaissance, à la condition cependant qu'en restant ici, je ne courre aucun danger.

— Quel danger pouvez-vous y courir ? demanda le comte.

— Je suis émigré, passible des lois édictées par la République ; c'est pour cette raison que j'ai dû fuir Goblentz. Si j'étais tombé aux mains des républicains, j'eusse été fusillé.

— Vous n'avez rien à craindre. Il est douteux que Gustine poursuive sa marche au delà de Goblentz, à supposer qu'il y vienne. Il a changé ses projets et je suis averti qu'il marche sur

Francfort. En tout cas, si nous étions menacés, nous partirions, ma femme et moi, pour une terre que je possède en Bavière et il ne tiendrait qu'à vous de nous y suivre. Là, vous seriez en sûreté.

Rassuré, Salbris reprit :

— Alors, Monsieur le comte, je suis entièrement à vos ordres.

Comme cet entretien s'achevait, Mme de Malberg entra. Il parut au chevalier que tout, autour de lui, s'éclairait d'un soleil radieux. Il avait vécu à la cour de Louis XVI et dans l'émigration parmi les grandes dames les plus réputées pour leur beauté, leur

grâce, leur élégance. Mais il ne se souvenait pas d'en avoir jamais rencontré une plus belle que cette jeune femme, plus merveilleusement douée des dons extérieurs qui enchantent et captivent les hommes à première vue et leur inspirent l'amour. Si l'on veut se rappeler qu'il était encore à l'âge où l'on ne résiste guère aux entraînements des passions, on comprendra aisément l'impression foudroyante qu'exerça sur son cœur Mme de Malberg dès cette première rencontre et les désirs qui s'allumèrent en lui à la pensée qu'il allait vivre durant quelques mois dans le sillage de cette sirène.

M. de Malberg le présenta en disant :

— M. le chevalier nous reste, ma chère. Il s'est chargé de la traduction de mes papiers et j'en suis ravi, sans compter que ce sera un agréable compagnon pour vous durant mes absences, car j'ai oublié de vous dire que je m'absente souvent, ajouta-t-il, en s'adressant à Salbris.

Celui-ci n'en revenait pas. Quoi ! ce vieux mari allait le laisser en tête-à-tête avec sa femme ! Il était donc bien sûr de son amour, de sa fidélité ! Et s'il n'en était pas sûr, que supposer ? Son saisissement fut tel qu'il ne put que s'incliner devant Mme de Malberg et qu'il ne vit pas le regard étrange, attristé, défiant dont elle l'enveloppa.

Bientôt, le comte s'éloigna et ils restèrent seuls. Vivement, la jeune femme s'approcha de Salbris et, d'une voix tremblante, lui dit :

— Si la prière d'une femme malheureuse peut vous émouvoir, Monsieur, repoussez les offres de mon mari. Elles cachent un calcul odieux. Ne vous prêtez pas à une infamie, trouvez un prétexte

pour partir. Ne m'interrogez pas, continua-t-elle en allant au-devant des questions qu'elle devinait sur les lèvres du chevalier, je ne puis vous répondre. Mais, partez, au nom de Dieu, partez.

— Partir, Madame, cxbjecta-t-il avec émotion, c'est me vouer à la misère, à la mort peut-être. Le savez-vous ?

Elle eut alors un geste d'accablement et de désespoir et disparut sans rien ajouter. Il ne la revit pas ce jour-là. Après le souper où il se trouva seul à table avec M. de Malberg, celui-ci lui montra les documents qu'il devait traduire et ne l'entretint pas d'autre chose. Le lendemain, à son réveil, il apprit que le comte était parti pour Munich au lever du jour ; son absence devait durer trois semaines.

Ce départ dont il n'était pas prévenu mit le comble à sa curiosité et il espéra trouver à la satisfaire en causant avec la comtesse. Mais il se convainquit bientôt qu'elle fuyait les occasions de reprendre leur entretien inachevé. Aux heures des repas, la présence des serviteurs empêchait de le reprendre. Le reste du temps que Salbris consacrait au travail ou aux promenades solitaires qui constituaient son unique distraction, la jeune femme lui échappait. Au bout de huit jours, quoique vivant si près d'elle, il ne savait de sa vie que ce que lui en avaient laissé deviner les bavardages de sa femme de chambre : mariée contre son gré, Mme la comtesse était

malheureuse en ménage, son mari ne lui pardonnant pas de n'avoir pas d'enfants, circonstance qui menaçait de lui faire perdre l'héritage et le titre ducal d'un grand oncle, un des plus riches seigneurs de la cour d'Autriche.

S'irritant et s'exaspérant de ne pouvoir arracher la belle et mystérieuse châtelaine à son mutisme dont il était d'heure en heure plus surpris et plus offensé, Salbris, un matin, résolut de provoquer coûte que coûte une explication. Il en avait assez d'être traité en paria, alors que brûlant d'amour, il était martyrisé de ne pouvoir se faire entendre. Un hasard l'ayant laissé seul, durant quelques minutes, avec la comtesse au moment, où, après dîner, ils sortaient de table, il se mit devant la porte et parla :

— De grâce, Madame, daignez m'écouter, dit-il. Vous n'avez pu ne pas comprendre combien je souffre de vos rigueurs, de l'affectation que vous mettez à me fuir. Vivre ainsi plus longtemps est au-dessus de mes forces. Si vous êtes résolue à ne pas vous départir de votre silence, si, pour des causes que j'ignore, ma présence vous est odieuse, ayez du moins la loyauté de me le déclarer. Je saurai du moins ce que j'ai à faire.

— Que ferez-vous ? demanda-t-elle vivement.

-*s DE LA TERREUR AU CONSULAT

— Je partirai ; je partirai sur l'heure, quoiqui je vous aime ; oui, je vous aime, répéta-t-il, etjj aimé de vous, il m'eût été doux de vous consacre]] ma vie.

— Je ne peux disposer de la mienne... Et puis moi, je ne vous aime pas.

Sa bouche affirmait ; mais son accent, ses veiu baissés, son trouble donnaient un démenti à soi affirmation.

— C'est bien, répliqua Salbris ; veuillez m< permettre de prendre congé de vous. Dans un* heure, je serai loin d'ici.

Il la vit alors se redresser, il vit cette physior nomie glaciale jusque-là se transformer, ces yeu:j qui n'avaient cessé de fuir les siens s'y poser ei^ s'éclairant d'une flamme et il entendit la jeun» femme murmurer d'une voix toute changée

— Je ne veux pas que vous partiez ; restez Durant les jours qui suivirent, le chevalie

connut toutes les ivresses d'un amour partagé Dans la délicieuse créature qui s'était donnée I lui, avec la tendresse, la sérénité, la confiance d'un* épouse, il découvrait à tout instant un nouveav charme. Elle se plaisait à lui faire raconter soi, passé, ses souvenirs d'enfance, sa jeunesse, comm<f si elle se fût attachée à le mieux connaître, à

onvaincre qu'il était digne d'elle et qu'en se lonnant, elle ne s'était pas trompée. Mais, en >rovoquant ses confidences, elle lui refusait les iennes. Lorsqu'il l'interrogeait sur son existence, ur son mari, elle se taisait. S'il insistait, elle oupirait :

— A quoi bon parler de mes tristesses ? Ne ongeons qu'à jouir de notre beau rêve. Il ne inira que trop tôt. Une heure viendra où il audra nous séparer.

Il croyait qu'elle faisait allusion au prochain etour de son mari. Mais il se trompait. Le omte revint et le beau rêve ne fut pas interrompu.)n eût même dit que M. de Malberg se plaisait . en favoriser la continuation, tant il mettait de omplaisance à laisser les amants seuls et libres.)u reste, il ne tarda pas à repartir et durant rois mois, il ne fit au château que de brefs seours. Sur ces entrefaites, la comtesse avait dû vouer à Salbris qu'elle ne pouvait douter de sa aaternité prochaine et comme en le lui avouant lie

pleurait, il pensa qu'elle s'effrayait du péril uquel elle serait exposée quand son mari conlaîtrait la vérité.

' — Non, ce n'est pas cela, dit-elle. Je n'ai rien 1 craindre. Il veut un fils, il espère l'avoir et

cette espérance me protégerait contre ses fureun l(s'il avait le dessein de se venger sur moi, ce qi j n'est pas.

— Alors pourquoi ces larmes ? demand ! Salbris.

Au lieu de lui répondre, la comtesse se jeta dar j ses bras et il ne put obtenir un mot de plu:!

Au mois de janvier suivant, un matin M. d Malberg qui était arrivé la veille, prévint so ; secrétaire qu'il l'envoyait à Vienne pour y prendr copie de documents qui se trouvaient aux ai chives impériales.

— Vous voyagerez dans ma chaise de poste ajouta-t-il, sous la garde d'un homme qui m'es tout dévoué, avec un passeport diplomatiqu qui vous assurera des chevaux à tous les relaie En partant cette nuit, vous serez de retour dan quinze jours.

Le chevalier ne pouvait qu'obéir. Il dissimule la tristesse que lui causait ce voyage qui le sépa rait momentanément de Mme de Malberg. Mais l'ayant rencontrée quelques instants après elle lui dit avec désespoir :

— Voici l'instant douloureux que j 'avais prévu mon cher aimé. Nous allons nous séparer et nouî ne nous reverrons pas.

— Mais puisque je dois revenir...

— Il ne faut pas revenir, poursuivit-elle avec brce. Ce voyage cache un piège abominable. ^homme avec qui tu dois voyager est l'âme lamnée de mon mari. Il a l'ordre de profiter le ton ignorance des chemins pour te conduire ion à Vienne, mais à Francfort. Les républicains)ccupent cette ville ; il doit te livrer à eux et si)e plan criminel échoue, tu seras assassiné.

— Comment le sais-tu ?

— Par mon mari ; il me croit sa complice ; il îroit que je me suis donnée à toi uniquement pour ui obéir et servir ses ambitions ; il ne sait pas]ue je t'aime.

— Mais puisqu'il a voulu ce qui est arrivé,)Ourquoi cherche-t-il à se venger ?

— Ce n'est pas pour se venger qu'il souhaite a mort ; c'est parce qu'il ne veut pas laisser rivant le père d'un enfant qui doit porter son 10m.

Le soir du même jour, le chevalier de Salbris juitta le château, la douleur dans l'âme, empêché par la présence de M. de Malberg de faire i la femme qu'il chérissait plus que sa vie, les idieux que comportait une séparation qui menaçait de ne finir jamais. Arrivé à Bonn et au

moment où la voiture s'engageait sur la route cj Francfort, il obligea ses conducteurs le pistol sur la gorge à prendre la route de Vienne.

Après cette aventure, les années s'écoulèren En 1800, il était encore sans nouvelles de la bel) châtelaine d'Elzach, quelqu'efiort qu'il eût fa* pour s'en procurer. Mais il n'avait pu l'oublier il l'aimait toujours. A cette époque, rayé de liste des émigrés et remis

en possession de se biens, il habitait tour à tour Paris et ses terre du Blaisois. Un jour, on lui annonça la comtes*; de Malberg. Stupéfait, éperdu, il se précipita sa rencontre. Toujours aussi belle, elle tenait pe la main un enfant dans lequel il se reconnut i\ qu'elle poussa dans ses bras en disant :

— Je suis veuve et je vous amène votre fil Voulez-vous lui rendre la tendresse que vous hl devez ?

— Oui certes, répondit-il, mais à la condition que sa mère me rendra celle qu'elle me doi'

— Elle vous a toujours été fidèle.

Elle laissait tomber sur lui un regard où dai^

la magie des souvenirs qu'il lui rappelait, pouvait lire la promesse d'un avenir heureuy

EXTRAITS DE SON JOURNAL

Hambourg, 8 octobre 1799.

Me voici revenu de Mitau après un long et pénible voyage et fixé à Hambourg. Celui-là [n'eût bien surpris, qui m'eût dit, il y a six mois, jue j'allais être jeté de nouveau dans une vie de oérils et d'aventures. Lorsque le comte de Thauvenay, représentant à Hambourg du roi de France proscrit, me fit savoir que Sa Majesté m'invitait I me rendre auprès d'Elle en Courlande où l'emoereur de Russie lui donne asile, j'étais déjà terriblement las d'errer sur les chemins de l'exil. jEmigré depuis 1792, séparé de ma fille unique lont je ne connais ui le mari, ni les enfants,

'aspirais à serrer dans mes bras ces êtres chéris I à revoir ma patrie. Ma foi royaliste était

teinte ; je n'espérais plus saluer les Bourbons

;ur leur trône et j'étais résolu à solliciter ma

adiation de la liste des émigrés.

J'essayai donc de me dérober aux ordres duj Roi. J'objectai à M. de Thauvenay qu'après m 'être dévoué pendant tant d'années à la cause i royale, j'avais acquis le droit de me reposer, que mon âge et ma santé ne se prêtent plus aux dangers, aux privations, aux fatigues dont si longtemps j'ai porté vaillamment le fardeau.

Comme, pour vaincre ma résistance, il me représentait que j'étais toujours vigoureux, alerte ; que mon visage sans rides, mes cheveux | restés noirs, ma taille svelte, la vivacité de mon; regard me donnent l'air d'un jeune homme, je dus lui répondre que ces apparences sont trompeuses et lui rappeler que j'aurai bientôt soixante; ans. Il me promit de se faire l'écho de mes objections et j'espérai que les ordres dont j'avais étéj l'objet ne se renouvelleraient pas.

Mais, quelques semaines plus tard, il me com-i muniquait une lettre autographe de Louis XVIII, qui se terminait par ces mots : « Le marquis: d'Harmilly aura-t-il le courage de refuser ses servides à son Roi malheureux ? » Je n'ai plus résisté ; je suis parti, je suis allé me jeter aux| pieds de Sa Majesté et j'ai consenti à tout ce qu'Elle m'a demandé. C'est ainsi que je viens remplacer à Hambourg le comte de Thauvenay,

à qui est confiée une autre mission, et que je \ais être l'intermédiaire des relations que le Roi entretient avec ses agents de

France. Je leur transmettrai ses ordres; les rapports qu'ils lui adressent passeront par mes mains ; je serai le dépositaire de tous les secrets de l'émigration. Cette nuit, j'ai tremblé en songeant aux responsabilités qui, désormais, pèseront sur moi et aux malheurs que pourrait entraîner une indiscrétion ou une imprudence. Il me faudra rester sans cesse sur mes gardes, m'appliquer à dissimuler le rôle qui m'est dévolu. Hambourg est ville libre et son Sénat vivant en paix avec la République, elle est un terrain neutre où affluent les espions français. Ils surveillent les émigrés, les voyageurs, les légations étrangères et leur surveillance est d'autant plus redoutable qu'on ne les connaît pas. On dit qu'il y en a jusque parmi les royalistes.

15 octobre.

Depuis quelques jours, je suis installé dans un appartement meublé, au premier étage d'une petite maison située sur le Jungfernsbug7 une des voies principales de la ville. Au second étage, — il n'y en a que deux dans la maison — le loge-

ment est divisé en chambres qui peuvent être louées isolément. Elles sont à cette heure inoccupées, de telle sorte que je suis seul entre ces murs avec un domestique et la propriétaire, une respectable dame qui habite le rez-dechaussée où elle fait office de portier. Tout me plaît ici, le confortable de l'installation, l'animation du quartier, l'absence de voisins immédiats, la vue qu'on découvre de mes croisées. J'espère y mener une existence paisible, à l'abri des curiosités malséantes et libre de recevoir qui je voudrai sans que mes visiteurs attirent l'attention. Dans une situation telle que la mienne, je ne pouvais souhaiter mieux.

18 octobre.

Ce matin, de bonne heure, j'ai été réveillé par un bruit de pas qui se faisait entendre au-dessus de ma tête. Quelques instants plus tard, j'ai su par mon domestique qu'une des chambres vacantes venait d'être louée à une jeune femme. Il l'avait entrevue dans l'escalier ; elle lui a paru jolie et élégante, quoique ses vêtements fussent usés et défraîchis. Elle tenait un enfant par la main. Il a su qu'elle est Française et veuve d'un émigré mort, il y a quelques mois, à Altona, qui est un faubourg de la cité hambourgeoise.

Le peu que j'ai appris ainsi de ma voisine a excite ma curiosité. J'ai souhaité faire connaissance avec elle. Puis, je me suis trouvé quelque peu ridicule de me préoccuper de ce voisinage. Si cette nouvelle venue était vieille et laide, aurais-je désiré la rencontrer ? Tl est donc vrai que mon .cœur s'obstine à ne pas vieillir et que, maigre les années qui s'accumulent sur ma tête, il conserve la fraîcheur de sa jeunesse. Ce n'est pas la première fois que je le constate. Un visage de femme, quand sous sa beauté matérielle et périssable, je crois découvrir un peu de beauté morale et une âme passionnée, m'attire encore et m'enchante. Si je ne me raisonnais, je m'abandonnerais violemment à la séduction qu'au premier abord, il exerce toujours sur mci.

Ce qui dans la circonstance présente me frappe et me trouble, c'est que l'espèce d'émoi dont je suis saisi, se produit avant même que je n'aie vu cette femme ! Est-ce une conséquence de la solitude en laquelle je vis, de ce besoin d'aimer qui est en la plupart d'entre nous et qui, souvent, jusque dans la maturité de l'âge, devient d'autant plus impérieux qu'il est resté plus longtemps inas-

souvi ?... Ah ! mon pauvre cœur, mon pauvre bête de cœur, encore si chaud, si confiant, si

prompt à prendre feu, comme il est nécessaire que je veille sur toi.

15 novembre.

Que d'événements se sont accomplis depuis quinze jours, depuis que le hasard, secondant mes désirs, m'a fait connaître cette trop charmante Marie-Christine dont le nom m'était alors inconnu et dont, maintenant, l'image hante ma pensée à toute heure !

Après son installation dans la maison, une semaine s'écoula sans que j'entendisse de nouveau parler d'elle. Peut-être, l'aurais-je oubliée si, fréquemment dans la journée, le bruit de ses pas au-dessus de moi et des cris d'enfant ne m'eussent rappelé sa présence.

C'en était assez pour imprimer une force singulièrement troublante à la tentation de la voir, qui s'était emparée de moi, dès son arrivée. A plusieurs reprises, j'ai dû me contenir pour ne pas aller frapper à sa porte. Les prétextes ne m'auraient pas manqué pour justifier ma démarche. Compatriotes, émigrés, victimes des mêmes malheurs, habitant sous le même toit, quoi de plus naturel que de nous rapprocher ? Etant donné mon âge, elle n'aurait pu prendre

ombrage de mes offres de services. Si je n'ai pas cédé à l'attrait qu'elle m'inspirait, c'est que tout au fond de moi commençait à sourdre un remords, résultant de l'impossibilité où j'étais de me mentir à moi-même et de me méprendre au caractère de l'intérêt que je portais à cette inconnue. J'étais bien obligé de m'avouer

que le sentiment qui me poussait vers elle n'était ni désintéressé ni très pur et les accents de ma conscience ont suffi à réprimer mes élans.

En sera-t-il de même maintenant que je la connais ? Le rapprochement que je souhaitais et que je n'osais provoquer s'est opéré chez notre vieille propriétaire. Je m'y trouvais quand ma voisine y est entrée. La présentation a été toute naturelle et me voilà en relations avec Mme Marie- Christine Duchailly, veuve, m'a-t-elle dit, d'un ancien sous-lieutenant aux Gardes Françaises, avec qui elle a émigré en 92 et qu'elle a eu la douleur de perdre l'an dernier. Restée seule avec un enfant encore en bas âge, elle a demandé l'autorisation de rentrer en France ; elle attend à Hambourg qu'il soit fait droit à. sa demande. Elle doit ses moyens d'existence à un oncle qui habite la Bourgogne et chez qui elle ira vivre une fois rentrée.

On ne saurait dire d'elle qu'elle est une beauté Quoiqu'elle paraisse n'avcir guère plus de vingtsix ans, son visage porte la trace des épreuves qu'elle a subies ; il est voilé de tristesse. Les yeux sont expressifs et caressants ; mais les larmes qu'ils ont versées semblent en avoir éteint l'éclat, et ce qui achève de la vieillir plus qu'il ne confient à son âge, c'est que ses cheveux bruns commencent à grisonner. Ils forment sur sa tête une masse lourde sillonnée çà et là de longues traînées blanches.

Malgré tout, cependant, elle est séduisante. Depuis que notre première rencontre m'a permis de la revoir chez elle, je n'ai que trop senti tout le charme de sa personne. Il y a dans son regard, dans sa voix, dans sa démarche, dans tous ses mouvements, une grâce par laquelle j'ai été conquis. Si j'avais vingt ans de moins, je tenterais de me faire aimer. Mais, à cette heure, une telle tenta-

tive me couvrirait de ridicule. Quoique j'éprouve, je dois le taire. Mais, suis- je assuré de ne pas me trahir ?

20 novembre.

Nous nous voyons beaucoup maintenant. Par la force des choses, nos existences tendent

de plus en plus à se confondre. Encore que peu de gens sachent ce que je fais ici, — elle-même, l'ignore, — j'y suis trop connu pour me montrer avec elle, ce qui ne manquerait pas de faire jaser. Mais, je lui consacre toutes mes soirées, tantôt chez moi, tantôt chez elle. Quand son fils s'est endormi, nous nous attardons en de longues causeries. Je lui parle de moi; elle me raconte sa vie si triste, si vide, si pauvre d'espérances, et nous nous trouvons d'accord pour constater que nous sommes deux infortunés, également dévorés du besoin d'aimer et qui cherchons vainement à le satisfaire. Je ne me dissimule pas combien sont dangereuses pour moi les délices de ces entretiens. C'est un poison dont je m'abreuve incessamment et qui m'altère toujours davantage. Je parle d'amitié et me sens glisser à l'amour.

Le comprend-elle, et si elle le comprend, pourquoi ne m'arrête-t-elle pas sur la pente où je suis entraîné ? Est-ce qu'elle entrevoit, malgré la différence de nos âges, la possibilité d'une union plus étroite et plus tendre ? Cette question, que je me pose à tout instant, m'enfièvre au delà de la raison. Je me livre à l'espoir que le temps y répondra favorablement. En attendant, je

goûte une joie intense à voir Marie-Christine et son fils mêlés de plus en plus à ma vie, et cette adorable amie affecter parfois de considérer ma maison comme la sienne.

2S novembre.

Une lettre de ma fille, arrivée de Paris ce matin, m'apporte une nouvelle aussi importante qu'inattendue. Ignorante des motifs qui m'ont fixé à Hambourg et m'y retiennent, elle s'est mis en tête de me faire rayer de la liste des émigrés. Avec l'aide de son mari, elle a entrepris et multiplie les démarches nécessaires à cet effet et elle m'annonce leur prochain succès.

J'ai été au moment de lui enjoindre de ne pas les poursuivre parce que je ne peux abandonner le poste que je tiens de la confiance du Roi. Mais, après réflexion, j'ai résolu de laisser les choses suivre leur cours. Peut-être, quand je serai autorisé à rentrer, ma mission aura-t-elle pris fin et pourrai-je, sans manquer à mes devoirs, profiter de l'autorisation. Qui sait même si ce ne sera pas pour moi l'occasion de servir plus efficacement la cause royale. C'est tout au moins une considération que je pourrai faire valoir auprès du Roi en lui demandant de me rendre jna liberté.

J'ai fait part à Marie-Chrisine de la lettre de ma fille. Elle m'a félicité et m'a dit :

— J'attends aussi ma radiation. Je serai bien heureuse si nous pouvons rentrer ensemble.

4 décembre.

Je viens de vivre durant trois jours dans des transes mortelles et, quoiqu'elles aient cessé, j'en suis encore douloureusement impressionné. Le dernier jour du mois dernier est arrivé ici, de Saint-Pétersbourg, un secrétaire de l'ambassade russe à Londres, qui venait s'embarquer pour rejoindre son poste. A son passage à Mitau, il a vu le Roi et s'est chargé de m'apporter de la part de Sa

Majesté un pli volumineux qu'Elle désirait me faire tenir par une occasion sûre. Sous l'enveloppe, j'ai trouvé des instructions rédigées par le comte d'Avaray, en vue d'un soulèvement qui se prépare en Vendée et l'ordre de les expédier dès que je le pourrai sans péril pour les destinataires. Ces pièces sont d'une importance capitale et les agents du citoyen Fouché en payeraient cher la communication.

Ne sachant encore, faute de moyens, comment je les ferais passer en France, je les ai enfermées dans un tiroir de mcn secrétaire et je suis sor^i

ensuite, espérant découvrir quelqu'un à qui je I pourrais les confier. Ce n'est que le lendemain ! que l'occasion de les expédier en toute sûreté] s'est présentée. Mais, quand j'ai voulu les re- i prendre dans le tiroir où je les avais mises, j'ai constaté avec effroi que plusieurs manquaient \ et les plus importantes. J'ai eu beau chercher, j bouleverser mes papiers, je ne les ai pas trouvées. Durant deux nuits, je n'ai pas fermé l'œil, me I demandant en vain comment elles avaient dis- j paru.

Je n'ai pu cacher mon angoisse à Marie-Chris- , tine. Bien qu'elle s'y soit montrée sensible, j'ai eti cependant le courage de lui en taire les causes, j Mais voilà que ce matin, en ouvrant de nouveau l'enveloppe sous laquelle m'étaient arrivés ces papiers, je suis tombé de mon haut en y retrou- 1 vant ceux qui manquaient la veille. Il faut donc croire que je les avais mal cherchés, car, en vérité, je ne puis soupçonner mon vieux domestique d'avoir voulu en prendre connaissance. Durant le temps où ils m'ont manqué, le voyageur qui m'avait promis de les emporter s'est vu contraint de partir et je suis obligé de les conserver par devers moi jusqu'à nouvel ordre.

10 décembre.

Quel drame que celui de cette nuit ! Je venais de me coucher après avoir passé la soirée avec Marie-Christine et je commençais à m'endormir quand on a frappé bruyamment à ma porte. Je me suis précipité hors de mon lit et, endossant ma robe de chambre, j'ai couru ouvrir. C'était ma petite amie, mais horriblement pâle, les yeux hagards et toute défigurée par l'effroi.

— Qu'avez- vous? Qu'y a-t-il ? me suis-je écrié.

— Venez vite, monsieur. Mon enfant ! mon pauvre enfant !

Et les larmes brisaient sa voix !

Je l'ai suivie. Mais, à peine au seuil de sa chambre, j'ai compris. Du fond du berceau placé à côté de son lit, montait une respiration oppressée et sifflante, entrecoupée de quintes de toux, une toux qui secouait affreusement le cher petit être. Je l'ai regardé ; il avait les yeux hors la tête, la figure écarlate ; il étouffait. C'était le croup.

- — Je vais quérir un médecin, ai-je dit.

Une demi-heure après, j'en ramenais un. Mais c'était trop tard. L'enfant râlait. Il est mort dans nos bras au lever du jour. Marie-Christine est folle de douleur.

12 décembre.

Nous revenons du cimetière, où, par mes soins l'enfant a reçu la sépulture. La malheureuse mère a voulu m'y suivre, malgré tous mes efforts poui lui épargner ce martyre. Quand nousneus sommes retrouvés seuls dans sa chambre elle m'a remercié avec

effusion des soins que je lui ai prodigués au cours de ces heures affreuses.

— Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait1 pour moi et votre souvenir sera mon unique consolation dans l'horrible existence qui sera la mienne désormais.

— Vous en aurez d'autres, ai-je affirmé. Vous êtes jeune, votre vie se refera, vous serez- aimée, vous aimerez.

Elle secouait la tête, incrédule, comme inconsolable. J'ai repris :

— Si ma présence ne vous importune pas, acceptez mon amitié comme un moyen d'apaisement. Je suis trop vieux pour vous offrir autre chose. Mais, même sous cette forme, mon dévouement vous sera efficace et salutaire. Dites que vous l'acceptez, chère Marie-Christine, et je ne vous quitterai jamais.

Elle m'a enveloppé d'un regard, où sous l'ex-

pression de sa douleur s'allumait un rayon de joie et d'espérance qui s'est éteint tout à coup.

— Trop vieux, vous ! a-t-elle murmuré tristement. Ne parlez pas ainsi, mon ami. Vous êtes plus jeune que moi.

Je n'ai rien répondu. Je comprenais qu'elle m'avait deviné. Nous sommes restés silencieux en face l'un de l'autre, elle tout en larmes devant le berceau vide, moi hors d'état de prononcer une parole. Soudain, elle s'est redressée ; elle est venue s'abattre sur mon cœur et il m'a semblé qu'elle y voulait rester désormais comme dans un refuge. Durant cette étreinte qui n'a duré qu'une minute, je lui ai donné le mien à jamais. Elle était sans force et

sans voix. Je l'ai assise dans un fauteuil et après avoir mis un baiser sur son front, je me suis éloigné. Notre propriétaire m'a promis de veiller auprès d'elle jusqu'à demain.

13 décembre.

Je suis consterné. Ce qui m'arrive dépasse en horreur tout ce que j'aurais pu me figurer... Après mes émotions et mes fatigues d'hier, je suis resté endormi ce matin jusqu'à une heure avancée. Il était midi quand je me suis réveillé. A mon appel, mon domestique est accouru.

— Avez-vous des nouvelles de Mme Duchailly I ai-je demandé.

— Elle est partie cette nuit.

— Comment, partie !

— Elle a laissé cette lettre pour monsieur le marquis.

Stupide d'étonnement plus que de douleur, car je ne comprenais pas encore, j'ai pris la lettre. Je l'ai lue ! La voici :

« Quand vous lirez ceci, je serai loin de vous. Je pars et vous ne me verrez plus. Hier, lorsque, succombant à votre tendresse, je me suis jetée dans vos bras, je croyais ne vous quitter jamais et c'est bien pour toujours que je me livrais à vous, corps et âme, heureuse de devenir votre servante, votre bien, votre chose, une chose uniquement à vous, car je vous aime autant que vous m'aimez. Mais, après votre départ, ma conscience, non, mon amour plus encore que ma conscience, m'a dicté la résolution dont je vous fais part.

« Je vous ai trompé, ô le meilleur et le plus chéri des hommes. Je ne suis pas la veuve d'un émigré. Je suis une malheureuse qui

se laissa séduire par un misérable et entraîner par lui à toutes les dégradations et à toutes les bassesses.

Abandonnée ensuite, sans moyens d'existence, vendue à la police, je suis venue à Hambourg pour surveiller les émigrés. Je pratiquais mon hideux métier quand j'ai pris domicile sous le même toit que vous et quand je vous ai soustrait par la ruse des papiers dont j'ai envoyé la copie à Paris !

« Epargnez-moi la honte de vous en dire plus long...

« C'est en vous trompant en cherchant à vous trahir, à surprendre vos secrets, que, peu à peu, je vous ai aimé ! Puis, vous avez achevé de me conquérir en me prodiguant, dans le nouveau malheur qui vient de me frapper, tant de tendre sollicitude... Vous m'êtes trop cher maintenant pour que je consente à déshonorer votre vie, en y associant la. mienne.

« Peut-être, n'auriez-vous jamais connu mon passé et vous l'ayant caché, serais-je parvenue à vous donner le bonheur que vous attendiez de moi. Mais il aurait fallu vous tromper, vous tromper sans cesse, vous tromper toujours et cette existence de mensonge eût été un enfer pour votre compagne. Indigne de vous, je préfère me sacrifier, je préfère vous fuir. Ne cherchez pas à me retrouver, oubliez-moi et si parfois mon

image se présente à votre mémoire, ayez pour elle! un regard de miséricorde. Dites-vous que quelle que soit mon abjection, l'étendue du sacrifice que m'imposent mon respect et mon amour me donne droit à votre pardon.

« Votre repentante et humiliée,

« Marie-Christine. »

J'ai lu et relu cette lettre. Quand elle est tombée de mes mains, elle était toute mouillée de mes larmes. Malheureuse femme ! Ce qu'elle vient de m'écrire, que ne me l'a-t-elle dit ? Je lui aurais peut-être pardonné !

Au commencement du mois de septembre de l'année 1803, Bonaparte étant premier consul, un matin, vers sept heures, sous une fine pluie de brouillard, un paysan conduisant une petite charrette attelée d'un seul cheval, chargée de légumes et de fruits, entrait au Mans par la route de Brest.

Sous sa limousine aux bords usés, décolorée par places, toute souillée de boue, on le devinait solide, taillé en athlète. Ses pieds chaussés de lourdes bottes montant à mi-jambes s'appuyaient fortement sur le sol mouillé. A chaque pas, elles y creusaient une empreinte profonde. Les larges ailes du chapeau breton posé sur ses cheveux très noirs, qui tombaient en longues mèches tout autour de la tête, faisaient ombre sur un mâle visage, n'en laissaient voir que le bas, un menton osseux et maigre, une bouche aux lèvres

épaisses entre lesquelles, quand elle s'ouvrait, * éclatait sur la coloration d'un sang vermeil , la blancheur superbe des dents.

A l'observer superficiellement, oet homme ne pouvait être qu'un maraîcher des environs. Pari toutes les entrées du Mans, il en arrivait chaque ! matin, en grand nombre, tout pareils à lui. Au ! premier abord, rien ne le distinguait d'eux. Mais un agent de la polise de Paris ne s'y serait pas trompé. Il eût été frappé par l'élégance naturelle du personnage, la finesse aristocratique de ses traits, la petitesse de ses mains, si délicates sous les taches terreuses qui les salissaient et, s'il eût soulevé les ailes du vieux

chapeau, par l'éclat des yeux où se trahissait, sous le front sillonné de rides précoces, l'expression hautaine et martiale qre donne l'habitude du commandement.

Ces preuves visibles d'un déguisement qui suffisait, en ce temps-là. à compromettre un homme et à le désigner aux rigueurs policières, échappèrent à la sentinelle placée à la barrière, en raison de l'état de siège auquel la ville était encore soumise, aussi bien qu'au préposé de l'octroi. La sentinelle n'ayant rien demandé, l'homme et la bête, l'un fouettant l'autre, s'enfoncèrent dans le faubourg.

Maintenant, le maraîcher allait de porte en porte, hélant les gens, leur offrant ses fruits et ses légumes, défendant ses prix contre le marchandage des ménagères, et le marché conclu, accompagnant la livraison de sa marchandise d'un bon rire de paysan jovial et madré, ou même d'une grosse plaisanterie si la cliente était accorte. En tout cela, rien que de très normal. Mais ce qui ne l'était pas, c'est que, lorsque des maisons devant lesquelles, successivement, il stationnait, sortait un homme au lieu d'une femme, notre paysan sans prononcer une parole lui présentait un lys blan3 qu'il tenait à la main. Quelquefois, il ne recevait pas de réponse comme si son offre n'eût pas été comprise de celui auquel il la faisait. Alors, il continuait sa route. Mais, le plus souvent, on lui répondait, qui d'un geste de surprise, qui d'une exclamation aussitôt étouffée. Alors il reprenait :

— Tiens-toi prêt à marcher au premier appel. Et surtout, ajoutait-il menaçant, garde-toi de tiahir ou de reculer. Les traîtres et les lâches sont connus. Ils mourront.

Ce fut ainsi tout le long de la grande rue du faubourg, si bien qu'en arrivant au cœur de la ville, il savait sur combien d'hommes il pouvait

compter en vue de l'entreprise mystérieuse qu'il < préparait. En même temps, sa charrette s'était allégée de la plus grande partie de son fardeau. 11 ne lui restait presque plus rien à vendre. : Alors, il cessa de s'arrêter et, poussant son cheval, ! il marcha durant dix minutes, coupant à travers des ruelles désertes. Enfin, il fit halte dans une sorte d'impasse, au seuil d'un maison à trois étages, d'apparence modeste, dans laquelle, laissant sa charrette au dehors, et convaincu qu'il n'était ni vu ni suivi, il entra précipitamment.

Sous l'allée obscure, comme il y pénétrait, une ombre soudain se dressa, un paysan, mais, un vrai, celui-là, que sans doute il s'attendait à y trouver, car loin de s'effrayer de sa présence, il lui dit :

— Merci pour le service que tu m'as rendu en me prêtant ta charrette et ton manteau. Il dépouillait vivement sa limousine, la jetait sur les épaules de son complice et lui tendait en même temps une bourse de cuir : — Tu trouveras làdedans ma recette.

L'autre la prit, s'élança au dehors et disparut avant que l'inconnu eût pu le retenir. Ce dernier restait immobile, l'oreille dressée, puis il gagna le

fond de l'allée et s'engagea dans l'escalier en colimaçon qui desservait les étages.

11 monta jusqu'au second. Là, sur le palier étroit et sombre, une porte close portait ces mots peints en lettres rouges : Yvonne

Daniclou, Modes à V instar de Paris. D'une main impatiente, il frappa. Bientôt, le glissement de pas légers sur le plancher se fit entendre.

Une voix de femme demanda :

— Qui est là ?

— Un ami, ouvrez.

Une exclamation joyeuse lui répondit. La clé grinça dans la serrure ; la porte s'ouvrit toute grande et, brusquement, il sentit se nouer autour de son cou la chaîne très douce de deux bras nus, tandis qu'un corps souple, ferme, tout palpitant sous les voiles légers qui le couvraient s'accolait à lui et que des lèvres brûlantes, cherchant les siennes, soupiraient entre les baisers :

— René, mon René ! C'est toi ! Je ne rêve pas, c'est bien toi ! Tu ne m'as donc pas oubliée ?

Tout autre que lui se fût laissé griser par cet accueil. Mais il conservait son sang-froid et, pardessus la tête qui se roulait sur sa poitrine, il fouillait des yeux la pièce où il venait d'entrer, un atelier de modiste, à travers lequel traînaient

épars, sur les meubles, des chapeaux et des bonnets de femme.

— Es-tu seule ? interrogea- t-il soupçonneux. Elle protestait des yeux et du geste, comme si

la question l'eut effarouchée. Puis, s'apercevant que René était déguisé en paysan, elle s'écria :

— Mais nous ne sommes pas en carnaval. Est-ce pour n'être pas reconnu que tu as pris ce costume ?

— C'est pour voyager avec plus de sécurité à travers ton pays, ma belle amie, répondit-il ; les routes de Normandie et de Bretagne sont infestées de chouans qui rançonnent les voyageurs cossus. J'ai voulu me donner l'air d'un voyageur pauvre.

Yvonne riait, toute à la joie du retour inattendu de René et trop émue, trop heureuse pour mettre en doute la sincérité de ses réponses.

Quant à lui, vaincu par la beauté de ce jeune visage, par les voluptueux contours de ce corps charmant, il souleva la jeune femme entre ses bras robustes, comme il eiit fait d'un enfant, et l'emportait dans la chambre qu'elle venait de quitter pour aller lui ouvrir.

Mais subitement, elle se redressait.

— Avant tout, je veux savoir pourquoi depuis

si longtemps tu m'as laissée sans nouvelles... Il s'éloignait d'elle, une moue sur les lèvres.

— Ce serait bien long à te raconter, fit-il. Tout ce que tu veux savoir, tu le sauras. Mais, n'as-tu pas le temps de l'apprendre ?

— Gomment ne comprends-tu pas que c'est par là qa'il faut commencer, que ma confiance en toi ne peut renaître que si j'ai la certitude que tu m'aimes toujours ?

— Si je ne t'aimais pas, serais-je revenu?

— Oh ! ton retour ne prouve rien. Tout a été si mystérieux dans ta conduite, depuis que nous nous connaissons. Rappelle-toi, René. C'était il y a six mois. A Laval, un soir, une jeune fille monta dans le coche qui \enait de Paris. Elle rentrait au Mans après une journée passée hors de chez elle. Dans la voiture, il n'y avait qu'un seul voyageur. Ils eurent bientôt lié conversation et, cédant à la sympathie qui les entraînait l'un vers l'autre, ils se contèrent leur histoire.

— Mais, c'est la nôtre que tu rappelles ! interrompit René avec un geste d'impatience. A quoi bon ? La jeune fille était orpheline. Elle avait perdu sa mère étant encore en bas âge. Son père, un brave patriote, était mort en combattant les chouans. Je sais tout cela aussi bien que toi.

— Il me plaît de le rappeler, objecta Yvonne. Le voyageur se nommait René Caudéran. Il était pauvre aussi, sans famille... Employé dans une maison de Bordeaux, il venait en Bretagne vendre des vins. C'est du moins ce qu'il affirma.

— C'était la vérité, protesta René.

— Ce soir-là, nous nous séparâmes en arrivant. Mais je t'avais accordé la permission de venir me voir. Tu vins le lendemain et nous ne nous quittâmes plus. A quelles prières passionnées j'ai cédé, à quelles promesses, tu n'as qu'à interroger ta mémoire pour t'en souvenir.

— Je n'ai rien oublié, Yvonne. Ce que j'ai promis, je le tiendrai. Tu seras ma femme.

— Quand ? demanda-t-elle. Je ne veux plus attendre. J'ai assez attendu. J'étais pure quand je me suis donnée et tu sais

comment nous avons vécu cinq semaines, toi follement amoureux, car je ne te fais pas l'injure de supposer que tu feignais de l'être, moi passionnément éprise, et crédule, croyant à tout ce que tu me disais pour m'expliquer les étrangetés de ta conduite, tes sorties le soir, le mystère que tu me faisais de tes relations. J'ai toujours ignoré qui tu fréquentais, ce que tu faisais.

— Mais, encore une fois, à quoi bon revenir sur

ces choses ? Ne vois-tu donc pas que la fatigue m'accable ? J'ai marché toute la nuit. Je suis exténué et je meurs de faim.

A ces mots prononcés d'une voix dolente, elle ramassait ses vêtements, renouait ses cheveux s'habillait en un tour de main. La plainte de son amant l'avait transformée, excitait sa pitié, ranimait son amour, dissipait ses soupçons et ses défiances. Quand elle fut habillée, elle lui dit :

— Prends patience, je reviendrai bientôt. Couche-toi, en m'attendant. Tu mangeras au lit. Tu dormiras ensuite.

Resté seul, il commençait à se dévêtir. Il tira successivement de ses poches et de sa ceinture un portefeuille, un pistolet, un poignard, une bourse. Il posa ces divers objets sur la table de nuit à portée de sa main. Lorsque, au bout de quelques instants, Yvonne rentra, lui apportant sur un plateau un repas substantiel, il était couché, ou plutôt assis, appuyé aux coussins du lit.

Elle voulut le servir. Tandis qu'il mangeait et buvait, elle demeura debout, se prodiguant, l'enveloppant de sa sollicitude dont chaque trait révélait en même temps que sa tendresse ravivée le pardon que, quoi qu'elle en eût dit et se

croyant toujours aimée, elle lui avait accordé déjà.

Il eut bientôt achevé. A cette minute, elle s'attendait à un élan de reconnaissance. Mais, il ne devina pas ce qui se passait en ce cœur de femme, impressionnable et mobile. Il se glissait sous les couvertures, bâillant, fermant les yeux, sourd et aveugle.

— Comme je vais bien dormir pendant quelques heures ! bégaya-t-il.

— Oui, c'est cela, dors, dit-elle froidement, transformée tout à coup.

Ses yeux venaient de rencontrer le portefeuille déposé par René sur la table de nuit. Une tentation impérieuse s'emparait d'elle. Peut-être ce portefeuille lui révèlerait-il ce qu'elle brûlait de savoir ; d'où venait son amant, où il allait ; peut-être lui livrerait-il le secret de sa destinée.

Assez souvent, au temps où ils vivaient ensemble, elle l'avait vu ainsi pour savoir que durant les premières heures de son repos, on pouvait aller et venir autour de lui, s'agiter, parler à haute voix, sans qu'il s'éveillât. Forte de cette expérience, elle quitta sa place et doucement, avec précaution, de dessous les armes posées sur la table de nuit, elle tira le portefeuille, un gros

portefeuille en maroquin violet, à fermoir d'acier usé, râpé, défraîchi, dont la vétusté attestait un long usage et rempli de papiers qui formaient matelas sous le cuir.

Quand elle le tint en sa possession, ses yeux s'éclairèrent d'un sourire de triomphe. Mais, presque aussitôt, à sa joie se mêla un remords. N'allait-elle pas trahir la confiance de son amant ? Par malheur, ce remords fut vite dissipé. Après tout, elle usait d'un droit sacré, le droit de légitime défense. Si elle l'exerçait contre

René, c'est que celui-ci, par sa conduite, ses réticences, ses mensonges, l'avait mise dans la nécessité de savoir si, oui ou non, elle était sa dupe.

Elle s'était assise dans l'embrasure de la croisée. Le portefeuille ouvert, elle en vida fiévreusement le contenu sur ses genoux. C'était un fouillis. Il y avait quelques lettres en liasse, avec leurs enveloppes décolorées sur les bords, des feuilles volantes chargées d'annotations au crayon ou couvertes de chiffres, des cartes de fournisseurs anglais, des récépissés de bagages, délivrés par divers bureaux de messageries, des adresses de femmes, habitant Londres, une image de sainteté, des feuillets détachés d'un livre, avec des

mots soulignés dans le texte, un passeport au nom de René Caudéran, délivré par la mairie de Bordeaux, deux ans auparavant, et enfin, une épaisse et longue tresse de cheveux noirs, très soyeux.

Oh ! ces cheveux ! Entre tant d'objets qui sollicitaient sa curiosité, ils furent les premiers à attirer son attention. Elle déplia le papier qui les enveloppait et sous lequel, rien qu'au toucher, elle les avait devinés ; elle les déroula, en mesura la longueur. Elle eût donné une année de sa vie pour connaître la femme à qui ils avaient appartenu, pour savoir par quels liens elle tenait à René, fille, sœur ou maîtresse, si elle était vivante ou morte, à la suite de quelles circonstances elle les lui avait offerts, à quelle époque surtout.

Ce doute la torturait. En soupirant, elle réintégra la tresse dans le portefeuille, et toute dolente, maudissant déjà sa curiosité, redoutant les découvertes qu'elle brûlait de faire, elle mit la

main au hasard dans le tas de papiers répandus sur sa robe étalée.

Les listes de noms, les colonnes de chiffres ne lui apprirent rien. Les chiffres étaient muets, les noms inconnus. Peut-être le secret qu'elle voulait pénétrer était-il contenu dans ces lettres

qu'elle n'avait pas encore ouvertes et qui maini tenant lui brûlaient les mains et les yeux. D'un mouvement sec, elle cassa le fil sous lequel elles étaient réunies et en prit une.

Avant de l'ouvrir, à voir l'écriture de l'enveloppe elle fut fixée. C'était une lettre de femme, adressée à « Monsieur le chevalier de Saint-Florent », ne portant aucun timbre de poste et com- I posée de quatre pages sur lesquelles s'allongeaient des pattes de mouche d'allure aristocratique. Elle lut, et son cœur se serra, tant il y avait d'ardent amcur et de douleur sincère dans le langage que la correspondante du chevalier lui tenait. On ne pouvait s'y tromper, ce langage était celui d'une épouse abandonnée, mais toujours éprise et prête à pardonner.

« Pourquoi t'être enfui, après m'avoir tant aimée ? écrivait l'inconnue. Que t'ai-je fait, cruel, pour m'infliger un tel supplice ? Que t'ai-je refusé ? Reviens, je t'en supplie. Tu es ma lumière, et si nécessaire à ma vie ! Si je ne te revois, je meurs, et mes dernières paroles seront pour te maudire et maudire le jour ou je t'épousai.)>

— Je ne suis donc pas la seule qu'on ait délaissée, pensa-t-elle. Le mariage même ne nous

protège pas contre l'abandon. Oh ! les hommes Folles que nous sommes de nous donner toul entières ! Que nous donnent-

ils, eux ?

Cependant, nul soupçon contre René n'entrait encore en son cœur. Elle se demandait seulement par suite de quelles circonstances une lettre destinée à ce chevalier de Saint- Florent dont elle n'avait jamais entendu parler se trouvait dans le portefeuille de son amant.

Un rapide coup d'oeil jeté sur les enveloppée des autres lettres non encore lues par elle accrut sa surprise... Toutes portaient le même nom : chevalier de Saint- Florent, et écrites pour la plupart en Angleterre, c'est en Angleterre qu'il les avait reçues. Que penser, sinon que René ne les avait en sa possession qu'à titre de dépo sitaire ? Yvonne maintenant se rattachait à cette idée, et, convaincue qu'elle tenait la vérité, elle continua sa lecture, cédant non à une vaine curiosité, mais au désir de trouver dans cette correspondance quelque renseignement concernant René.

La seconde lettre n'était pas de la même écriture que la première, bien que comme celle-ci elle eût été écrite par une femme. Cette femme signait : Léonie. Elle écrivait à Saint-Florent

« Mon cher amour, viens ce soir. Je serai seule pour quelques heures, seule, libre et toute à toi comme toujours, passionnément à toi, rien qu'à toi de corps et de cœur. »

Yvonne ne put s'empêcher de sourire. D'instinct, sa sympathie allait à l'homme capable d'inspirer de tels accents. Elle oubliait sa trahison ; à travers ce cri d'une tendresse heureuse, elle perdait de vue l'infortunée dont la plainte l'avait tout à l'heure apitoyée.

Du reste, en tout cela, rien qui lui parlât de René Caudéran et rien non plus qui lui apprît par quels liens il tenait au chevalier,

quelqu'émigré sans doute puisqu'il avait vécu en Angleterre, ni comment les papiers de celui-ci se trouvaient entre ses mains.

Mais, elle n'allait pas tarder à en savoir plus long, grâce à la troisième de ces lettres mystérieuses. Celle-ci, aux caractères fermes et virils, n'était signée que d'une initiale. Elle disait : « Mon cher chevalier, je vous envoie par le fidèle Jean-Marie les instructions que Mgr le comte d'Artois a rédigées pour ses agents de France. Elles vous apprendront que de nouvelles mesures sont prises, destinées à nous rapprocher du but que nous poursuivons. On les recommande à

votre zèle. Monseigneur vous enjoint de les com muniquer à ceux de vos amis qui ne peuvent connaître encore les projets du brave George* et avec lesquels il vous sera possible de nouer des rapports. » Ces quelques lignes étaient assez] claires pour ne laisser aucun doute à Yvonne] quant aux occupations ordinaires du chevalier de Saint-Florent.

— Un chouan ! murmura- t-elle terrifiée. Et cet homme est l'ami de René ! C'est donc que celui-ci conspire !

Une angoisse s'emparait d'elle. Elle trem-j blait pour les jours de son amant, pour ellemême. Elle était tentée de courir à lui, de l'éveiller, de l'interroger et, si sa réponse confirmait ses craintes, de le contraindre de se dégager de ces dangereux complots.

Mais elle n'osait, ayant peur d'encourir sa colère. Et puis les lettres qu'elle avait encore à lire l'attiraient, la retenaient. Peut-être le voile qui lui cachait toute la vérité allait-il se déchirer ; et, dominée par l'impérieux besoin de savoir, elle reprit sa tâche. Soudain un frisson passa dans ses membres. Ce qu'elle lisait,

c'était une déclaration d'amour respectueuse et ardente, écrite par René, oui une déclaration dont chaque mot

la perçait comme d'un coup de poignard, destinée à une femme qui, après l'avoir reçue, l'avait retournée à son auteur en traçant en marge sa réponse froide et hautaine : « Comment avezvous pu croire, monsieur, que j'accueillerais de sang-froid et sans colère les choses déplacées que ivous me dites ! Je suis mariée, vous l'êtes aussi et vos propos sont un outrage pour mon mari, pour moi-même et pour celle qui porte votre nom.)> Et cette lettre de l'écriture de René, avec son annotation foudroyante, portait la même adresse que les autres : Monsieur le chevalier de Saint-Florent !

La lumière se faisait. Yvonne lut à deux reprises et coup sur coup ce billet révélateur, ne se résignant pas à en croire ses yeux, bien qu'écrasée par l'évidence : son amant marié ! René Caudéran et le chevalier de Saint-Florent un seul et même personnage ! Sa vie brisée ! Son repos détruit ! Son honneur en lambeaux ! Toute tremblante d'indignation et de douleur, humiliée dans son orgueil de femme, atteinte sans rémission dans ses espoirs d'épouse, elle éclatait en sanglots.

Mais, en une minute, la haine eut épuisé ses armes. Elle se redressait farouche et, tendant

ses mains menaçantes vers René endormi, elle disait :

— Tu m'as trompée, misérable ; tu m'as trompée et perdue. Mais, je me vengerai, dussé-je y périr.

Parmi les papiers des émigrés et des chouans, conservés aux Archives de France, j'ai retrouvé le dossier du chevalier de Saint-

Florent, l'un des compagnons de Georges Gadoudal. De l'examen des pièces qu'il renferme, il résulte que le chevalier, dénoncé par sa maîtresse chez laquelle il s'était réfugié, fut arrêté chez elle et que, condamné à mort par le conseil de guerre devant lequel il avait été traduit pour crime d'embauchage, il périt fusillé en septembre 1803. Son portefeuille est annexé au dossier.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/delaterreurauconOOdaud. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.